C. FABRE

GRANDE KABYLIE

LÉGENDES ET SOUVENIRS



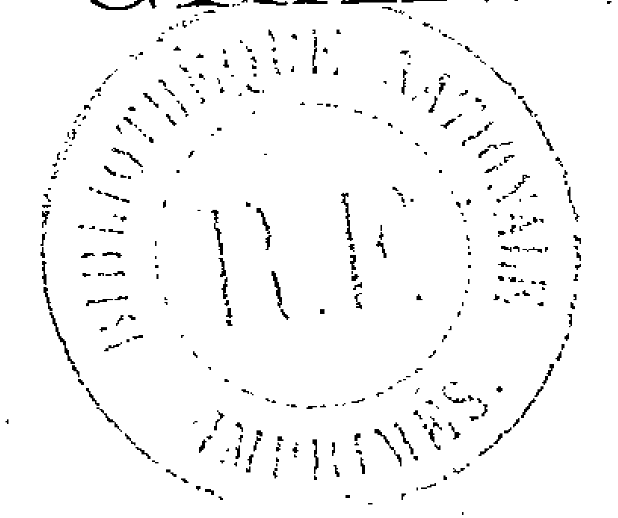
ILLUSTRATIONS DE MM. ARMAND & ASSÉZAT DE BOUTEYRE

PARIS
LIBRAIRIE LÉON VANIER, ÉDITEUR
19, Quai Saint-Michel, 19

1901

GRANDE KABYLIE

GRANDE KABYLIE



C. FABRE

GRANDE KABYLIE

LÉGENDES ET SOUVENIRS

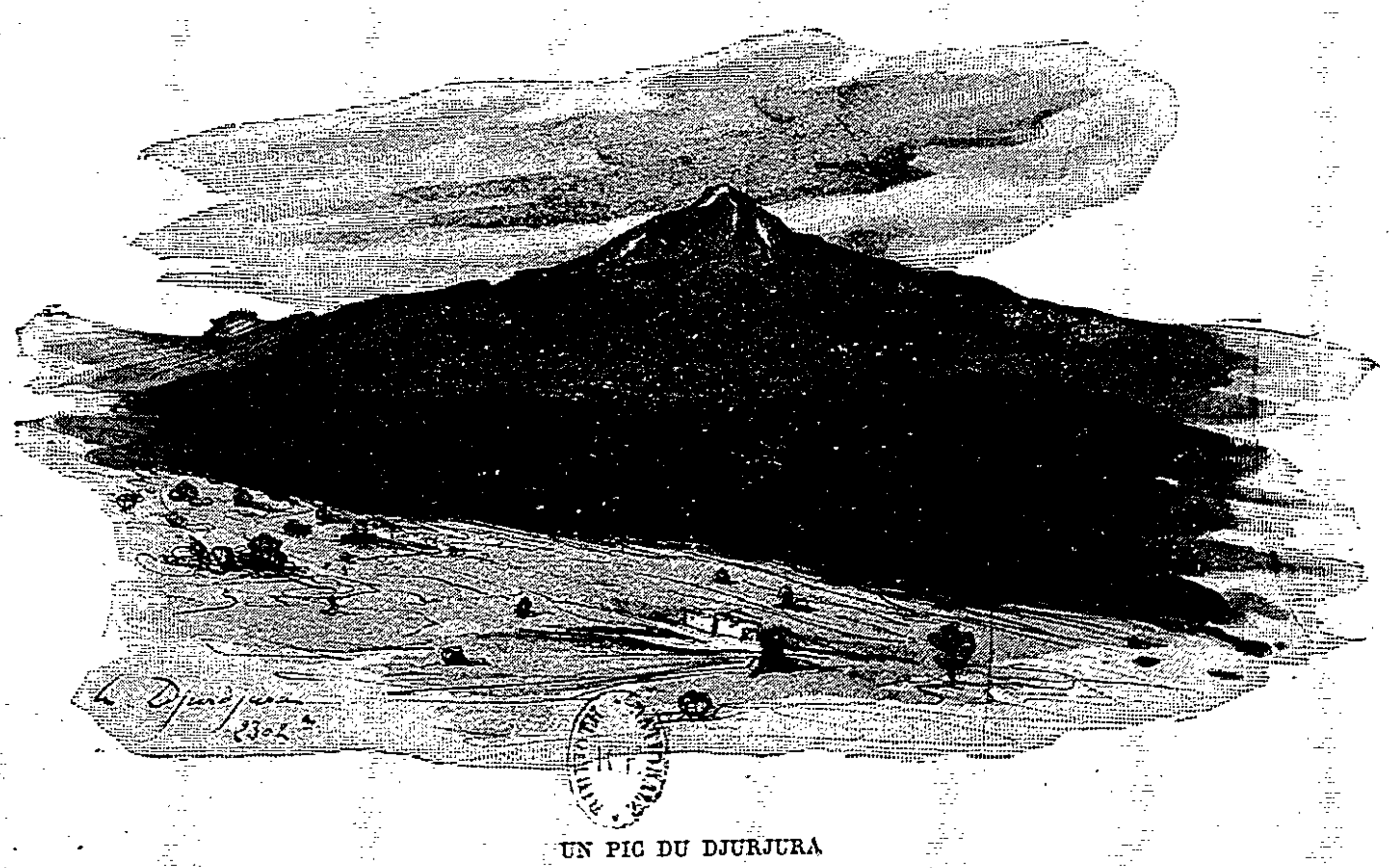
ILLUSTRATIONS

DE

MM. Armand et Assézat de Bouteyre

PARIS
LIBRAIRIE LÉON VANIER, ÉDITEUR
19, Quai Saint-Michel, 19

1901



UN PIC DU DJURJURA

Dessin de M. Assézat de Bouteyre.

PREMIÈRE PARTIE

SIMPLES FABLES

Prétendre faire connaître la Kabylie serait aujourd'hui aussi ridicule que de prétendre faire connaître un département français. Les cartes du pays font partie des collections ordinaires des Ministères de la Guerre et de l'Intérieur. Un chemin de fer conduit au cœur de la contrée, et l'on se rend en un jour des douars les plus éloignés à Alger. La colonisation a pris possession des plaines, des vallées, des points importants de la côte et même de quelques sommets où elle s'est installée autour des bordjs dont la conquête avait demandé l'érection sur les points stratégiques. Quinze mille Européens se sont ainsi répandus dans de gros bourgs comme Tizi-Ouzou ou Dellys, ou dans vingt-cinq villages gracieux, presque tous prospères et pleins de vie, reliés entre eux par des routes superbes, dont quelques-unes sont des merveilles d'audace. Les vins, le bétail, les lièges, les charbons, les peaux, les huiles de la Kabylie passent la Méditerranée.

Fort-National et le Djurjura sont connus des touristes aussi bien que la Suisse et les Alpes. Au point de vue administratif, jamais aucun coin de la terre de France n'a été étudié par autant d'hommes d'Etat ou de comités parlementaires que la vieille terre kabyle, si neuve pour eux. Dellys

et Fort-National ont eu leurs généraux ; les grands gouverneurs de l'Algérie ont tous pris curieusement contact avec les laborieux montagnards dont les impôts de guerre n'ont entamé ni la fierté, ni la richesse. L'étude des institutions démocratiques de ces montagnards a fait la joie de nos tribuns les plus fougueux et de nos socialistes les plus hardis.

Enfin, depuis plus de dix ans, une véritable frénésie humanitaire s'est emparée des pouvoirs publics en faveur de l'instruction des Kabyles. Un immense réseau d'écoles couvre le pays. Ces écoles excitent l'enthousiasme de leurs fondateurs, et toute une littérature pédagogique, éloquente, passionnée, débordante de foi d'orgueil, a été provoquée par les succès de l'œuvre. MM. Ferry, Paul Bert, Berthelot, Buisson, Rambaud, Burdeau, Combes, Bourgeois ont consacré à l'aptitude du jeune Kabyle à s'assimiler notre enseignement des pages pleines de sève, parfois marquées par une profonde sagacité d'observation, parfois naïves, mais toujours empreintes d'un amour enthousiaste pour un vaincu à qui l'on semble vouloir demander le pardon d'une victoire pourtant chèrement achetée.

Il n'est venu à l'esprit d'aucun de ces hommes que l'amour et le respect du vaincu doivent avoir des limites, qu'il ne faut pas trop s'humilier devant lui et ne pas lui laisser croire qu'il nous aurait, à son tour, vaincus nous-mêmes. Non ! on le flatte, on le gâte, on le comble de bienfaits, sans se demander s'il sait les apprécier et en profiter : pour lui, la justice a des trésors d'indulgence et de tendresse ; sa sécurité ne paraît jamais assez bien assurée, sa religion assez libre. Les programmes d'enseignement qu'on lui fait parcourir sont plus élevés que ceux de nos écoles de France. On ne craint pas de lui faire glorifier Vercingétorix, Jeanne d'Arc et tous nos héros militaires. Des écoles manuelles l'initient à nos métiers et prétendent perfectionner les siens. D'ailleurs, les produits de son industrie jouissent d'une

faveur spéciale, sont pieusement recommandés et vont orner toutes nos expositions.

Dans le champ de l'enseignement, l'Etat a été devancé par le Cardinal Lavigerie, ce grand ami des indigènes. Les écoles des Pères Blancs sont réellement somptueuses et cachent d'admirables dévouements. En vain, l'Université, parfois étroite d'esprit et toujours jalouse, a-t-elle vu en eux des ennemis. L'anticléricalisme n'est décidément pas un article d'exportation, et les pouvoirs politiques ont été tout aussi tendres pour les Pères Blancs que pour les maîtres laïques. Il est à remarquer que des Religieuses ont seules réussi à attirer des jeunes filles indigènes dans les écoles.

Et, malgré cela, l'âme Kabyle semble être restée fermée à ses bienfaiteurs! Est-ce parce que les nécessités de l'action n'ont pas permis de la pénétrer, ou parce qu'il manque, entre le Kabyle et nous, un moyen intime de communication et d'épanchement? Il est nécessaire, pour expliquer le fait, de tenir compte des deux raisons. Le colon européen, sur la terre algérienne, est avide de travail, montre une activité intelligente de tous les instants, est vraiment admirable dans la transformation de cette terre dont il obtient de splendides richesses. Mais il n'est pas contemplatif; il est encore trop souvent, par nécessité, l'ennemi de l'indigène; il s'en sert pour ses travaux, le traite avec justice, accroît son bien-être, mais n'entre pas dans le secret de sa vie et et de ses préoccupations intimes. D'ailleurs, il ne perd jamais de vue les agitations politiques de la métropole, y prend part lui-même et transporte en Afrique nos luttes les plus ardentes, avec toutes leurs passions. Comment anrait-il le temps d'étudier le vaincu?

L'administration est dans des conditions analogues; elle est instable comme la politique, incapable de recueillement, et n'a pas été servie, sous le régime civil, par des agents bien distingués. Le régime militaire aurait, sans doute, tenté l'œuvre. Le livre le plus sérieux qu'on ait écrit sur la

Kabylie est du général Hanoteaux. Mais ce régime disparut aussitôt que l'œuvre de la conquête fut définitivement assise et que les plaies de l'insurrection de 1871 furent fermées.

Fallait-il attendre quelque chose de l'Université, qui a compté tant d'arabophiles convaincus et courageux ?.. L'enseignement supérieur n'existe sérieusement que depuis peu d'années à Alger et semble avoir trop gardé le souci des études générales, au détriment de celui des études locales. Ses efforts se sont portés surtout, en ce qui concerne l'Algérie, sur la géographie et l'histoire ; mais il étudie l'histoire ancienne, interroge les ruines romaines ou byzantines. Parfois il se hasarde sur le terrain des études diplomatiques pour la période contemporaine, et c'est tout. Le regretté Masqueray avait courageusement, et non sans succès, tenté d'étudier l'indigène lui-même à son foyer ou sous la tente. Mais il est mort jeune et toute son activité s'était tournée vers le Sahara.

Quant aux professeurs de l'enseignement secondaire, ils vivent exclusivement avec les européens, à Alger ou dans les villes, n'apprennent ni la langue arabe, ni les dialectes berbères et passent sur la terre algérienne comme dans les départements de France.

Les instituteurs, même ceux qui se consacrent à l'instruction des indigènes, n'ont ni le temps, ni les moyens d'étudier le Kabyle dans l'intimité de sa vie et de ses traditions. Leurs observations sont toutes superficielles.

Les jésuites, et les Pères Blancs, qui ont succédé aux jésuites, sont de tout autres hommes. Ils pénètrent l'âme indigène, l'attirent dans leurs sanctuaires, la troublent parfois par les pompes de la religion, la prédication en langue kabyle et obtiennent quelques conversions. Mais leur zèle, on le comprend, est exclusivement religieux, et leur curiosité se concentre sur le passé des églises disparues qui, jusqu'au VIIIe siècle, ont fait la gloire des disciples d'Augustin et de saint Cyprien. Par eux, nous connaissons admirablement les

fils de Jugurtha et les contemporains de Marc-Aurèle et d'Hadrien ; mais nous ne pénétrons pas l'indigène de notre temps, malgré des mémoires précieux qui, d'ailleurs, restent cachés au fond de leurs bibliothèques.

Il m'a été donné de demeurer pendant six ans au cœur même de la Grande Kabylie, d'en parcourir tous les sentiers, d'en visiter tous les villages et de vivre dans l'intimité d'indigènes de tout rang et de toute condition. Mais je n'ai pu néanmoins sonder sérieusement l'âme berbère. Absorbé par des soins administratifs sans cesse renaissants, j'ai saisi les épanchements qui s'offraient eux-mêmes, sans choix, sans ordre. Au moment où cette communication commençait à porter des fruits, où je lisais sans effort dans les âmes et dans le passé d'une terre foulée par tant de peuples, une décision de mes chefs me rappela d'abord à Alger, puis dans la métropole, et je n'ai rapporté de mon séjour en Kabylie que quelques feuilles volantes écrites avec l'angoisse de l'impuissance. Ceux qui ont parfois entrevu une œuvre originale et de longue haleine, qui en ont ébauché les premiers linéaments et combiné les couleurs les plus vives sans pouvoir aller plus loin, sans rien parachever et rien faire sentir à autrui d'émouvant et de profond savent combien est cuisante la plaie qui saigne dans mon cœur et quel désenchantement cruel je porte dans l'âme.

Néanmoins, l'œuvre entrevue est à faire. Il faut la poursuivre, dût-elle encore angoisser bien des âmes et torturer bien des esprits. Les échecs, les découragements mêmes ne font pas disparaître les efforts tentés et ne les rendent pas inutiles. Le penseur, l'observateur, le collectionneur laissent tous leur œuvre inachevée, même quand ils ont eu des précurseurs. Cette affirmation est aujourd'hui un banal aphorisme scientifique. Je crois donc devoir ouvrir la voie où je n'ai fait que quelques pas hésitants et timides. D'autres, iront plus loin, souriront même de mes efforts.... Qu'importe si mes premiers pas ont éveillé leur émulation ?

Ah ! la critique n'est plus aujourd'hui une grande et belle princesse dédaigneuse ! Elle devient fureteuse et attaque, avant qu'elles naissent, les œuvres les plus modestes, les plus obscures. Elle a des arguments *à priori*, qui font loi. Elle m'a déjà dit aimablement : « Les vers sont inadmissi-« bles dans les traductions. S'ils se rapprochent du texte, « ils perdent l'aisance et l'inspiration qui fait leur valeur ; « s'ils s'en éloignent, ils dénaturent la pensée !... » Parfaitement, Madame ! Pourtant, les traductions de Sophocle, en vers, sont populaires aujourd'hui, même dans les classes. On a osé publier en vers modernes la *Chanson de Roland*, et Ratisbonne avait fourni une œuvre, inutile peut-être, mais très haute, en nous donnant, voilà longtemps déjà, les *terzine* de Dânte avec des rimes françaises.

Mais que devient l'argument de la critique quand il s'agit de chants qui n'ont jamais été écrits dans aucune langue, que les générations se transmettent oralement et que chaque poète indigène accommode, allonge, raccourcit, embellit ou dépare au gré de sa fantaisie, de ses passions, de sa verve propre, en conservant simplement la donnée primitive et l'idée morale qui a fait naître ces chants ? Les Kabyles n'écrivent point et chantent toujours leurs légendes. Il faut les chanter comme eux, sur le thème le plus simple et le plus complet. La prose n'est pas plus susceptible de leur donner une forme définitive que les vers. Des légendes avaient déjà été écrites en caractères orientaux ou latins par MM. Basset et Ben Sedira ; la bibliothèque nationale possède un fonds berbère. Qu'on compare ces textes et l'on verra leur ressemblance !... On ne donne pas une forme définitive à ce qui n'en a pas depuis de longs siècles et qui ne saurait en avoir. Mais ce qui est toujours dit en vers ne peut être rendu en prose avec ses qualité poétiques.





LE POÈTE DES BENI-DJENNAD

Les légendes Kabyles ont un parfum de terroir qui les rend plus intéressantes encore que les légendes de Provence ou de Bretagne. Elles résument toute la vie intellectuelle de ce peuple si laborieux, si rude, si indépendant, si méfiant surtout et si sarcastique qui habite les crêtes des contreforts du Djurdjura.

Quoiqu'elles soient connues et répandues dans tout le pays, et qu'elles conservent simplement, comme toutes les légendes, les préjugés et les idées générales de l'humanité primitive et naïve, elles varient avec les conteurs. Ces derniers les localisent avec un instinct merveilleux et en font des satires souvent amères.

Aussi, passez d'un douar à un autre, même d'un simple

village dans le village voisin, et les légendes, toujours semblables par l'idée morale qu'elles expriment, prennent une autre allure, une autre couleur, ont un but nouveau, et ceux qui les répètent y introduisent, avec leur imagination si pénétrante, leurs rancunes, leur propre histoire, surtout les plaisanteries que leur suggèrent les travers de leurs rivaux.

La Fontaine ne se préoccupait pas de donner un nom à la scène de ses petits drames. L' « Univers » entier était cette scène. Son Garo est de tous les temps et de tous les pays où poussent des citrouilles et des chênes ; sa laitiere n'est pas champenoise ; elle peut être bourguignonne ou normande, même poitevine. Les conteurs kabyles indiquent toujours le lieu où se sont passés les faits qu'ils racontent : si ces faits font honneur à quelqu'un, ils les attribuent naturellement aux gens de leur propre village, aux ancêtres qui leur ont légué leurs champs et leurs oliviers ; mais les ridicules, les fléaux, les châtiments du ciel, la misère même, sont l'apanage des villages environnants. Les animaux qui, tous, étaient autrefois des hommes, ont une histoire dont tel rocher, telle rivière ou telle lande a été le théâtre.

Il suffirait donc de connaître toutes les légendes, et de les entendre conter successivement par plusieurs poètes pour connaître toute la Kabylie avec sa géographie, ses mœurs, ses querelles intestines et son histoire.

Il y a là une œuvre à faire, œuvre de longue haleine et de patience, mais très variée et très intéressante.

Je ne peux que l'indiquer et en donner une idée imparfaite en rapportant quelques-uns des récits d'un poète des *Beni Djennad*.



Comment FÉVRIER prêta
un de ses jours à JANVIER

Sur les flancs du *Tamgout*, Janvier avait fait rage :
Pas un jour sans verglas, pas un jour sans nuage !
La neige sur les prés tendait son blanc linceul
Soulevé par le vent : et, près du feu, tout seul,
Le pauvre, grelottant, avait mangé ses larmes,
Souffrant la faim, brisé, rêvant aux charmes
Du printemps radieux sous le froid de l'Hiver.
Au fond d'Yakouren, dans un ciel gris de fer,
Une vieille en guenilles,
Dont les Aït Chaïb avaient séduit les filles, (1)
N'avait pu pendant tout un long mois,
Faire brouter sa chèvre aux pousses des grands bois.
Quand Janvier, vers le Temps, qui trône près de l'Ourse,
Dans ses ailes de neige eut retourné sa course :
« Te voilà donc parti sans m'avoir fait grand mal,
« Dit la vieille, ô long mois des frimas, si fatal
« Aux pauvres gens ! De mes mains décharnées
« Puissais-je te crever les yeux, couper ton vol,
« Te terrer pour jamais, tout raidi sur ce sol
« Que tu veux désoler pour le cours des années ! »

---

(1) Les *Aït Chaïb* ou *Beni-Bou Chaïb*, tribu de la haute vallée du Sebaou, où les mœurs sont très faciles. *Areski* s'y rendait souvent, dit-on, pour y dépenser, en compagnie galante, le produit de ses vols et de ses assassinats...

Et la vieille sortit par un étroit sentier,
Joyeuse en sa colère,
Se glissant sous le bois devenu moins sévère.
Mais Janvier rencontra compère Février
Qui réclama son sceptre. « Une langue mauvaise
« M'a maudit, cria-t-il, et je serais bien aise
« D'avoir un de tes jours pour me montrer cruel :
« L'œuvre du châtiment est le plaisir du ciel ! »
Février consentit et l'éclair, dans la nue,
Se ralluma ; le vent sur la tête chenue
Des hêtres s'abattit furieux ; la forêt
Gémit lugubre, au loin, sous le souffle implacable,
S'écartela, gronda, supplia ; mais l'arrêt
Qu'annonçait le tonnerre était irrévocable !
La neige, dans la brume, en fougueux tourbillons,
Revint envelopper les bois, la grotte sombre,
Où les spectres, le jour, se retirent dans l'ombre,
Congela les ruisseaux, nivela les sillons ;
Et la vieille, aveuglée au sein de la tourmente,
Ne put pas retrouver son chemin ;
La Mort sous un rocher la toucha de sa main,
L'enlaçant pour toujours à sa chèvre expirante.



Le Hérisson

ET

Le Chacal des Beni-Fraoucen [1]

Le chacal ironique au pauvre hérisson
Dit un jour : « Vois ! là-haut, sous cette roche grise,
« Une proie est cachée à l'ombre d'un buisson ;
« J'en sens l'odeur que nous porte la brise.
« Le premier qui l'atteint (l'odeur ne trompe pas !)
« Fera, je te le jure, un savoureux repas,
« Montons sans plus tarder... J'aperçois une buse (2)
« Qui sillonne les airs et qui nous la prendrait. »
Cela dit, le chacal s'élance comme un trait.
Le hérisson narquois, ruminant une ruse,
S'écrie : « Attends-moi donc ! Je puis bien assister
« Au repas succulent que te donnent tes jambes.
« Aux ventre-creux que la faim rend ingambes.
« Un hôte est précieux. Il lui sied d'ajouter
« Au rôti parfumé quelque figue, une grappe,
« De préparer les plats, de fournir une nappe

---

(1) Les Beni-Fraoucen, douar peuplé et fertile, dont le village principal, Djemaâ-Sabaridj, est bien connu. Les Beni-Fraoucen passent pour être rusés et spirituels, et les Kabyles apprécient fort ces qualités qu'ils comparent souvent, en leur donnant l'avantage, à la force brutale.

(2) Oiseau de proie très commun en Kabylie. Nom vulgaire : Charognard.

« Je serai l'hôte utile. » A ce beau trait d'esprit,
Le chacal enchanté, tout en courant promit
D'attendre en bon compère.
Comment ! être servi par un hôte affamé,
Sous ses yeux envieux faire opulente chère,
C'est un double plaisir qu'un roi même eût aimé !
Et le chacal trouva la viande fraîche et tendre,
En huma le parfum !... sans y mordre pourtant,
Tandis que l'hôte, à reculons montant,
Bossu, s'évertuait et se faisait attendre.
Quand il arrive enfin, sans haleine, échiné,
« S'il faut, murmure-t-il, que le prix de la gloire
« A l'effort le plus méritoire
« Soit toujours décerné,
« Tu conviendras en toute conscience,
« Que tu me dois la récompense
« De mon labeur...
« Mais, faisons un marché de formelle justice.
« L'âge est pour les mortels un triste bénéfice :
« Le plus âgé de nous sera donc le gobeur
« De cette bonne proie. »
Et le chacal reprit, épanoui de joie :
« Lorsque Dieu tout puissant fit rouler dans les airs
« Pour la première fois ses astres tout en flammes,
« Et régla d'un seul coup tout ce vaste univers,
« Depuis mille ans déjà, dans le séjour des âmes
« Il m'avait appelé pour montrer sa grandeur !...
« — Ah ! toute date, ami, ravive dans le cœur
« Des vieillards qu'a brisés le fardeau de la vie
« Quelque douleur secrète, et la mort, que j'envie,
« Quand tu venais au jour, me prit un fils chéri !... »
Qui donc jeûna ? Ce fut le chacal ahuri !

IFKER[1] changé en TORTUE

Ifker était épais : ses membres engourdis,
Par quelque larcin seul se trouvaient enhardis.
Il maraudait là-bas dans les plaines jaunâtres
D'où les Turcs ont chassé nos troupeaux et nos pâtres,
Mais où le mal subtil qu'Allah leur envoya
Leur a donné pour fils les terreux Amraoua. (2)
Il volait la grappe vermeille
Tombant de l'amoureuse treille
Sous le chêne ou sous l'olivier ;
Il volait sur le frais figuier,
Sur les cactus, dans la rosée,
La figue pulpeuse et rosée.
Il volait dans les verts jardins,
Dans les champs que le soleil dore ;
Il volait plus souvent encore,
Vers le soir, dans les noirs ravins,
Où, près de la source cachée,
Le voyageur s'endort, bien las,
Sur un pauvre lit d'échalas.
Il dérobait l'urne penchée,
La peau de bouc, les longs flissas,
Et l'aumône que Dieu protège.
Il volait même dans la nuit,
Quand, dans l'ombre, une étoile luit
Pour effrayer le sacrilège,
La farine sur les tombeaux,
L'huile coulant des pierres creuses...

---

(1) Ifker, en kabyle, est le nom même de la tortue.

(2) C'est toujours le poète des Beni-Djennad qui parle. Les Amraoua sont répandus dans le fond de la vallée du Sebaou, de Tizi-Ouzou à Azazga.

Et, quand décembre, aux nuits brumeuses,
Dans l'âtre allume nos flambeaux,
Il courait la thaddert déserte,
Epiant la porte entr'ouverte
Du pauvre, au burnous en lambeaux,
Sans feu, qu'un voisin charitable
A recueilli dans son étable.
Sous les rochers mystérieux
Qui sont là-bas dans ces vieux chênes,
Il emporta silencieux,
Triomphant, oubliant ses peines,
Le vol seul le rendant joyeux,
Le moulin d'une pauvre veuve
A qui Dieu, qui prévoit l'épreuve,
D'un fils avait laissé l'appui.
Or, ce fils était saint. Dès que le soleil luit,
Là-haut sur ce Tamgout, il disait la prière
Qui monte au ciel et jeûnait... Sur la terre,
Endormi comme un chien, il trouva le voleur.
Modeste, sans colère, oubliant sa douleur :
« Qu'as-tu fait, cria-t-il, du moulin de ma mère?
« — Que dis-tu, fils errant, qu'Allah dans sa colère
« A maudit ? Restait-il pour toi, même un moulin ?
« Porte ton anathème et passe ton chemin.
« — A ton vol, dit le fils, va, ne joins pas l'injure
« Plus grave... Lève-toi, pense à Dieu, prie, et jure
« Que tes mains sont sans tache et que ton âme est pure. »
Et le voleur jura sans se lever, sa main,
Ses pieds boueux restant cachés dans l'herbe...
Mais le sultan du ciel montra son bras superbe :
Une meule du sol ouvert, sortit soudain
Sous Ifker pantelant et lui prit les entrailles ;
De l'air pur, sur son dos, une meule d'airain
S'affaissa... Près du fleuve, à l'ombre des broussailles,
Ifker gémit depuis dans ses dures tenailles.

BOUROUROU (1)

métamorphosé en CHOUETTE

Bourourou, riche et beau, vers les Flisset-el-Bâr (2)
Promenait sa grandeur dans un frais pâturage,
Dénombrant, orgueilleux, abrité sous l'ombrage
De pins touffus, ses long troupeaux. Il était tard :
Le soleil, vers Taksebt, caressait les montagnes
De son disque doré, se mirant sur les flots
Qui, dans des golfes bleus, viennent chercher les eaux
Des creux des vallons, des bois, des humides campagnes.
Il se disait tout bas : « L'avare est bien heureux !
« Les trésors à l'envi, reconnaissent ses peines ;
« Les flatteurs, tous les soirs, lui font des nuits sereines ;
« Il triomphe, le jour, de nombreux envieux ».
Trois pélerins, soudain, sortent de la bruyère ;
Ils allaient loin ; mais Dieu recevait leur prière,
Puisqu'au grand Bourourou, qu'il avait tant béni,
Il confiait le soin de suspendre leur route...
Notre avare compta d'abord ce qu'il en coûte
A jeter son obole au trésor infini
Que Dieu fonda dans sa charité sainte
Pour les passants dont on entend la plainte
Le soir quand vient la nuit...

---

(1) Bourourou, nom kabyle de la chouette.
(2) Les Flisset-el-Bar, douar de la commune mixte d'Azeffoun, sur la mer, derrière les Beni-Djennad.

Néanmoins sous son toit il conduisit ses hôtes
Et fit rentrer tous ses troupeaux bêlants,
Les chèvres, les moutons, les boucs aux cornes hautes,
L'innocente brebis, les agneaux caressants ;
« Allait-il mutiler ces splendides richesses,
« Fruit de soins si nombreux, d'un laleur obstiné ?
« ... Il fallait préparer le repas ordonné
« Par le kanoun sacré... Mais Dieu dans ses largesses
« Avait multiplié par trop les vagabonds !...
« Non! pour eux n'avaient point grandi ses blancs moutons,
« Qui, tous les ans, donnaient leur laine fine ;
« Les brebis fournissaient des agneaux bien nombreux...
« Les boucs savaient chercher dans les ravins pierreux,
« La phalange mutine
« Des chèvres qu'attiraient, aux ardeurs du printemps,
« Sur les rochers lointains, les genêts odorants... »

Un chat, la queue en l'air, miaulait d'allégresse,
Flairant le lait fumant qu'allait traire l'hôtesse
Pudique, dans l'enclos, derrière la maison.
Bourourou le saisit, frappa contre une pierre,
L'animal scélérat, fruit d'un jour de colère, (1)
L'égorgea prestement et le mit au tison.
Un couscous savoureux flanqua la pauvre bête...
Les hôtes affamés au repas firent fête.
Bourourou, de ses mains, leur versait à l'envi
L'eau fraîche, le lait pur... Mais l'un des trois ravi

---

(1) On sait que le sanglier dit un jour au lion qu'il était plus puissant que lui et donna naissance à un rat en éternuant! Le lion, éternuant à son tour, fit sortir de ses narines un chat, qui fut l'ennemi du rat. Cette légende est très ancienne en Orient, et Montesquieu l'a rapportée dans les *Lettres persanes*. Elle a cours aussi en kabylie où, comme dans tout pays musulman, le chat et le rat sont des animaux impurs.

Dans la prière sainte, en menaçant du geste
Bourourou qui pâlit : « Il n'est de grand qu'Allah !
« Maudit soit ! maudit soit l'avare que voilà !...
« Eççeb ! » ajouta-t-il dans un ordre céleste (1).
Le chat réssuscita, bondit comme l'éclair
A la gorge du maître !... Eperdu, vers la mer,
Là-bas, dans les grands pins, soutenu par des ailes
Au vol glissant, Bourourou, pour toujours
Installa sa demeure ; et, quand les hirondelles
Passent en vol pressé dans l'azur des beaux jours,
La chouette maudit ces voyageurs fidèles.
Elle revoit en eux le très saint marabout
Qui dévoila son crime et fit son infortune.
La lumière des cieux lui devient importune :
Triste oiseau de la nuit, elle trouve partout
Son forfait d'autrefois ; son aile droite, brune.
Est la droite pensée étouffée en son cœur
Qui dit la charité pour l'humble voyageur ;
L'autre, plus courte, est l'éternel symbole
Du calcul qui refuse une pieuse obole.



(1) Eççeb : va t'en.

Comment on devenait roi à Koukou

Le nom gracieux de koukou désigne une pauvre thaddert kabyle des Beni-Yahia dans la commune du Djurdjura. Quand on y arrive de Michelet, par une crête aiguë, on doit abandonner son mulet à quelques pas du village même : il faut gravir, dans le roc vif, un sentier que l'usure des pas et de la pluie, pendant des siècles, n'a pas rendu praticable, et Koukou n'est accessible que par ce sentier. Sur le roc, quelques traces de vieux remparts rappellent l'histoire de ce nid d'aigle et de pauvres gourbis sont suspendus sur l'abîme.

Un peu plus loin, au nord, en contre-bas, le rocher s'élargit et forme une terrasse verdoyante au milieu de laquelle est creusée une citerne admirablement conservée et attribuée aux Romains. Et près de là, se dresse une zaouïa très sainte, que les autorités françaises ont fermée et qui a dû tenir une grande place dans l'histoire de la Kabylie musulmane indépendante. L'intérieur de la zaouïa, obscur et frais sous un toit de chaume et de tuiles, a un certain air de grandeur avec ses colonnes blanches, soutenant des solives enfumées et fantastiquement tordues comme les frênes du pays. Tout autour, les ruines de cellules d'un mètre carré, en pierres sèches, représentent les habitations des étudiants qui venaient mener là quelques années de vie d'ascètes inspirés.

De la zaouïa, on domine une des plus belles vues de la région. Au sud-est se dressent les sommets rocailleux de Tirourda ; à l'est, des forêts couvrent les cimes jusqu'au Tamgout, au-dessus d'Azazga. Au fond, vers le nord, des hauteurs grisâtres, arides, ferment l'horizon ; et tout cet amphithéâtre enserre, comme en un demi-cercle, la haute

vallée du Sebaou, avec ses gorges profondes et ombragées, puis une plaine ensoleillée et jaunâtre où le fleuve s'élargit tout à son aise, comme un vrai fleuve d'Amérique.

Je n'ai pas osé descendre de Koukou dans la plaine, tellement le précipice est effrayant et l'on comprend que ce pic ait été le siège d'un de ces minuscules royaumes berbères, dont les recherches des érudits infatigables de nos jours nous révèlent l'existence éphémère.

Koukou, en effet, a eu ses rois, et des rois hardis qui, dominant la Kabylie occidentale, inquiétaient à la fois Alger d'une part et Bougie de l'autre. Au XVIe siècle, les Barberousse eurent à compter avec eux, s'en servirent comme alliés, puis défirent le dernier dans un combat sanglant pour s'emparer de ses domaines.

Les Kabyles ont conservé des rois de Koukou un souvenir confus, mais vivace, que la légende embellit tous les jours, et un pauvre indigène des Beni-Djennad m'a conté comment on devenait roi dans cette singulière capitale. Je respecte, autant que possible le ton léger et joyeux, ainsi que l'imagination verbeuse et naïve du barde des Beni-Djennad.

Un Sultan de Koukou, charmé
Des attraits divins de sa fille,
Rêva mieux qu'un fils de famille
Pour ce bel astre tant aimé.

Il faisait fi de la richesse,
D'une thamamth (1) en colliers d'or,
Des princes y joignant encor
Majesté, valeur et jeunesse.

Ses soins aux combats de l'esprit
Avaient formé la dédaigneuse ;
Pour elle, la flamme amoureuse
Ne comptait pas chez un mari.

---

(1) Prix que l'on donne pour acheter une femme et l'épouser.

Elle voulait être vaincue
Par un sage qui charmerait
Son oreille et qui lui dirait
Quelque histoire encore inconnue,
Digne d'un roi, digne d'un dieu.

Celui dont la faible éloquence
Ne méritait que son silence,
Au Sultan de ce sombre lieu,
Perdu, devait laisser sa tête.

Et du Maroc et de Bagdad,
De Cordoue et d'Haïderabad,
Bravant le désert, la tempête,
Cent princes valeureux et beaux
Vinrent mourir pour cette idole,
Qui, sans pitié, superbe et folle,
D'un regard armait les bourreaux.

Et dans les tours de sang rougies,
Sous les yeux du Sultan maudit,
D'affreux vautours venaient, la nuit,
Faire d'infernables orgies.

Le peuple sordide et cruel,
Se partageait l'or des victimes,
Chaque soir montaient, unanimes,
Des remerciements vers le ciel.

Tout était vain, larmes, prière,
Ruisseaux de sang coulant à flots,
Pour arracher quelques sanglots,
Un mot de grâce. Et, calme, altière,
La princesse attendait l'élu
Qu'elle voyait toujours en rêve
Le soir quand la lune se lève.

Mais le ciel n'avait pas voulu
Qu'un étranger vint, sacrilège,
De guerriers nombreux entouré,
Assujettir le sol sacré
Du Kabyle, qu'Allah protège.

Le jeune Eddin, au cœur vaillant,
Qui retournait du saint voyage
De La Mecque, prudent et sage,
Purifia le palais sanglant.

« Je voudrais épouser ta fille !
« Dit-il au Sultan soupçonneux.
« — Mon pauvre ami, tu n'es qu'un gueux,
« Sans ancêtres et sans famille,
« Es-tu las de la vie ? — Aux rois
« Tout paraît petit et servile,
« Or, je n'ai ni peuple, ni ville,
« Et je suis un enfant des bois.
« Mais qui dit que pour la couronne
« Le Ciel ne m'a pas destiné ?
« Il bénit l'humble, prosterné,
« Qui sait mourir quand il l'ordonne.
« As-tu lu le livre divin,
« Pour les mortels couvert de voiles,
« Où le Très-Haut dans les étoiles
« Indique l'heure du destin ?
« L'orgueil t'aveugle et dans tes songes
« Tu donnes ta fille au plus grand
« Par le mérite et par le rang.
« Mais nos rêves sont des mensonges,
« Des chimères qu'un souffle éteint
« Ainsi qu'un flambeau qui vacille !...
« — Va-t-en, manant, charmer ma fille :
« Elle est à celui qui l'obtient. »

Eddin pénétra dans la chambre
Où la princesse aux doigts menus,
Parmi des vierges aux seins nus,
Filait la laine blanche. L'ambre
Embaumait ce lieu que la mort
Visitait si souvent. Sinistres
Les bourreaux, vigilants ministres,
Parurent sur le seuil. D'abord

Eddin se prosterna. Mais elle,
Tournant le fuseau dans sa main,
Le regarda d'un air hautain,
Comme un juge un sujet rebelle.

« Trois frères, dit Eddin, jaloux,
« S'entr'égorgent dans ma demeure,
« Tandis qu'ici même, à cette heure,
« Tremblant, j'embrasse tes genoux.

« Allons-nous tous mourir ? Ecoute :
« L'aîné, très habile ouvrier,
« Dans le tronc d'un grand olivier
« Que nous avons près de la route,
« A sculpté les traits immortels
« D'une femme jeune et divine
« Qu'un sot même adore et devine
« Digne du trône et des autels.

« Le second, en marchand fidèle,
« D'un vêtement de soie et d'or
« L'enrichit, et, sous ce décor,
« La femme est plus jeune et plus belle.

« Le troisième est tabeb. L'amour
« Lui dit de composer une âme
« Pour achever l'œuvre ; et la femme
« Parle, chante, sourit au jour,
» Céleste dans son innocence,
« Aimant les trois infortunés !...
« A mourir ils sont condamnés
« Si tu te tais. A ta clémence
« Je demande, humble et suppliant,
« Un mot qui les sauve. A quel frère
« Appartient ce trésor ? — Mon père,
« Dit la princesse en souriant,
« J'ai trouvé mon maître... Je donne
« Au taleb qui le mieux l'aima,
« Ce corps divin qu'il anima...
« Toi, manant, voici ma couronne ! »

DEUXIÈME PARTIE

LE CID AÏSSA

OU

LA DANSE CRIMINELLE

L'Alérie est la terre classique des *ruines romaines*. On connaît aujourd'hui, par le menu, l'histoire de la conquête méthodique et prudente de l'Afrique mineure qui commence à la prise de Carthage, et fait passer graduellement sous le joug du peuple-roi, toute la côte de la Méditerranée jusqu'à Tanger. Aux récits de la Polybe, de Salluste, aux confessions de saint Augustin, aux productions si variées de la littérature latine en Afrique, sont venues se joindre les recherches infatigables d'une foule de chercheurs qui font honneur à la science française. On peut suivre pas à pas l'itinéraire des armées, voir tomber successivement les royaumes Numides ou Maures, les indigènes passer graduellement de l'état d'alliés à celui des sujets. L'administration de cette immense province qui, de la florissante *Afrique proconsulaire*, se prolongeait vers l'Ouest, à travers la *Numidie* et les deux *Maurétanies* jusqu'à l'Océan et aux Colonnes d'Hercule, a été minutieusement étudiée ; et cette étude inspire le programme que suit l'administration française dans son œuvre actuelle de colonisation, de pacification et de relèvement. Les villes ont été exhumées : le plan de Timgad est plus connu que celui de bien des villes d'Eu-

rope. On interroge tous les jours les ruines de Cherchell, l'opulente capitale de la *Maurétanie césarienne*, où la civilisation occidentale se mariait à l'art de la Grèce et aux mystères des religions egyptiennes. Même la vie des campagnes, avec son indépendance et son oisiveté, a été l'objet de travaux intéressants. Enfin, la condition faite aux indigènes par une occupation de plus de sept siècles a été indiquée avec une précision qui nous permet de refaire méthodiquement, mais avec la rapidité des entreprises modernes, cette superbe conquête antique, si semblable à celle de la Gaule que, quand on l'étudie, on se croirait transporté des gorges brûlantes de l'Atlas dans les défilés des Alpes ou au sein du pays des Arvernes. Puis, le Christianisme arrive, avec ses préceptes divins de charité que les esclaves, les indigènes, tous les opprimés écoutent avidement. De grands évèques, Augustin, Tertullien, Cyprien, font entendre leur voix, résistent aux persécutions, enflamment les martyrs; la langue latine devient celle de tous les néophytes.

Mais l'Empire est attaqué de tous côtés. L'Afrique, qui est un vaste jardin, le grenier de Rome, n'échappe pas aux convoitises des Barbares. Les Vandales la parcourent enthousiasmés, croient ses richesses inépuisables, s'abandonnent à tous les excès auxquels conduisent la force et les plaisirs. L'empire de Genséric, qui dure un siècle, commence une période de décadence irrémédiable, où tout s'obscurcit : les villes se dépeuplent, les campagnes se transforment en déserts. La conquête des Byzantins, avec Bélisaire et Salomon, apporte en Afrique le fléau des luttes religieuses; *Ariens, Danatistes, Circoncelions* se déchirent tour à tour. Les églises sont des repaires de haine et de révolte; Carthage est le siège de conciles tumultueux.

Et la première invasion arabe survient comme un torrent. Tout disparaît. La civilisation la plus puissante que le monde ait connue tombe dans le néant. Bientôt l'on ne sait plus où s'élevaient Hippône et Utique. Carthage disparaît à

son tour, et plus de mille ans passent sur cette terre d'Afrique, sans qu'on oublie, en Europe, Annibal, Jugurtha, Sophonisbe, Augustin ou Belisaire. Mais personne ne va même explorer le sol que ces hommes ont rempli de leur gloire ou de leurs malheurs.

Honneur à la France, qui, se rappelant qu'elle est le produit le plus parfait et le plus vivant de la civilisation latine, a renoué le lien interrompu par dix siècles de barbarie et fait renaître, après avoir glorieusement promené ses armes des brumes de la *Tingitane* aux plaines de Zama, à la civilisation, au bien-être, à la paix, au culte de la science et des Arts, la patrie des Sévère, d'Apulée el d'Augustin.

* * *

Les livres abondent qui font connaître le magnifique tableau que je viens d'esquisser à grands traits. Je ne mentionnerai au lecteur que le beau volume de M. Gaston Boissier, de l'Académie Française, l'*Afrique romaine*. L'éminent écrivain était comme chez lui lorsqu'il ressuscitait sur place, avec un pinceau magique, les fastes de Carthage, les exploits de la XIIIe légion Augusta, le mouvement littéraire du IVe siècle en Afrique et la perspective de cette immense province, plus vaste qu'un empire, où l'on foule aujourd'hui des ruines à chaque pas.

La Kabylie, que les légendes populaires se plaisent à nous présenter comme un sol vierge, où aucun étranger n'avait jamais pénétré avant nous, avait subi la destinée commune et il est peu de coins en Algérie, où les ruines soient aussi nombreuses. Tous les caps de sa côte sont couronnés de villages inconnus où des monuments qui ont résisté aux siècles sont comme les témoins muets de l'œuvre prodigieuse des anciens maîtres de l'Afrique. Au cap Djinet, au cap Bengut, à Taksebt, au cap Corbelin, les ruines se dressent

partout fièrement sur les rochers déserts, au-dessus des misérables gourbis des indigènes qui leur empruntent des pierres depuis mille ans, sans parvenir à les détruire. Et ces villages avaient tous leur marine, assise au fond des golfes que les Carthaginois avaient d'abord visités et qui avaient ensuite reçu les vaisseaux de Marseille, de Parthénope, de Syracuse et de Byzance. Des centres français viennent, à leur tour, avec leurs maisons blanches, entourées d'arbres, faire revivre ces anciens ports minuscules d'où partaient les trirèmes chargées de blé et d'esclaves. Ici, c'est Dellys, axec ses casernes, son hôpital, son école d'Arts et Métiers, son air de ville et son escale où s'arrêtent les paquebots de la compagnie transatlantique. Plus loin, Tigzirt est un petit centre plein d'avenir, au bas d'une forêt, sur un golfe limpide et toujours calme sous un ciel toujours clément. Plus à l'est, Port-Gueydon repose au pied du Tamgout et poursuit résolument la construction d'un port où déjà s'arrêtent les courriers qui vont d'Alger à Bougie. Partout nous utilisons les travaux remarquables que les Romains avaient faits pour capter les sources des montagnes et amener une eau abondante et fraîche dans leurs villes à la fois militaires et industrieuses. J'ai vu de ces anciennes adductions en pierre serpentant sur la crête des collines, avec toutes les sinuosités qu'impose la nature du terrain et auxquelles les restes des aqueducs du Gard ou de Zaghouan nous empêchaient de croire. Les pierres portent encore, très nette, l'initiale du nom de l'entrepreneur.

L'intérieur du pays contient des restes aussi intéressants, n'en déplaise à la légende. Près de Fort-National, à Djemàa-Saharidj, et jusqu'au pied du Djurdjura, dans le Beni-Ouagdal, les ruines romaines sont nombreuses et couvrent de vastes espaces.

J'ai parcouru tous ces lieux avec un soin religieux, car rien n'est plus réconfortant que ces conversations muettes avec le passé, où l'on retrouve l'âme des peuples disparus.

On y puise une foi profonde en l'avenir, malgré la mélancolie qu'inspire la vue d'une destruction souvent inexplicable et qui montre le néant des choses humaines.

J'ai surtout visité, et à plusieurs reprises, attiré malgré moi vers ce coin délicieux, les ruines de Taksebt et de Tigzirt. Là, je me plaisais à trouver le centre maritime de la Grande Kabylie sous les Romains. Une voie devait longer la côte depuis la Mitidja jusqu'à l'Oued Sahel. D'autre part, des communications existaient avec le cœur de la Kabylie même par Makouda, et le cours moyen du Sebaou, où s'élève aujourd'hui Tizi-Ouzou. Les contreforts du Tamgout pouvaient être franchis facilement par une verdoyante vallée qui monte de Tigzirt, et qui est de nouveau aujourd'hui une voie naturelle, par laquelle une route reliera bientôt Tizi-Ouzou à la mer. Toute la vallée était peuplée. Des restes de nombreuses maisons de campagne sont visibles dans les brousailles, et des pierres romaines, bien taillées, parfois longues de plus d'un mètre, se montrent dans le murs des gourbis indigènes.

Taksebt est sur un promontaire élevé. Les maisons, les monuments publics, les temples n'existent plus ; mais la grosseur des pierres de granit, taillées ou creusées pour servir de sarcophages, attestent l'importance des constructions qui couronnaient le rocher. A l'est, en contre-bas, une nécropole que l'on exhume lentement, donne une idée plus nette encore de l'ancienne ville. Enfin, une tour de vingt mètres est encore debout sur la crète. On la voit de loin, de Dellys et de la mer. Le portique monumental, d'ordre dorique, est parfaitement conservé. A l'intérieur, un simple couloir, bas, étroit et sombre, devait conduire à quelque sépulture. Mais la tour est massive ; la couverture est tombée du côté de l'ouest, laissant à nu un amas de pierres tenu debout par un ciment indestructible et s'élevant à une hauteur qui donne le vertige, mais où les enfants kabyles montent avec une agilité de singes pour gagner les rares

« *sordels* » que leur jettent de rares touristes. Takscbt est si loin ! La science n'a pas encore exploré ses ruines, et j'ai pu apprendre seulement, par quelques pièces de monnaie très bien conservées, que la colonie était florissante à l'époque de Constantin.

Tigzirt est à l'ouest et au bas de Taksebt, sur une pointe de terre qui était reliée à un petit îlot distant à peine d'une cinquantaine de mètres et couronné de lentisques et de cactus. Cet îlot abritait le port, qui était à l'est, au fond d'un golfe toujours calme. Les restes de la jetée sont encore visibles sur le rivage et assez loin sous les eaux. La ville s'élevait sur un plateau qui surplombait la mer. Ses rues rectilignes, mais étroites, indiquent qu'elle devait un peu étouffer dans des remparts prématurément construits et dont l'enceinte était trop resserrée. Les souterrains des thermes sont bien conservés ; on peut en visiter les compartiments, qui communiquent entre eux comme à Carthage. Mais des thermes mêmes, il ne reste qu'une trace vague, indiquant à peine l'espace des salles de bains.

Le forum est très visible, avec la base des piliers du portique et quelques socles de statues. Il s'ouvrait devant un temple spacieux, dont les colonnades sont debout et qui fut transformé en basilique chrétienne. Un brave homme, qui dirige les fouilles, sur les indications d'un professeur de l'école des Lettres d'Alger, respecte bien peu le sanctuaire : dès qu'il a reconnu une mosaïque, la nature et l'âge d'un châpiteau, il déplace ces restes ou les recouvre de nouveau de la couche de terre ou de débris qu'il avait enlevée auparavant. Je n'ai pas compris l'utilité d'un tel travail ; mais ne cherchons querelle à personne et ne donnons que notre estime et notre respect aux savants... Si l'ensemble du monument indique un art fort et pur, les mosaïques montrent la décadence dans tout ce qu'elle a de plus poignant. Un « Daniel au milieu des lions » m'a frappé de stupeur par la gaucherie et la maladresse de l'artiste qui avait composé la

scène ; les statuettes chrétiennes sont raides, mornes, sans mouvement, surtout sans grâce ; seule, la croix byzantine a été taillée dans le granit par un ouvrier habile, sinon inspiré.

Un temple païen, nu, mais bien conservé, s'élève modestement derrière la basilique. Et c'est tout ! La ville ne devait guère compter que trois à quatre mille âmes. Cependant, son nom de *Rusucurrus* est venu jusqu'à nous, à moins que Dellys n'ait réellement, comme elle le prétend, le droit de se donner cette appellation sonore.

On ne quitte pas Tigzirt sans avoir visité les tombeaux qui, vers l'ouest, sont creusés dans tous les rochers du rivage, et se montrent béants et noirs sous le soleil, lavés souvent par les vagues, car la mer a rongé la côte ; les blocs de granit sont descendus vers les flots, et bien d'entre eux ont disparu, à cause de cette destruction d'un nouveau genre que les Vandales n'avaient point prévue et qui complète lentement leur œuvre.

Il est bien difficile de faire exactement la part de chacune des civilisations qui se sont succédé sur ce coin perdu de la côte d'Afrique. Néanmoins, les sépultures phéniciennes sont visibles ; les restes des constructions puniques se montrent dans le quartier ouest de la ville. Mais tout disparaîtra bientôt. Un village français s'élève à deux pas et emploie, pour édifier ses maisons, son école, son église, les pierres des ruines. Les Kabyles s'étaient éloignés d'un lieu qu'ils croyaient maudit, ou plutôt pour se mettre à l'abri des incursions des pirates que le golfe devait attirer. Ils ont donc respecté des ruines dont ils ne se souciaient pas. Nous, nous interrogeons ces ruines, mais nous les détruisons. Je ne suis pas seul à jeter ce cri d'alarme. M. Boissier dit lui-même que trois siècles de domination turque ont fait moins de mal aux ruines de l'Algérie que les soixante années de domination française qui viennent de s'écouler.

Je vais reproduire la légende qu'ont inspirée les ruines de

Tigzirt à l'imagination ardente et sombre d'un Arabe. Ce ne sera plus la légende simple et ironique, reflétant seulement l'esprit naïf des Kabyles ; elle prendra le caractère d'un vrai cauchemar, sera d'importation orientale et montrera la superstition hautaine et dédaigneuse de l'Islam qui grossit tout par d'épouvantables hyperboles et n'est guère qu'un cri de haine. Le Roumi est pour l'Arabe l'ennemi héréditaire, l'infidèle qui a souillé la terre qu'il a foulée.

Le Kabyle a moins de haine et plus de respect. Voici un trait charmant de son âme :

« Un jour, le savant Léon Renier copiait une inscription latine. Un Kabyle s'approcha et lui dit : « Tu connais donc « cette écriture ? — Oui, répondit Léon Renier, je la « comprends et je l'écris, car c'est la mienne ; vois, ce sont « nos lettres, c'est notre langue. — C'est vrai, » dit l'indigène, et il ajoutait en parlant à ses compatriotes : « Les « Roumis sont vraiment les fils des Romains, et lorsqu'ils « ont pris ce pays, ils n'ont fait que reprendre le bien de « leurs pères. »

*
* *

La légende de Tigzirt serait presque aussi simple que celles qui précèdent, si je m'étais borné à reproduire le chant du taleb qui me la fit connaître. Mais je l'ai écrite dans des circonstances réellement étranges. C'est le premier poème que m'ait inspiré l'Algérie : j'étais arrivé en Afrique en janvier 1891 ; elle était écrite en mai 1892. Dès 1895, je voulais la publier, et c'est uniquement sur les conseils d'un poète de mes compatriotes, de M. Paul Vérola, que cette publication n'eut pas lieu. Bien des vers étaient énigmatiques et bizarres ; je ne parle pas du style et de la prosodie dont je n'ai pu faire disparaître que les imperfections les plus grossières. C'était, en somme, une rêverie pessimiste et

obscure, écrite dans un moment de désolation et de fièvre. Pour bien lui conserver ce caractère, je reproduis la préface rédigée pour l'édition projetée en 1895. Elle montrera que j'avais écrit par simple besoin d'épanchement, et non en vue d'une étude dont l'idée ne m'est venue que plus tard.

Je n'hésite pas à la donner aujourd'hui. Elle a une importance capitale dans le présent essai. Madani a quelques notions historiques dans la mémoire. Le début de son chant raconte les fastes de l'expansion de l'Islam. Ce vague tableau d'un monde peuplé d'infidèles, adorateurs de Moloch ou d'un juif crucifié, est bien du domaine de l'imagination populaire arabe. Tout Musulman remonte ainsi volontiers aux temps héroïques de son histoire. Et ce monde des infidèles était pour lui, toujours corrompu. Aussi, l'image de Vénus Astarté surgit-elle dans le cantique du Croyant ! Est-ce un souvenir historique ou un simple préjugé religieux? Je ne sais. Mais il est conforme aux données de l'histoire. Le culte de Vénus Astarté était répandu dans toute l'Afrique du Nord, et les voyageurs trouvaient une hospitalité complète chez les femmes des Numides et des Gétules. Quant à la conquête de la Kabylie, elle donna bien lieu réellement à une lutte épique. Les opiniâtres montagnards du Djurdjura ne renoncèrent au christianisme qu'après avoir subi douze invasions sanglantes.

La légende est donc précieuse en ce qu'elle fait connaître la trace que les traditions historiques ont laissée chez un peuple qui n'écrit pas et qui n'a même plus son ancien alphabet.

Enfin, les ruines puniques, romaines ou byzantines sont si nombreuses en Kabylie qu'une légende qui s'y rapporte est fatalement importante. Je n'ai pu résister au plaisir de consacrer, plus haut, quelques pages à ces ruines et je n'insiste pas.

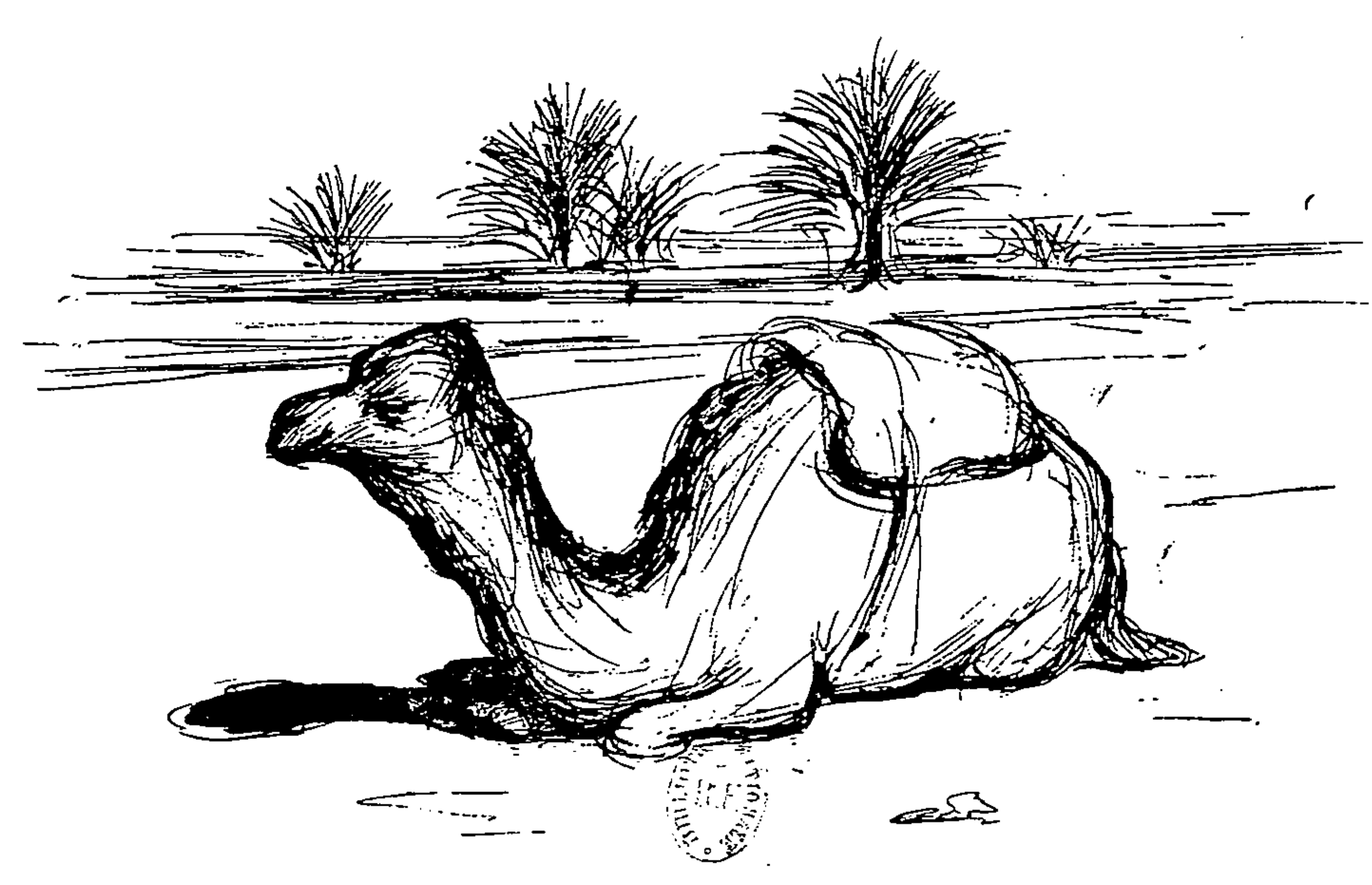
Mais, au moment où j'écrivais, les ruines de Tigzirt étaient pour moi un sujet de curiosité et d'étude. Pouvais-je m'empê-

cher d'établir un parrallèle, dans le poème même, entre mes propres émotions et les visions bibliques de Madani ? Il aurait fallu avoir des raisons particulières pour agir ainsi ; or, je n'écrivais que pour moi-même, pour exprimer ce que j'éprouvais ou conserver ce que j'entendais.

Le chant de Madani n'est pas seulement un cantique de haine contre l'œuvre des infidèles ; c'est aussi une apostrophe virulente contre le relâchement des mœurs des ces mêmes infidèles. Or, à peine avais-je entendu cette apostrophe que j'arrivais à Bou-Saâda, dans un des Ksour dont les Ouled-Naïl, *musulmanes*, font les délices. Madani lui-même alla passer de longues heures chez ces courtisanes du désert. Le contraste n'était-il pas déconcertant ? Il m'avait frappé à tel point qu'il me fut impossible de ne pas parler des almées modernes dans le poème.

Ainsi s'explique la composition étrange de la « Danse criminelle. »

Je me rends d'Aumale à Sidi-Aïssa. La route est monotone et triste ; à peine un peu de verdure à l'Oued-Djenan ! Au-delà, un oued desséché, des rochers nus, des plaines arides, quelques gourbis ou des tentes noires près des champs d'orge. Des chameaux passent, portant quelques nomades ! Et c'est tout ! Toujours la plaine aride, des monts lointains, un ciel lourd et orageux. Nous avançons silencieux, moi devant, Madani derrière moi, à trois pas. Tout à coup, un tombeau montre au loin son dôme rayonnant de blancheur. Le mirage le grossit démesurément, Et Madani descend de cheval, dit une prière, baise la terre et fait trois fois le tour de tas de pierres qui encombrent le chemin. Il accroche même aux pierres un scapulaire qu'il tire pieusement de sa poitrine ; et le voilà qui commence une mélodie arabe. Le tombeau est celui d'un saint vénéré des Kabyles. J'écoute intéressé, et, à ma grande stupeur, Madani me reporte à Tigzirt et à Taksebt que j'ai quitté, il y a trois jours et où j'ai eu moi-même, dans les ruines, des visions surprenantes, en son-



Dessin de M. Assézat de Bouteyre.

AUX ABORDS DE BOU-SAADA (p. 38).

geant aux civilisations anciennes et en dormant dans un îlot d'où on les regarde à loisir, même la nuit, à la clarté de la lune et des étoiles.

La préface de 1895 donne par le menu le détail du reste du voyage et la surprise qui m'attendait dans le Hodna.

Depuis, bien des scrupules me sont venus. Sidi-Aïssa, c'est Jésus, le Dieu chrétien, fait homme, qui pardonna à la Madeleine, ressuscita les morts et ne connut que la bonté, le dévouement et le pardon. Il est pour les musulmans un grand prophète, conservant ces qualités et mourant pour nos péchés sur une croix. Comment la légende en a-t-elle fait un instrument de mort et de vengeance, surtout après l'avoir opposé à Omar, le guerrier intrépide et sanguinaire, aux « chevaux de feu, » surtout après avoir célébré « sa voix divine et douce » qui disait la charité et convertissait ainsi la Gétule ?

J'ai longtemps cru à une erreur de nom, et j'ai trouvé chez M. Belkassem ben Sedira le récit d'un miracle analogue à celui de Tigzirt. Ce miracle eut lieu aux bains du Guergour ; les frères et les sœurs qui préféraient la nature à la morale furent pétrifiés par *Sidna Ali*, gendre et quatrième successeur de Mahomet (645-661), par sa fille Fatima. Le pas du coursier de Sidna Ali ébranla la montagne et y creusa une grotte. On lit dans le Hadith (tradition du Prophète) : « Je suis la cité de la doctrine, Ali en est la porte. » Ce héros serait bien dans la tradition musulmane. Mais l'exploit qu'on lui attribue ne rapprocherait guère la légende de l'histoire : Sidna Ali n'est jamais venu en Afrique.

Et la légende de Madani est bien la légende populaire de la Grande Kabylie ; je l'ai entendu répéter dans une fête à Djemâa-Saharidj même, chez ces Aït-Fraoucen qui passent pour des descendants des chrétiens d'Europe, qui ont pieusement conservé la Croix dans leurs tatouages et dans les ornements de leurs poteries et de leurs flissas. Chez eux était le siège de l'évêché qui disparut le dernier devant le Croissant.

Il faut nous résigner à accepter la légende avec toutes ses fantaisies. Déjà, l'histoire des rois de Koukou, qui est si récente, puisqu'elle remonte au XVIe siècle, est devenue un conte des *Mille et une Nuits*. Il n'y a rien d'invraisemblable à ce que le récit biblique concernant la femme de Loth se soit embelli dans la tradition arabe et que Sidi-Aïssa soit devenu un implacable justicier.

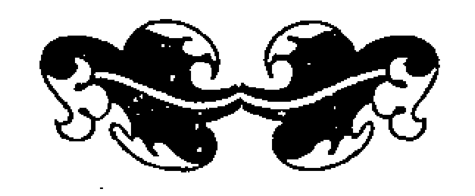
D'ailleurs, le Sidi-Aïssa musulman est-il bien celui de l'Évangile? J'ai lieu d'en douter en pensant que la confrérie étonnante des Aïssaoua s'est placée sous le patronage du même saint.

Je ne dis rien des réflexions et des passages scabreux, presque lubriques, que j'ai dû transcrire. Je suis resté d'une décence outrée auprès du texte de la légende. Personne n'aura jamais le courage de traduire exactement les obscénités des récits indigènes. La chanson qu'on entend dans toutes les cérémonies matrimoniales en Kabylie a effrayé le général Hanoteaux. Ce brave guerrier, doublé d'un observateur sagace et d'un penseur, n'a osé en traduire qu'une strophe et encore a-t-il traduit cette strophe non en français, mais en latin, dans cette langue de Plaute qui,

« Dans les mots brave l'honnêteté. »

Bou-Yabès dit lui-même, dans un de ces récits qui l'ont fait, en 1894, considérer comme un révélateur en ce qui concerne l'âme berbère :

« Le chant nuptial est le triomphe du mâle qui jette à « terre la vierge tremblante ; à ses appels les femmes des- « cendent dans l'espace laissé libre devant la maison de « l'époux et *miment* le mystère qui va s'accomplir ; l'anti- « que danse du ventre tord leurs chairs comme sous des bai- « sers. »



PRÉFACE DE 1895

Alger, 3 mai 1895.

J'étais très malheureux en mai 1892. J'avais vu traiter avec dédain mes idées les plus nobles et les plus chères par des personnes à qui j'avais à les communiquer. J'avais fait tous mes efforts pour mériter l'estime de ces personnes : je n'avais gagné que leur mépris. Elles m'avaient demandé de l'initiative, de l'activité pour le triomphe d'une œuvre très critiquée. Je m'étais dépensé sans compter, et... des reproches sanglants m'étaient arrivés ! Par un concours bizarre de circonstances, mon nom avait été prononcé au Sénat ; une partie de ce que j'avais fait y avait été exposé dans un rapport ; j'avais vu un ministre, etc. Et de tout cela il était résulté un conflit ridicule qui m'avait attiré bien des déboires et m'avait fait considérer comme un homme léger et emporté.

Je n'avais eu qu'une satisfaction, celle de voir, de mes yeux, combien les grands sont souvent plus petits que les humbles, et combien la présomption, qui devient facilement volontaire, porte les hommes à être fiers de leurs défauts et de leur bêtise.

Mais cette satisfaction bien platonique ne me consola que plus tard, et j'étais resté quelques mois découragé, cherchant à m'étourdir par des voyages, la vie de famille, qui m'a donné tant de bonheur, ne suffisant même plus pour me rendre un peu de sérénité d'esprit.

De là les quelques vers mélancoliques de ma dédicace à un ami.

Les voyages me réussirent en partie, mais non en me procurant les impressions douces et fraîches ou majestueuses que m'ont laissées ceux que j'ai faits en France, en Normandie, sur la Loire, dans les Alpes, en Italie ou même en Corse. Les voyages en Afrique, sous un climat souvent malsain et brûlant, sur les crêtes de Kabylie, le long de la mer éblouissante, ou dans les solitudes des Hauts-Plateaux, les Chotts et les Oasis, demandent une bonne dépense de forces physiques et laissent dans l'âme des images ardentes, faites de contrastes violents, qui se fondent ensuite dans une impression très nette, mais faite de fatalisme et toujours triste.

Cette année 1892 est celle qui m'a fourni tous les sujets de mes rêveries poétiques en ce pays. Je n'ai écrit encore que la « *Danse criminelle* ». Les autres viendront à leur tour; mais toutes seront empreintes de cette mélancolie désespérante qui porte au doute, au scepticisme, à la certitude que l'homme est mauvais, puéril, fait œuvre vaine et absurde, qu'il reste surtout de lui ce qu'il fait poussé par le fanatisme ou un instinct inconscient de perversité.

Ailleurs, le poète peut encore raisonner. Le patriotisme, la clémence de la nature, les produits de l'art et du travail peuvent lui donner des élans d'espérance enthousiaste. Ici, cela n'est pas possible. La poésie, qui n'est faite que d'impressions, ne peut être qu'un chant de désolation et de regret, ou bien une satire ironique et amère.

Cela est si vrai que les harangues pathétiques et optimistes concernant la mentalité et l'état d'âme des indigènes, le relèvement dont ils sont susceptiples, nous viennent de la métropole. Et toutes ces harangues sont prétentieuses, mais vides. L'homme de bonne foi qui les lit ici, ne peut qu'en sourire, à moins qu'une foi ardente d'apôtre ou des sophismes de philosophe ne l'empêchent d'examiner froidement les faits et l'histoire. Le poète ne saurait, pour être vrai, c'est-à-dire pour exprimer simplement ses impressions,

avoir cette foi ou être victime de ces sophismes. Son chant est ingénu dans le vrai sens du mot : il peint ce qu'il voit et ce qu'il sent. S'il est fougueux, il blasphème; s'il est triste il se désespère; s'il est humain, il épanche son âme dans des strophes de commisération et de pitié; s'il est gouailleur et sceptique, il fait des satires d'une ironie sanglante. S'il est tout cela à la fois, il ne peut qu'écrire des chants désordonnés dont une teinte fatalement mélancolique et pessimiste forme l'unité.

Toute la vraie littérature qui concerne l'Afrique en est là. Vous chercheriez en vain une note différente, à moins que vous ne preniez pour littérature les harangues exotiques dont je parlais tout à l'heure, ou les vers écrits par quelques publicistes qui semblent avoir pensé à Paris et qui ont envoyé leurs essais à des feuilles quotidiennes ou périodiques. Quelques mémoires ou rapports officiels, faits sur commande, disent le contraire. Le poète ne fait pas œuvre de commande.

La « Danse criminelle » est un ensemble d'impressions réellement éprouvées.

A Taksebt, j'avais vu les ruines de trois civilisations, et un long voyage dans la brousse, sous le soleil de mai, m'avait éloigné de notre temps pour me montrer la saturnale antique et la danse des sirènes, tout aussi bien qu'à cette jeune anglaise qui avait vécu avec les Immortels sur le golfe de Naples.

Quelques jours après, mon voyage à Sidi-Aïssa et à Bou-Saâda, par Aumale, m'avait fait traverser, en trois jours, la vaste région montueuse, aride, couverte d'alfa, qui s'étend du Dirah aux montagnes du Grand-Atlas, et qui s'incline dans le vaste bassin sans issue du Hodna. J'avais entendu le chant de Madani, tel que mes vers l'ont reproduit en le traduisant dans une langue forcément incomplète. Je m'étais vu refuser brutalement l'entrée du tombeau de Sidi-Aïssa.

Mais j'avais oublié l'incident, et, à Bou-Saâda, j'avais par-

couru des sables d'or, respiré le parfum des coudriers dans une des oasis les plus fraîches du sud Algérien. J'avais assisté à la réception d'un bataillon de la Légion étrangère, qui passait avec ses chameaux, son entrain, ses propos de troupiers et toute la joie bruyante de cinquante jeunes officiers. Le champagne avait coulé à flots ; les chansons lestes de la caserne, des chœurs de marche, un bal auquel les Ouled-Naïl avaient pris part, m'avaient absorbé et fait tout oublier.

Et, le lendemain, j'étais remonté à cheval, vers l'est, accompagnant un instant la colonne. Tandis que les chameaux geignaient gauchement sous leurs charges, ployaient leurs cous hideux sous la fraîcheur de l'air, ou fixaient l'horizon lointain avec leurs yeux noirs et tristes, en bêlant à faire peur du fond de leurs gorges haletantes, les officiers serraient leurs chevaux et se racontaient en riant, satisfaits, les étreintes de la nuit avec les Ouled-Naïl.

Et le sable frissonnait sous les pieds des hommes et des montures. Les dunes dorées disloquaient la colonne. Des poteaux indiquaient le chemin à suivre sur ce terrain mouvant où rien ne laisse une trace d'un jour. De gros lézards dorés montraient leurs yeux brillants dans les touffes d'alfa. A droite, des collines couvertes de genévriers noirs s'allongeaient vers l'est à l'infini ; à gauche, une série de montagnes nues, formées de sommets à éperons, défilaient vers le nord comme une escadre de gros cuirassiers en ligne et en marche. Au loin, les sommets bleuâtres de Barika tremblotaient dans le ciel pur du matin.

A neuf heures, je quittais la colonne pour me diriger vers le nord, avec deux cavaliers arabes qui ne me parlèrent pas plus que Madani et qui ne chantèrent pas. A midi, après avoir traversé des plaines d'alfa, coupées de dunes de sable, et parcourues par des troupeaux courant comme des gerbes de flocons blancs sous le vent tiède du Hodna, nous fîmes halte sur un rocher nu entouré de sable fin. Un bordj se

dressait au sommet du rocher ; un puits desséché formait un trou noir au milieu des pierres ardentes sous le soleil. Une pauvre vieille en haillons ouvrit discrètement une porte, nous salua d'un air embarrassé et d'une voix rauque. Cavaliers et chevaux entrèrent pour prendre un peu de repos. Les hommes trouvèrent un couscous d'orge succulent. Je me contentai d'un verre d'eau amère coupée de vin, d'un morceau de pain desséché par le vent et d'un quart de poulet bouilli. J'ordonnai ensuite aux cavaliers de faire une longue sieste et je sortis.

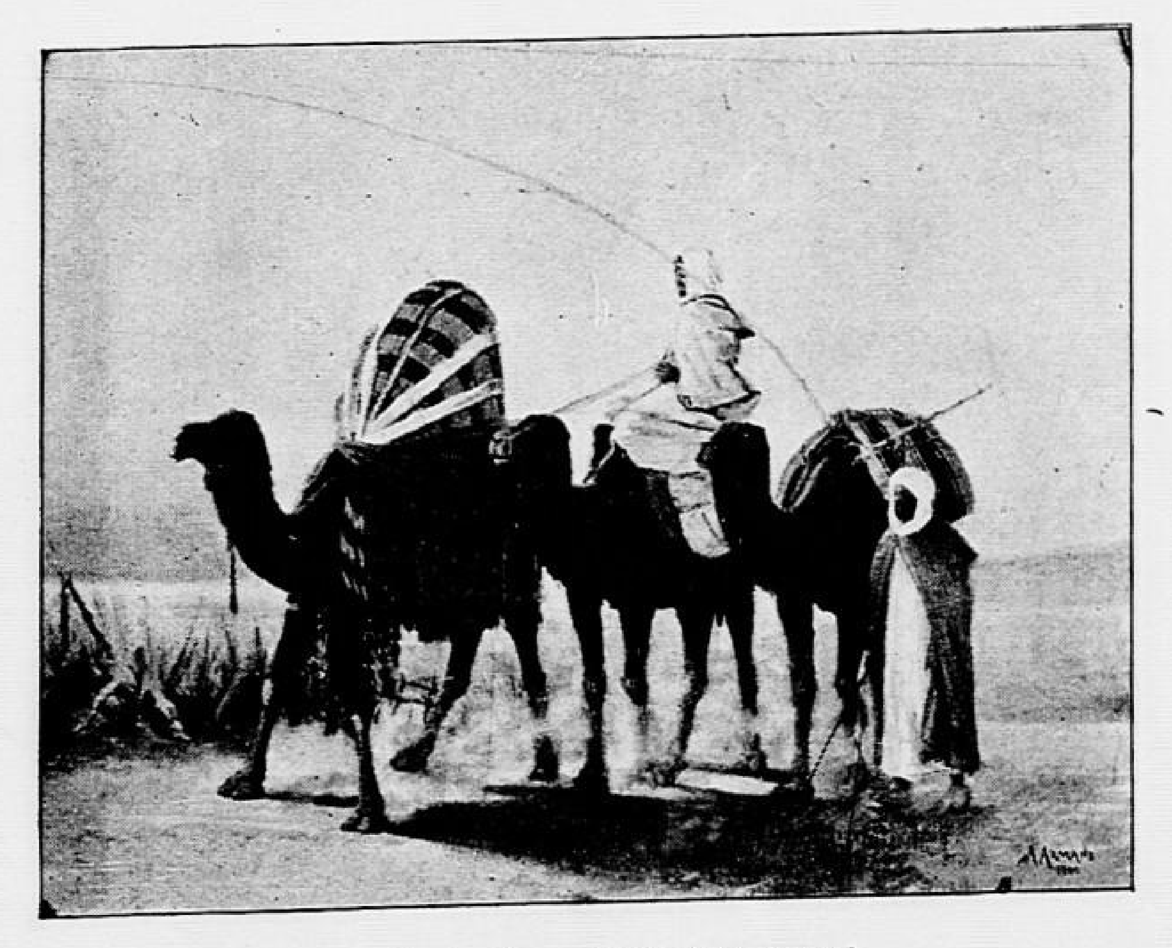
Le Hodna se développait à mes pieds comme un vaste bassin de boue s'étendant à l'infini, sans limites, jusqu'aux vagues et lointaines montagnes grises de Barika, plus tremblotantes que le matin. Je descendis sur la piste qui traversait l'immense sebka et je m'éloignai, sous le soleil lourd et cuivré, jusqu'à ce que le rivage devînt indécis de tous côtés, et je m'assis sur une butte, couverte d'alfa, formant îlot. Je restai là couché sur un lit de diss, contemplant le ciel et la plaine et les montagnes sous la visière de mon casque vert, les yeux à demi clos. Le sommeil ne vint pas. Le vent tiède jouait dans mes cheveux, caressait mes paupières ; je prenais un bain d'air rarifié, imprégné de salpêtre et de sable. Peu à peu je vis clair dans cette atmosphère blanche et transparente comme un cristal légèrement et finement dépoli. Alors, les collines de sable prirent peu à peu des proportions de buttes tremblotantes, qui grossissaient à vue d'œil. La base devenait indécise, mais le sommet restait d'une netteté remarquable en montant vers le ciel. Les touffes d'alfa, que je n'aurais pas dû voir à une telle distance, se jouaient en arcades capricieuses et grossissantes, portant des berceaux mouvants de verdure. Plus loin, une colline blanche était surmontée d'une longue file de pins maritimes qui se balançaient sous le vent comme ceux des environs de Cannes. Seulement, les troncs, très distincts, s'agitaient en cadence, par la base, en colonnettes fines et la forêt se dirigeait

à pas comptés vers le nord, sur le profil de la colline.

Au loin, les montagnes bleues étaient montées dans le ciel comme ces nuages qui imitent si bien, le soir, sur l'Océan, les sommets et les vallées des Pyrénées ou des Alpes. Mais ces nuages étaient immobiles. Leurs villages renversés étaient de vrais villages avec leurs minarets. Les genévriers étaient verts ; les lits des torrents brillaient comme des fils d'argent, et les rochers semblaient vouloir se précipiter sur moi avec leurs arêtes vives et leur masse luisante, coupée de crevasses. Ce n'étaient pas des tableaux d'estampe formés par des nuages montueux. C'étaient bien les montagnes vues le matin, éclairées d'en bas par un soleil ardent qui vivifiait toutes les couleurs.

Dans la Sebka, des Arabes passaient, par intervalles, près de moi, dans tous les sens. La boue qui leur montait jusqu'aux chevilles s'éclaboussait sous leurs pieds. Ils avaient relevé leurs gandouras et étaient tout nus jusqu'aux épaules. Quelques femmes passèrent aussi avec leur corps tout blanc, leurs jambes potelées sous un ventre très ferme et des hanches courtes et larges se dodelinant sous un torse maigre et fatigué. Leurs yeux noirs se montraient effrayés par la fente de leurs voiles blancs ; elles suivaient avec peine leurs hommes, qui ne les regardaient pas et marchaient d'un pas régulier, la tête haute, le teint bronzé. De petits enfants n'ayant que leur chechia rouge au sommet de la tête, agitaient leurs jambes courtes en pleurant et se morfondaient dans la vase.

Je fus intéressé par ces groupes de voyageurs d'une espèce encore inconnue pour moi. C'étaient des fellahs qui se rendaient dans la plaine voisine pour la garde des troupeaux ou la maigre moisson de quelque champ d'orge dissimulé dans un pli de terrain. Je voulus les voir venir de loin et je regardai dans le chott, laissant les arcades, la forêt mouvante et les montagnes célestes. Et je fus pris d'une terreur involontaire devant des géants d'une taille fantastique qui



Reproduction d'une peinture de M. Armand.

La forêt de pins était un troupeau de chameaux; les conducteurs se profilaient comme de grandes statues blanches dans leurs amples burnous.

(Dans le Hodna, p. 41).

venaient sur moi à grandes enjambées. Les enfants étaient plus hauts que des hommes avec leurs membres ronds, et les femmes avaient des cuisses énormes, blanches comme du lait, capables de broyer d'une étreinte les plus beaux et les plus jeunes viveurs de nos villes prostituées ou le gars le mieux musclé de nos campagnes.

Je me trouvais au milieu d'un des mirages quotidiens de la région. La forêt de pins était un troupeau de chameaux ; les conducteurs, qui marchaient derrière, appuyés sur leurs bâtons, se profilaient comme de grandes statues blanches sous leurs amples burnous.

Alors, la vision de Taksebt, le chant de Madani, ma longue chevauchée au tombeau de Sidi-Aïssa, la fête de Bou-Saâda, tout cela se joignit dans un souvenir qui forma dans ma tête un autre mirage. Je répétai machinalement une page de manuel d'école qui m'était restée dans la mémoire. Voici cette page :

« Le sol est jonché de ruines romaines. Des colonnes en pierre de taille, encore debout, attestent les travaux extraordinaires élevés par les anciens maîtres de l'Afrique septentrionale. Considérés d'une certaine distance, les plus remarquables de ces colonnes semblent former des groupes de personnages immobiles, se tenant, comme dans un quadrille, les mains sur les épaules. C'étaient, d'après la légende, des frères et des sœurs oublieux de leurs devoirs, surpris par Sidna Ali, au moment où ils se livraient à une danse effrénée, pour célébrer leur union incestueuse. A son apparition, ils furent pétrifiés sur place, et restèrent ainsi dans l'état où on les voit aujourd'hui. » (Belkassem ben Sedira, cours de langue Kabyle).

Cette page que le chant de Madani avait répétée dans une longue mélopée donna un corps à mes impressions de voyage. J'essayai en vain de regarder de nouveau le phéno-

mène si intéressant qui m'entourait. Je fus pris par ce nouveau mirage immatériel, bien moins beau que l'autre. Les vers vinrent d'eux-mêmes ; je les fredonnai fiévreux et fatigué au beau milieu du Hodna. Une heure après, les deux mirages cessaient. Je remontais à cheval et, à dix heures du soir, j'étais à M'Sila. La vie ordinaire me reprenait avec ses hôtels, ses voitures, ses voies ferrées, ses bateaux d'Alger à Marseille. Mais, même sous les ombrages de Nice et de Monte-Carlo, quand je pensais à mes déboires de mai 1892, les deux mirages revenaient, seuls capables de me consoler un peu. Je dus écrire « la Danse criminelle, » à laquelle, sans doute, personne ne comprendrait rien sans cette préface.



À mon cher H. Vérola.

Volez vers mon ami, pauvres rêves Kabyles;
Lui seul reconnaîtra mon cœur.
En vous il entendra mon gros rire moqueur,
Ou les sanglots stériles
Que m'oppressaient le soir quand, lassé, révolté,
Il ne me restait plus sous le ciel irrité,
Pour oublier le fiel de reproches séniles,
Que son foyer, sa main, sa joviale bonté,
Et quelque vers modeste aux ailes inhabiles,
Par sa verve d'ami dans l'air tiède apporté.



I

D'AUMALE A BOU-SAADA. — MADANI

La course était pénible et, sous le ciel couvert,
La route s'allongeait noirâtre dans la plaine,
Au loin, derrière nous, le Dirah, toujours vert,
S'effaçait lentement dans la brume lointaine.

Vers le Midi, là-bas, une ligne de plomb
Mirait le Hodna dans des nuages sombres
Qui tombaient lourdement sur les sommets pleins d'ombres,
Nus, rocailleux, dansants, qui fermaient l'horizon.

L'oued était séché, quelque femme voilée,
Sur un chameau bercée, avec ses dix enfants,
Traversait tristement la plaine désolée ;
Son mâle, sans parler, la suivait à pas lents.

Quelques noires guitouns à côté d'un champ d'orge...
Dans les touffes d'alfa des troupeaux amaigris...
Quelque puits desséché béant dans une gorge...
Ou, sur les rochers nus, quelques poudreux gourbis...

Et c'était tout !... Pensif, mon cavalier numide
Me suivait à trois pas. Ni sa barbe d'argent,
Ni son front tout ridé, ni son regard humide
Ne bougeaient !... Tout à coup il s'anima pourtant ;

Il fit en galopant le tour d'un tas de pierre,
Pressa son chapelet dans ses doigts, se baissa,
Ouvrit tout grands les bras, baisa deux fois la terre,
Et j'entendis : « Allah ! » puis « El Cid Aïssa ! »

Le tombeau du grand Saint à l'horizon grisâtre
Se montrait sous le ciel avec son dôme blanc.
Il semblait rayonner sur la plaine bleuâtre,
Et Madani chanta la gloire du Croissant.

C'était la mélopée arabe, monotone,
Dont le rythme redit la fureur des combats
Ou la prière ardente, ou l'ivresse que donne
L'étreinte d'une femme avide entre nos bras.

Elle est le chant poignant des convois funéraires ;
Elle salue Allah aux premiers feux du jour,
Elle inspire affolée, en ses strophes légères,
La danse de l'hymen et ses baisers d'amour.



II

PREMIER CHANT DE MADANI

Le Cid Aïssa

« Omar était passé, rayonnant et sublime,
« Avec ses cavaliers sur leurs chevaux de feu.
« Déjà la voix d'Allah tombait de chaque cime :
« Tous les monts du désert adoraient le vrai Dieu !

« Mais la verte oasis et la plaine dorée
« Du Prophète ignoraient encor la sainte loi :
« Là se dressait encor l'idole vénérée,
« Et le serpent hideux, indigne objet de foi,

« Du palmier caressant la haute chevelure,
« Au Gétule indolent disait l'ordre du ciel,
« Au prix des nouveau-nés qu'il avait en pâture
« Quand Moloch aux humains redevenait cruel,

« Quand, du fond du désert, le simoun implacable
« Surgissait furieux dans des vagues de sable,
« Quand le soleil brûlant, toujours sur l'horizon,
« Desséchait tous les puits pour en dorer le fond.

« Quelques chiens de chrétiens dans les villes romaines,
« Esclaves insolents, montraient leur crucifié
« Aux fellahs qui suaient dans les sillons des plaines :
« Un juif, ô Mohammed, était déifié !

« Et là-bas, vers le Nord, près de la mer brumeuse,
« Sur ses rochers abrupts, le Kabyle indompté,
« Sans cacher aux passants sa misère honteuse,
« Livrait sa jeune femme à Vénus Astarté.

« Douze fois le Croissant avait lui sur sa tête ;
« Douze fois le bandit avait baissé les yeux ;
« Mais il les relevait quand cessait la tempête,
« Qu'Omar n'embrasait plus les bois silencieux.

« Et le Cid Aïssa, courbé sur sa houlette,
« Parcourut tous les lieux où le glaive d'Omar
« N'avait pas imposé le Livre du Prophète,
« Depuis le Hodna jusqu'au fond du Djardjar.

« Et partout retentit sa voix divine et douce,
« Chaque tente, à l'envi, l'accueillit en sauveur ;
« Il dit la charité qui jamais ne repousse
« Le soir, sous le palmier, le poudreux voyageur.

« Il n'avait rien à lui, pas même un petit âne,
« Pour courir le désert sous le soleil de feu ;
« Mais il possédait plus que le riche profane :
« En son cœur, il portait l'âme même de Dieu.



III

LE POÈTE ET LA LÉGENDE

Madani prosterné répéta du Saint Livre
Les sublimes versets dans le calme effrayant
Du désert infini et sous le ciel de cuivre
Qui nous portait du sud un fougueux ouragan.

Puis il reprit son chant, mais sa voix triste et lente
Eut soudain des accents saccadés, furieux ;
Des cris de fauve, aigus, de sa gorge vibrante
Sortaient, semblant chercher un écho dans les cieux.

Il jeta violemment son burnous sur l'épaule,
Rebondit à cheval, leva son front bronzé,
« En avant ! en avant ! » Et dans sa course folle,
Ses cris se prolongeaient dans le ciel embrasé...

....

Etranges visions ! ô légendes naïves
Du Croyant convaincu,
Reparlez-moi toujours, plus fraîches et plus vives !
Nous avons trop vécu,
Nous Roumis enfiévrés qui cherchons par l'histoire
A détruire la Foi.
Du Verbe révélé nous insultons la gloire
Sans un frisson d'effroi.
Et sans qu'un saint scrupule envahisse notre âme
En ce travail pervers,
Nous courons au Néant. Notre ironie infâme
Veut ces plaisirs amers.

Et pas un d'entre nous n'ose crier : « Blasphème ! »
La course se poursuit ;
Le scepticisme prend le poète lui-même :
S'il rêve dans la nuit,
Deux ou trois fois par an, adressant aux étoiles
Un hymne étincelant,
Revoyant tous les dieux dépouillés de leurs voiles,
Bienheureux et croyant ;
Si dans ce monde abject il se refait un monde
De lumière et d'azur ;
Si d'un éclair de foi son beau rêve s'inonde ;
S'il va dans le ciel pur
Voir le règne du Christ, le Paradis de Dante,
Homère avec ses dieux,
Mahomet triomphant décrivant sous sa tente
Son ciel prestigieux,
Quand il revient, au jour, au réel de la vie,
Un rire de pitié,
C'est tout ce qu'ici-bas provoque sa *folie !*...

Mais qu'importe, ô piété
Du poète enivré pour le Ciel et la Fable ?
O sainte Illusion,
Rien ne vaut un baiser de ta lèvre ineffable
Au fond de l'horizon,
Ce baiser d'un instant qui nous descend dans l'âme
Comme un baume troublant,
Comme l'a fait celui de la première femme
Dont nous fûmes l'amant !...

Etranges visions, ô légendes naïves
Du Croyant bienheureux,
Reparlez-moi toujours, plus fraîches et plus vives,
Comme des voix des cieux !

IV

LE POÈTE A TAKSEBT

Je connaissais Taksebt et ses vieilles ruines,
Et, quelques jours avant, descendant des collines
Ombreuses du Tamgout, j'avais longtemps erré
Sur les rochers déserts de son golfe doré.
Et j'avais revécu, dans quelques heures brèves,
Les âges qui dormaient là dans un même lit,
Comme des naufragés qu'aurait jetés, la nuit,
L'Océan courroucé sur les écueils des grèves.
Romains, Carthaginois, Numides, tout dormait !
La brousse, envahissante et hardie, embaumait,
En tombant des rochers, l'antique cimetière,
Et la mer jetait là son éternelle voix,
Douce ou majestueuse, et les vents d'autrefois
Remontaient en grondant la gorge solitaire.
Mais l'homme ?... Il n'en restait pas même un ossement !
Dans les creux du granit les tombeaux étaient vides ;
Et des Carthaginois tournés vers l'Orient,
Des Romains orgueilleux, des courageux Numides,
Rien ne restait, plus rien que l'œuvre de leur main ;
Et le temps rongeait tout, patient, invincible,
De son baiser de fer, éternel, insensible,
Les bracelets d'argent et les casques d'airain.
Le temps !... Qui peut compter ses froides hécatombes ?
Il fut vainqueur du chêne aux Druides sacré ;
Il souille ici, vautour par la mort attiré,
Les secrets éternels et les trésors des tombes.
Mais l'Orient muet mérite son respect :
Il épargne Baâl. Prudent et circonspect,

Il a laissé debout l'informe pyramide
Où s'était fait porter quelque ancien roi numide,
Et, sur les rochers nus, il présente au soleil,
Le lit béant et noir de l'éternel sommeil
Que le fils de Didon, âme reconnaissante,
Se creusait près des flots sur la côte écumante.
Ainsi l'ordre des temps se montre renversé :
L'œuvre antique et grossière est superbe et robuste ;
Du Romain, il nous reste une colonne, un buste,
Ou, sur le seuil d'un temple, un portique brisé ;
L'ère chrétienne à peine a laissé quelque trace
Dans un coin reculé d'une modeste place,
Et les chants d'Augustin devaient monter au ciel
Par le dôme discret d'une humble basilique
Dont nous voyons toujours des pans de mosaïque,
Mais plus le baptistère ou le pied de l'autel !

Ainsi s'en vont peuples et villes !
Et le Temps vainqueur a passé !
Le golfe même est délaissé,
Et les temples sont inutiles.

Les Dieux, semblables aux humains,
S'en vont fuyant par les chemins
De l'exil, demandant l'aumône.
Les rois n'ont pas laissé leur trône.

Que reste-t-il ? Quelques tombeaux,
Un fût de colonne qui tombe !
Et l'hyène fouille la tombe
Sous le vol sombre des corbeaux.

Adieu pompes, triomphes, fêtes !
Adieu souvenir des tempêtes,
Des combats contre l'ennemi.
Secouant le peuple endormi !

Adieu ! Tout est vain, ô misère !
Car, le désert reprend la terre,
L'oubli reprend le souvenir,
Et de loin le Vandale arrive,
Brûlant de dévaster la rive,
Envoyé du Ciel pour punir !

Mais lui-même, après sa furie,
Qu'a-t-il fait ? La source est tarie
Du sang qu'il répandit à flots,
Et, sur la pierre triste et nue,
Une nuit vint passer la nue,
Qui prit le sang et les sanglots !



V

SOUVENIRS D'EUROPE. — VISION ANTIQUE

Voilà ce qu'avaient dit l'histoire et la science.
Et je m'en allai seul et stupide, en silence,
Oubliant de ramer, vers un îlot voisin.
Un vaste soleil d'or tombait dans le lointain,
Sur la mer de cristal, immense, éblouissante,
Calme et poussant à peine une vague mourante
Au pied du tertre vert où je m'étais assis.
Et c'était le moment où le Jour indécis
Vient embrasser la Nuit d'une étreinte craintive.
Une haleine odorante et fraîche, vers la rive,
Descendait des bois noirs de la Misérama.
Or, je songeais qu'au loin, sur les bords qu'on aima,
Du Languedoc à Naple, à cette heure incertaine,
La vie est plus intense et plus gaie et sereine.
Le grand feu de Planier se mire dans les flots,
Et, dans les ports bruyants, gradés et matelots,
Près des beaux vaisseaux blancs s'agitent dans les barques,
Chantant à pleine voix, fiers comme des monarques,
S'ils vont libres et gais, vers la ville aux toits d'or,
Ou tout silencieux s'ils regagnent le bord.
Sous le soleil couchant, les hauts mâts s'illuminent,
Et les cloches du soir lancent leurs voix d'airain
En graves carillons, là-haut dans l'air serein.
La ville est un essaim d'abeilles qui butinent
Sous un dernier rayon joyeux de pourpre et d'or.

Tandis qu'à l'horizon tout se tait et s'endort,
La Cannebière a faim de cohue et de joie
Et d'un dernier baiser de la mer qui flamboie.

Il lui faut tout un peuple et cet immense bruit
Qu'ailleurs, pour la gorger, semble apaiser la nuit;
Il lui faut le remous tout entier de la vie,
L'opulence et la faim, l'amour et la folie,
L'honneur et le travail, la honte, l'assassin,
Et l'aumône et le vol, et l'orgie et le vin.
Tout vient là, comme au cœur monte le sang robuste,
Toute la vie ardente, infâme ou bien auguste :
L'ouvrier vigoureux arrive à pas pesants,
La grisette triomphe et sourit aux passants,
Près des mamans en noir jasent les jeunes filles,
Les squares, d'amoureux sont pleins sous les charmilles.

Et qu'était donc Taksebt, quand Vénus Astarté,
Dans l'éblouissement de toute sa beauté,
Au bonheur des humains présidait sans rivale
Et conviait le peuple à quelque saturnale ?

Là-bas, dans le grand Souk, les taureaux adorés
Avaient trouvé la mort sous les couteaux sacrés.
Le sang avait coulé le long des pierres creuses,
De pesantes vapeurs enivrant les charmeuses.

Sur leur temple, là-haut, comme des spectres blancs,
Agitant vers le ciel leurs vêtements flottants,
Les prêtres de Tanit à la ville en liesse
Disaient l'ordre divin de leur pâle déesse.

Et Tanit, en effet, dans un grand nimbe d'or,
Montait à l'horizon, toute baignée encor
Des vapeurs de la mer et du parfum mystique
Qui s'élève des bois sur ces sommets d'Afrique,
Comme des cèdres noirs de Tyr et de Sidon,
Car les dieux de la Nuit protégèrent Didon.

Alors, sur les maisons dévalant toutes blanches
De Taksebt à la mer, en longues avalanches,
Les vierges allumaient des milliers d'encensoirs.
Puis, vers le ciel clément levant leurs beaux yeux noirs,
Dansaient, chastes encor, s'enivrant d'ambroisie,
A la déesse offrant leur jeune frénésie.
Tanit embellissait leur naissante beauté,
Baisant de ses rayons toute leur nudité.
Qui redira les chants de leurs mille voix grêles,
Ces cantiques de foi, ces chansons maternelles
Que l'innocence envoie au grand ciel étoilé,
Depuis qu'à l'âme humaine un Dieu s'est révélé ?...
Quand elles regagnaient l'ombre des gynécées,
Des esclaves d'ébène, en un coin entassées,
Leur servaient à l'envi, de leurs doigts amaigris,
L'huile, les œufs, les pains qu'elles avaient pétris ;
Puis venait le Sommeil que la Nuit, en prière,
Déposait doucement sur les grands lits de pierre.
Mais les femmes couraient vers d'autres fiancés !

Ici, dans cette enceinte aux piliers brisés,
Profilant le contour d'un vaste amphithéâtre,
Courait à ses plaisirs une foule idolâtre.
Par la large avenue ouverte sur la mer,
L'on avait salué les joyeuses tartanes
Qui cinglaient vers les ports. De longues caravanes,
Descendant des sommets, arrivaient du désert.
Et bientôt dans l'enceinte aux flamboyants portiques,
S'entassaient les guerriers et les vierges pudiques
Que de hardis forbans emmenaient en vainqueurs.
Et l'ivresse en furie envahissait les cœurs.
Un immense festin gorgeait la populace
Autour des feux de joie, et mille adolescents,
Souples sous l'huile pure et parfumés d'encens,
Pour la lutte occupaient le centre de la place.



Dessin de M. Assézat de Bouteyre.

Madani *prosterné* répéta du Saint-Livre
Les sublimes versets dans le calme effrayant
Du désert....... (p. 49)

Des entrelacements, par Tanit éclairés,
Commençaient, monstrueux, hâletants, effarés,
Coupés de chocs mortels, de courses furieuses.
Les femmes alentour, cruelles et rieuses,
Poussaient les combattants, agitaient leurs bras nus,
Envoyaient à Tanit ces longs cris éperdus,
Qui, maintenant encor, conservés d'âge en âge,
Pour les fêtes d'Allah ébranlent le rivage.
Les vieillards accroupis, dans leur regard éteint
Remontraient quelquefois comme un rayon lointain
Du plaisir que jadis ils éprouvaient eux-mêmes
Dans ces rudes combats. Quand des efforts suprêmes,
Au milieu des clameurs, des râles prolongés,
Des hoquets, du sang noir trempant l'arène humide,
Des syncopes brisant l'éphèbe à l'œil livide,
Montraient le groupe altier des vainqueurs dégagés
De la dernière étreinte, un cri plus long, immense,
S'élevait plus aigu. Les mères et les sœurs
Agitaient sous le ciel des couronnes de fleurs,
Et, dans un grand remous de hideuse démence,
Les quartiers de taureaux, les esclaves, le vin,
Tout l'ensemble sacré des vols et du butin
Pour les vainqueurs brisés ne formait qu'une proie.
La foule se grisait et d'orgie et de joie,
Et Tanit, s'élevant, là-haut dans le ciel pur,
De ses rayons d'argent faisait pâlir l'azur.
Puis, les prêtres criaient de leurs saintes voix graves
Que le cœur de Tanit allait au cœur des braves.
La foule répondait par un cri satisfait...

Un silence !... Soudain, le cercle s'entr'ouvrait :
Les femmes, à leur tour, s'élançaient dans l'arène.
Des entrelacements, grâcieux cette fois,
Onduleux et changeants, caressés par l'haleine
Attiédie, embaumée, qui venait des grands bois,

Se déroulaient joyeux, infinis !... Les cithares
Fredonnaient lentement ces cantiques barbares
Qu'aucun langage humain n'a jamais épelés,
Et qui sont pour toujours disparus, envolés,
Dans cet oubli poignant, profond comme un mystère
Qui plane indéfini sur ces déserts de pierre
Qui furent dans le temps d'opulentes cités.
Oh ! ces danses d'amour que nos dieux irrités
Ont proscrites, jaloux dans leur orgueil d'ascètes,
Pour nous donner les chants de mort de leurs prophètes !
Mahomet les garda, mais les voulut au ciel !...
Lycurgue, plus humain dans son code cruel,
Livrait aux cris moqueurs de jeunes femmes nues
L'athlète de quinze ans, au cœur pur, vierge encor,
Qui craignait de goûter le baiser de la mort.
Ces femmes l'abreuvaient d'ivresses inconnues
Devant Sparte assemblée, et, fier en son essor,
S'échappant de leur bras, plein d'ardeurs plus viriles,
L'athlète de quinze ans volait aux Thermopyles.
Mais nos commentateurs, hypocrites, pieux,
Trouvent Plutarque obscène et se voilent les yeux !
Oh ! ces danses d'amour, pouvoir de Cléopâtre !...
Le mystique Orient voit des ventres d'albâtre
Frémir encor le soir sur des tapis de fleurs,
Et des pieds de quinze ans, souvent mouillés de pleurs,
Voler, légers, brillants, sur l'or des maisons closes.
Mais c'est pour réveiller chez des pachas moroses,
Fumeurs de narguilhés, comme un reste d'instinct
Brutal, un feu d'antan qui vacille et s'éteint.
Et Tanit, de l'azur, ne voit plus ses mystères
Sur le marbre moussu des places solitaires.
Même le grand désert, sous ses palmiers poudreux,
Obéit à la voix jalouse de nos dieux.
Et nul ne nous rendra les ardentes almées,
Les fêtes des vieux jours et leurs femmes pamées,

Ni Vénus émergeant du flanc de l'Océan
Au milieu d'enfants nus, triomphante et ravie
D'être la source auguste et l'âme de la vie,
Rieuse sur les flots, sous le ciel éclatant !...
Mais j'évoquais, heureux, la saturnale antique,
Dans un songe d'amour, ardent, prestigieux,
Les danses de Tanit avec leurs cris joyeux,
Les battements de mains et l'essor magnifique
Des femmes, sous le souffle enivrant du plaisir;
Puis, les jeux de Baâl, mystérieux, bizarres,
Faits d'amères douleurs, atroces et barbares,
Œuvre de Mages noirs qui disaient l'avenir.
Puis, enfin, quand Tanit, en plein ciel arrivée,
Donnait un nouvel ordre à la foule enivrée,
Je voyais les grands feux s'éteindre tour à tour,
Des couples amoureux disparaître alentour
De la place, enlacés, bruyants, sous les portiques.
Un breuvage attendait les belles impudiques,
Servi par une esclave aux soins officieux.
Et Tanit, éclairant d'en haut les lits de pierre,
L'œuvre d'amour était la dernière prière....

Hosanna ! Dans la nuit tout est silencieux !



VI

LE POÈTE CHEZ LES SIRÈNES

Non ! Je vis s'embraser la mer et le rivage,
Le bal ressusciter dans un brillant mirage,
Tanit le redorer de toute sa beauté...
Mon Dieu, par quels esprits Taksebt est-il hanté ?

« En avant ! me criaient des voix *enchanteresses*,
« Chante le vin, l'amour et les folles ivresses.
« Chanaan est vivant. Va, chante, chante encor !
« Chante Tanit, Baâl, Vénus et le Veau d'Or !

« En avant ! En avant ! La danse des Sirènes
« C'est le bonheur sans fin pendant les nuits sereines ;
« Jette au loin tes regrets, ton histoire, tes dieux.
« Tout revit avec nous, qui fut beau sous les cieux.

« En avant ! En avant !... Mortel inconsolable,
« Tu parles de Néant !... Le Plaisir ineffable,
« Comme tu l'évoquais, a terrassé le Temps.
« Nous sommes les Amours d'un éternel Printemps.

« En avant ! En avant !... L'encens et l'ambroisie
« Te porteront au cœur l'immense frénésie
« Qui fait tout oublier. Les ondes du Léthé
« Coulent parmi les fleurs d'un éternel été.

« En avant ! En avant !... Vois les harpes, sans trêve,
« Dans nos bras, pour toujours te berceront en rêve,
« Et nous avons quinze ans. De l'Amour éternel
« Bois la coupe divine ici-bas, sous le ciel.

« En avant ! En avant !... Regarde les étoiles.
« Elles viennent à nous, vacillantes, sans voiles,
« L'ivresse de nos chants attendrit les grands bois.
« Les monts et l'Océan tressaillent à nos voix ! »

La mer bouillonnait d'allégresse,
Les monts et les bois, pris d'ivresse,
Tremblaient dans une gaze d'or.

Le chœur enchanté des Sirènes
Montait dans les fraîches haleines,
Par un long et sublime accord.

Tous les Echos, sous les portiques,
Répétaient les divins cantiques
Comme des oiseaux éperdus.

Et pour moi, des baisers de femme
Disaient des mots remplis de flamme
Qu'Ulysse n'a pas entendus.

La danse était sereine et douce.
Nos pieds frémissaient sur la mousse
Ou se reposaient dans les fleurs ;

Les corps bondissaient sans souffrance ;
Les yeux étaient pleins de clémence ;
Les vierges n'avaient pas de pleurs !



VII

LA DANSE CRIMINELLE DE MADANI

Je ne vis point finir la saturnale étrange.
Le sommeil m'avait pris, apporté par un ange,
Sans doute, et, le matin, quand le jour me trouva
Sur l'herbe, dans l'îlot, le soleil se leva
Sur le cap, à Taksebt, dans un beau ciel limpide.
Et le vent de la mer, âcre, très frais, humide,
Soufflait dans les buissons et secouait les pleurs
Que la fraîcheur d'avril arrachait même aux fleurs.
Un steamer traversait à l'horizon blanchâtre.
Les ruines avaient cette teinte grisâtre
Indécise, qui met au cœur du visiteur
Ce trouble de tristesse et de mélancolie,
Monotone et poignant, qui mène à la folie
Tant d'esprits ingénus de ce monde rêveur.
Les monts et les bois noirs s'éclairaient ; un village
Se montrait sur un pic éloigné du rivage.
Et, quand je remontai par un mauvais sentier
Courant sur les coteaux, retombé tout entier
Aux vulgaires soucis de mon pauvre métier,
Je me dis que mon rêve était une ironie
Bien inutile et sotte ; et la danse infinie,
Les voix, les harpes d'or, le mirage éclatant,
M'avaient mis un peu plus de vide et de tristesse
Au cœur. J'éperonnai mon cheval haletant,
Pour m'éloigner. Et de ma nuit d'ivresse
Il ne serait resté qu'un vague souvenir...
Pourquoi vouloir, alors, le dire à l'Avenir ?

Etranges visions, ô légendes naïves
Du Croyant bienheureux
Reparlez-moi toujours, plus fraîches et plus vives,
Comme des voix des cieux !

« En avant ! En avant ! »... Et glacé de surprise,
J'entendis répéter l'obsession exquise
Que j'avais vu tomber de lèvres de quinze ans,
Par Madani, hurlant son hymne à tous les vents
Dans le désert. Mon rêve assombri revécut
Dans des strophes de feu. Chanaan fut vaincu,
Comme Baâl, Tanit, Sidon, Rome et Bysance
Et Vénus Astarté, l'histoire et la science.
Tout cela pervertit aux yeux du vrai Croyant.
Madani, rejetant toute mythologie,
Dans de vrais chants humains enferma la magie
De la tentation. Les Sirènes des flots
Etaient tout simplement un groupe d'Espagnoles
Prises là-bas, d'un coup, par les fiers matelots
De la côte Kabyle, aimant les courses folles
Dans la nuit étoilée, au loin, sur l'Océan.

« Lorsque, sur l'horizon, les superbes tartanes
Revinrent, promettant des présents de sultanes
Par les drapeaux vainqueurs qui palpitaient au vent.

« Le Djardjar retentit d'un long cri de délire :
« Les tartanes portaient les trésors d'un empire !
Le Kabyle était maître et Roi du flot mouvant ! »

« Tout ce que le pays contenait de jeunesse
Libre encor de l'hymen, accourut en liesse,
Sur le bord de la mer, par les chemins ombreux.

« Le Tamgout envoya ses pudiques bergères,
Et ses hardis chasseurs qui bravent les panthères,
Et même de Koukou les écoliers nombreux.

« Il vint du Sebaou les beautés délicates
Que la fièvre alanguit. Leurs robes écarlates
Se miraient dans le fleuve ainsi que leurs bras nus.

« Sur tous les fronts brillait la croix des Infidèles,
Et tous étaient joyeux comme un vol d'hirondelles
Qui vient vers le printemps de pays inconnus.

« Le rivage était plein de cris, de chants de fête.
La flotte s'approcha, débarqua sa conquête...
Mais les fiers matelots furent trop orgueilleux.

« Ils voulurent, avant d'embrasser leurs vieux pères,
Faire naître l'ardeur au cœur jeune des frères,
Pour les combats lointains des forbans courageux.

« Ils firent admirer la beauté des esclaves ;
Puis, délivrant les bras meurtis de leurs entraves :
« Chantez, crièrent-ils, vos plus belles chansons ! »

« — Qu'on nous donne du vin, dirent les voix plaintives.
« Les tendres chants d'amour siéraient mal aux captives
« Si le cœur n'oubliait le ciel d'où nous venons. »

« On leur donna le vin limpide
Qui monte au cœur en flux rapide,
Le vin pétillant et vermeil,
Si frais et doux sous le soleil.

« Elles en dirent les prouesses
Et les vertus et les ivresses,
De leurs voix montant dans l'azur
Aussi claires que le ciel pur.

« Buvez », disaient-elles tremblantes,
Les yeux au ciel et suppliantes,
« Au pirate il donne du cœur,
« Et c'est lui qui le rend vainqueur.

« Par lui, la fille d'Alicante,
« D'esclave devient votre amante,
« A lui nous devons les amours
« Profondes qui durent toujours ! »

« Et frères et sœurs, pris d'extase,
Burent. Comme un voile de gaze
Du ciel descendit sur leurs yeux.
« Buvez, buvez le vin joyeux ! »

« Et quelques fronts déjà tombaient sur les poitrines
Des vigoureux adolescents !...
Du printemps les parfums naissants
Troublaient, avec le vin, les têtes enfantines.

« L'esclave haineuse sourit,
Sourit, s'applaudit, chante et verse
La liqueur vermeille et perverse,
Voit les yeux lourds et s'enhardit.

« Les bras s'agitent en cadence,
En un gracieux tourbillon.
Les jarrets ploient. Sur le gazon,
Les pieds frémissent. C'est la danse,

« La danse aux replis merveilleux,
Balancement des tailles fines...
Baiser des vibrantes poitrines...
Enlacements voluptueux !...

« Et la valse roule entraînante,
Emportant les pieds, les genoux,
Dans un délicieux remous ;
Et la valse roule enivrante !

« Les chants saccadés, plus aigus,
Descendent plus avant dans l'âme ;
Dans l'air capiteux qui s'enflamme
Vacillent les cœurs éperdus.

« Frères et sœurs, grisés, pressent leurs mains brûlantes
Au bruit des baisers égarés !...
Les adolescents effarés
Couvent en suppliants les filles hâletantes.

« L'esclave haineuse sourit,
Sourit, triomphante, orgueilleuse,
Montrant sa beauté radieuse
Que la danse folle embellit.

« Buvez, buvez ! buvez mes charmes,
« Adolescents vierges encor,
« Et, perdus dans mes cheveux d'or,
« Par vos baisers, séchez mes larmes ! »

« La valse enivrante prit fin.
Les coupes, de nouveau se remplirent de vin.
Puis, les accords voilés des danses amoureuses
Montèrent dans le vent mystérieux du soir,
Quand l'indulgente Nuit ouvrit son manteau noir.
Et des voix pleines de caresses
Comme des voix d'enfants, prièrent à genoux :
« Maîtres, soyez humains et dansez avec nous,...
« Nous voulons vous donner nos suprêmes tendresses ! »

« Les frères et les sœurs s'élancèrent vibrants
Et la danse les prit dans ses flots tournoyants.

« En avant ! En avant ! Et l'immense quadrille
S'agite. Au firmament, Vénus sourit et brille. »
Et l'innocence a fui tous ces cœurs ingénus
Qui se grisent sans frein de plaisirs inconnus.

« En avant ! En avant ! Et les ventres d'ivoire
Les cheveux tout épars dans leurs reflets de moire,
Les seins naissants, les bras, les pieds mal assurés,
Tout frémit. Quels désirs jusqu'alors ignorés !...

« En avant ! En avant ! Les poitrines se serrent ;
Conduites par le vin au bras qui les enserrent,
Les sœurs ignoreront les premières douleurs.
Dans les bras de Bacchus, Vénus n'a pas de pleurs ! »



VIII

DIGRESSION. — LES OULED-NAÏL

Madame, vous jetez, furieuse, écœurée,
Ces vers où le démon vous avait égarée
Un instant ?... O charmante lectrice, avouez
Que je voile avec soin tout ce que... vous savez,
Et qu'en faisant cela, chroniqueur infidèle,
Je change la couleur familière et si belle
Du chant que Madani récitait en Croyant !
L'hymne d'un Livre saint devient œuvre d'enfant.
Nos dieux ! Toujours nos dieux ! Ce scrupule risible
Que Jéhova n'eut point en nous dictant la Bible,
Nos dieux nous l'ont donné : « la divine Rachel,
Pour le Pacha Jacob n'est qu'une concubine. »
Les chants que Salomon disait à l'Eternel
Ne peuvent être lus. L'humanité s'affine
Et son âme aujourd'hui croit s'élever aux cieux
Par le rythme alangui de longs chants séraphiques
Qu'une none à genoux, pâle, baissant les yeux,
Nous récite en pleurant près de vitraux gothiques.
Il est beau d'épurer la langue, d'étriquer
La puissante nature ! Allons ! à la bonne heure !
« Nos *futurs* ont mangé vingt tartines de beurre,
« Bu plusieurs fois du thé,... je ne peux indiquer
« Le nombre exact... Mais tout, la modeste tenue
« Du jeune fiancé, la grâce contenue
« De la blonde beauté, tout a été correct.
« Ils étaient pénétrés d'un mutuel respect. »
N'est-ce pas ? Voilà bien l'entraînante jeunesse,
Avec ses passions, le désir qui la presse,

Et ce beau flux d'amour qui lui monte en plein cœur,
Tout comme à vous, Madame, au moment où, vainqueur,
Pour la première fois, ce flux vint dans un rêve
Où vous voyiez tout nus des marmots sur la grève,
Des oiseaux dans les bois célébrant le printemps,
Et le torse puissant d'un homme de vingt ans.
— Bon ! mais pourquoi chanter ces amours adultères
Des frères et des sœurs ? — Madame, les grands pères
De nos aïeux, les vieux, les anciens des Anciens,
Les sages, en un mot, les grands Egyptiens
Trouvaient — n'en mourez pas !— ces amours-là très saintes,
Et je ne pense pas que vos terribles plaintes
Eussent ému de peur quelque vieux Pharaon.
Ses dieux auraient traité de malédiction
Votre sainte doctrine, et la voix de Moïse,
Quand il voulut partir pour la Terre promise,
N'a pas, sur le tyran appelant tous les maux,
Rangé ces amours-là parmi ses dix fléaux.
Je vous dirai bien plus (Voyez l'opiniâtre !...)
« J'aurais voulu pour sœur la belle Cléopâtre ! »

Et tenez, pour finir mon chant,
Vous conterai-je, en me penchant
Discrètement à votre oreille,

Que cette nuit, Bou-Saâda,
Pour bien me fêter, m'accorda,
Sous ses palmiers où l'amour veille,

Cette hospitalité de Dieu
Que garde le désert de feu
Comme un présent du temps antique

Pour le voyageur inconnu ?
« Mon ami, sois le bienvenu ! »
Dit avec un geste biblique,

Une femme de quarante ans.
Elle m'offrit le bain, l'encens
Et le repas du soir. « Ma mère

« M'apprend quel sera mon bonheur,
« Puissant et hardi voyageur, »
Ajouta, caressante et claire,

La voix de Zorah bent Adhil,
Une rieuse Ouled-Naïl,
Très belle dans sa robe blanche...

« Ma couche est là qui nous attend.
« Ma fille, de sa voix d'enfant,
« Vrai Rossignol sur une branche,

« Nous dira ses chants les plus doux
« Et bercera les deux époux
« Dans le charme d'un divin rêve. »

Et ce fut une sainte nuit.
L'amour nous unit dans son lit.
L'enfant chantait d'une voix brève

Les baisers, les emportements,
Les caresses des deux amants ;
Et sa chanson, fraîche et naïve,

S'animant à nos cris joyeux
Finit dans l'élan gracieux
D'une danse lente et lascive.

Ce matin, brillant, au réveil
Sourit un rayon de soleil,
Et la famille était heureuse,

Car le collier des pièces d'or
Aux rires gais mêlait plus fort
Le bruit de sa chanson rieuse !

L'enfant me dit en m'embrassant :
« Souviens-toi, voyageur puissant,
« De notre maison sous l'ombrage ;

« Car ta servante aura douze ans
« Quand reviendra le gai Printemps,
« Et, pour t'*aimer*, c'est le bel âge. »

Ainsi, sous le ciel bleu des Ksour,
Des familles vivent d'amour
Comme dans l'antique Ninive.

Et sous les palmiers gris, le soir,
L'Ouled-Naïl vient s'asseoir,
Le front serein, calme, pensive.

Dans l'indigo sombre, ses yeux
Brillent d'un bel éclat sérieux
Sous l'arc fuyant des sourcils sombres,

Et ses longs cheveux empruntés,
Promènent sur ses seins ouatés
Des flots changeants de noires ombres.

Ses colliers chantent doucement
Sous le paisible mouvement
De son opulente poitrine,

Ses robes, aux grands plis flottants
Ont mille reflets éclatants.
Elle est très heureuse, divine,

Dans son attente d'un élu,
D'un homme auquel il aura plu
De chercher un moment d'ivresses,

Elle sait qu'un ordre du Ciel
A dit aux femmes d'Ismaël :
« A mes fils donnez vos caresses. »

Quand, voilà soixante ans, l'émir, au nom d'Allah,
Parcourut à cheval tout le désert immense,
Aux soldats de l'Islam criant : « Mort à la France ! »
Il trouva l'ordre impie, immonde et l'annula.

Car, pour la guerre sainte, il voulait la prière,
Le jeûne, les serments de haine, les cœurs durs,
Et des torrents de sang roulant leurs flots impurs
De la mer au désert, sous la sainte bannière.

Et les guerriers devaient, pour mériter le Ciel,
N'avoir qu'un sentiment, *la vengeance*, en leur âme.
Ils devaient renoncer au culte de la femme
Que gardaient des vieux temps les enfants d'Ismaël.

Et les Ouled-Naïl, humbles et résignées,
Mais tristes, à pas lents, quittèrent tous les Ksour.
Des palmiers de Touggourt aux rochers de l'Amour,
Le désert ne vit plus leurs danses enflammées.

Oh ! voilà bien votre œuvre, ô puissants orgueilleux,
Fléaux du genre humain, créateurs de misère,
Qui vous servez du Ciel pour désoler la terre
Et qui prenez plaisir à paraître odieux !

Mais l'émir fut puni. Tandis que ses phalanges
Au Nord trouvaient la mort dans des combats géants,
Le soleil du désert de ses rayons brûlants
Décimait les troupeaux ; et des fléaux étranges,

Comme ceux qu'autrefois Moïse sur le Nil
Attira pour punir les tyrans de sa race,
Frappèrent, de longs deuils laissant la sombre trace,
Les enfants premiers-nés chez les Ouled-Naïl.

Et les femmes, alors, en contraignant leurs larmes,
Reprirent le chemin des Ksour étincelants ;
Le grand désert revit leurs danses et leurs chants,
Et le Ciel, pardonnant, apaisa leurs alarmes.



OULED-NAÏL

Dessin de M. Assézat de Bouteyre.

Dans l'indigo sombre, ses yeux
Brillent.............................
Sous l'arc fuyant des sourcils sombres,
Et ses longs cheveux empruntés.......

(Page 71).

Puis, quand vinrent du Nord les fougueux bataillons,
Et les blonds officiers tout chargés de poussière,
L'Ouled-Naïl aima leur allure guerrière
Et se mêla rieuse aux joyeux réveillons.

Ah ! Conservons, pieux, cette antique coutume !
Rien n'est vrai, mes amis, que la tradition :
Notre morale absurde est vaine ambition,
Sujette à changement comme notre costume.

Laissons vivre ces temps et de Tyr et d'Assur
Que nous garde, narquois, le grand désert de sable.
Pourquoi, le couvert mis, vouloir changer la table ?
Pourquoi d'un ciel clément vouloir ternir l'azur ?

Les temps mystérieux inspirent le poète ;
Le peintre les revoit tout brillants de couleur ;
Dans les grands bains obscurs, aux tièdes vapeurs,
Le marbre, après mille ans en refait la conquête !

Et l'Art nous les apporte ainsi dans nos cités
Où l'ennui monotone enveloppe notre âme ;
Or, l'Art de nos foyers est la dernière flamme ;
Il poétise un peu nos sottes vanités !



IX

MADANI OU L'ARABE IMMUABLE ET SON ETERNEL CANTIQUE

Mais Madani voyait ses dieux en fanatique.
Mon rêve était brisé par son chant magnifique
Fait de haine féroce et de sombre grandeur.
De la Foi de l'Islam, qui sait la profondeur !...

Tandis que nos chevaux, agitant leur crinière,
Pareillement fougueux dans la même poussière,
Bondissaient écumants sur le même chemin,
Vers ce tombeau là-bas, brillant dans le lointain ;
Tandis que nous marchions, compagnons de voyage,
Inquiets dans le désert, craignant le même orage,
Prêts tous deux à mourir, l'un et l'autre ignorés,
Dans le même ravin, nous étions séparés
L'un de l'autre à jamais. Il portait en son âme
L'Islam avec sa foi. L'amour qui nous enflamme
Pour la science et l'art, pour les temps reculés,
Pour les grandes leçons des siècles écoulés,
Le doute, qui nous porte à rire de nous-mêmes,
Ils ne lui dictaient point de foudroyants blasphèmes ;
Il n'en souriait point ! Non ! il les ignorait !

Avez-vous quelquefois, lorsque le jour paraît
Rompant votre sommeil, encor loin de la terre,
Prolongé d'un instant quelque songe éphémère
Où, naïf et joyeux, vous ignoriez le temps
Et vous vous retrouviez jeune de deux mille ans ?
Où Job ou Polyeucte, assis à votre table,
Vous chantaient l'Eternel dans un hymne ineffable,

Mais ce sombre Eternel, puissant et courroucé,
Châtiant sans pitié l'univers insensé
Qui l'oubliait un jour ?
Sur les routes d'Afrique,
Près des blanches Koubas, dans l'oasis antique,
Près de la mer d'azur, dans les ravins profonds,
Sur les pics dominant les vastes horizons,
Ce songe, c'est ma vie. Auprès de moi cheminent
Des âmes du vieux temps, des prêtres qu'illuminent
Les révélations qu'un jour, du Sinaï
Ou des rocs de Médine, au Croyant ébahi,
Un invisible Dieu gronda dans le tonnerre.
Ces âmes, depuis lors, vont errant sur la terre
En vivant dans les cieux ; elles ne pensent plus,
Si ce n'est aux splendeurs du séjour des élus.
Je vis dans le Coran, la Bible, l'Evangile.
Tout me dit qu'ici-bas je suis l'homme inutile,
Comme une ombre d'un jour, un caprice du Temps.
L'œuvre que je poursuis périra dans vingt ans,
Demain peut-être ! et ceux qui l'auront inspirée
Seront passés avant dans la foule ignorée
Des morts que, sans retour, la terre ensevelit
Comme l'herbe des champs. Tout tombe dans l'oubli,
Même l'homme agissant, ou soldat ou poète,
Fils de l'homme ou de Dieu, incrédule ou Prophète,
Et son œuvre le suit ! Pourquoi bâtir alors ?
Pourquoi penser ? Pourquoi conserver les décors
D'un mirage fuyant ? L'œuvre sainte et divine
Est celle du forban qui, la nuit, assassine,
Du despote orgueilleux, jouisseur et cruel,
Qui prend le prêtre en croupe et tue au nom du Ciel,
Celle de l'ouragan qui désole la plaine,
Du Vésuve, allumé par une nuit sereine,
Sur les vieilles cités que la lave engloutit !
Et le *bien*, c'est le *mal!* Le saint, c'est le bandit !

L'Art, le Progrès sont vains ! La mort, c'est la victoire
D'où qu'elle vienne ! Ainsi le veut la sombre histoire
Comme l'ordre de Dieu ! le fougueux Madani
M'a chanté tout cela sous le ciel infini
Du désert. Je croyais entendre Jérémie
Secouant les échos de Ninive endormie.

« Dieu l'Unique est seul grand, car il donne la mort
« A l'homme qu'il créa. L'homme orgueilleux encor,
« Après quatre mille ans veut créer à sa place !
« Il se croit immortel ! et son immonde race,
« Au lieu d'adorer Dieu, travaille à l'oublier !
« Mort à l'homme rampant qui cherche à s'élever !
« Gloire à l'homme qui croit et qui prie et s'immole !
« L'œuvre de l'Eternel a vaincu le Néant,
« Et l'œuvre des humains comme une ombre s'envole.
« Dieu l'Unique est seul grand ! »

« Dieu l'Unique d'un trait renverse les montagnes,
« Lance dans le désert l'ouragan furieux
« Et les saints cavaliers dans les riches campagnes ;
« Même il voile de sang les étoiles des cieux ;
« Il soulève la mer en fougueuses tempêtes ;
« Il a fait son miroir de l'immense Océan.
« Son regard est l'éclair qui brille sur nos têtes.
« Dieu l'Unique est seul grand !

« Dieu l'Unique est un Dieu de mort et de vengeance ;
« Il domine le Temps ; son heure sonnera !
« Son Croissant s'est posé sur l'antique Bysance,
« Comme il l'avait prédit. Son règne arrivera.
« Et déjà, mécréants, contemplez son empire :
« Il est saint au Maghreb, il brille à Samarkand ;
« C'est le centre du monde. Il court comme un torrent,
« L'homme encore inconnu l'attend, ou se retire
« De peur dans les grands bois où le serpent l'attire !
« Dieu l'Unique est seul grand ! »

« Dieu l'Unique détruit les Roumis et leurs villes,
« Et les temples du crime élevés par leurs mains.
« Les dieux devant Allah sont des spectres fragiles ;
« Ils mourront tous, brisés par le glaive des Saints.
« Gloire au Croissant divin qui lance l'anathème
« Du grand Sultan du Ciel sur le monde impuissant !
« Mort à qui ne croit point quand vient l'heure suprême!
« Dieu l'Unique est seul grand! »



X

LE CHATIMENT

« Et, le Cid Aïssa savait par le Prophète
« Qu'il devait accomplir la sainte œuvre de Dieu.
« Or, il avait marché, sans reposer sa tête,
« Invisible, tout seul, errant sous le ciel bleu,
« Guidé, pendant la nuit, d'en haut, par une étoile.
« Il arriva le soir, par les bois vers la mer;
« Là-bas, dans l'anse, au vent palpitait une voile.
« Il recula d'horreur, quand la danse d'Enfer,

« Lascive, incestueuse,
« Roula, folle et houleuse,
« En replis de serpent,
« Au bord de l'Océan.

« Ecoute ma prière
« Dit-il, et sur la terre
« Jette ton glaive en feu,
« Dieu l'Unique, O mon Dieu !

« La mer rugit fumante ;
« La terre haletante
« Trembla ; le vent fougueux
« Brisa le tronc noueux
« Des chênes séculaires ;
« Et toi qui nous éclaires,
« O soleil radieux,
« Tu disparus des cieux
« Dans la mer courroucée ;
« Et la voûte embrasée
« Des airs s'appesantit
« Sur le golfe maudit.

« Du sang brûlant, noirâtre,
« Tomba, souillant l'albâtre
« Des couples enlacés ;
« Les frères terrassés
« Levaient leurs yeux livides...

« Mais les corps sont rigides
« Dans la flamme et le sang !...
« Dieu l'Unique et Puissant
« Avait frappé le crime !

« Ta colère est sublime,
« Allah ! le Grand, le Fort,
« Allah, mon Dieu de mort !

« Et le Cid Aïssa reste dans l'auréole
« D'un nuage éclatant ! Et l'orage s'envole ;
« Le ciel devient serein ; la colère des flots
« Se calme. Rien ne dit, le jour aux matelots,
« Même étrangers, qu'Allah dut frapper de son glaive
« Ce lieu de mort, désert. Mais quand le jour s'achève,
« Malheur au voyageur attardé sur la grève !
« Les arbres, les rochers, les pierres, dans la nuit
« S'agitent en dansant comme en ce jour maudit,
« Et des chants criminels montent dans l'air encore
« Vers le ciel qu'illumine un brillant météore.
« L'homme est perdu ; le bal le prend ; l'Enfer
« Est son domaine. Adieu ! l'asile vert,
« Le baiser des houris que donne le Prophète !
« Aussi, saisi de peur, humble, courbant la tête,
« Le Kabyle indompté ce jour-là s'est soumis.
« Dieu l'a béni ; le saint l'accueille au Paradis.
« Il vient à son tombeau prononcer la prière.
« Et l'empire d'Allah dominera la terre ;
« L'Infidèle mourra frappé du glaive ardent.
« Dieu l'Unique est seul Grand ! »

XI

Et Madani se tut, redevint impassible.
Près du tombeau du Saint, il laissa son cheval,
Ses sandales, jeta, dans un regard terrible,
L'ordre de s'arrêter au Roumi, ce chacal
Que Dieu l'Unique avait réprouvé, sans nul doute.
Il ne me parla plus pendant deux jours de route.
Moi-même à l'imiter je m'étais condamné :
Peut-être il était saint et moi j'étais damné !



TROISIÈME PARTIE

LA FEMME KABYLE

La condition de la femme kabyle est un des souvenirs les plus poignants que m'ait laissés la Kabylie. Quand on passe des villes ou des douars arabes en pays berbère, on éprouve d'abord une impression réconfortante de soulagement et de délivrance. Sur les chemins, dans les champs, même dans la cohue des grands marchés, les femmes pullulent. Quelques-unes sont jeunes et belles. Elles marchent fièrement, à l'antique, la tête haute, le visage découvert, le regard assuré. Leur ample chevelure noire est relevée avec élégance au-dessus de leur tête, et retenue par un diadème qui, sur le front, s'épanouit en une grande plaque d'argent ajouré, incrusté de corail. Leur vêtement est souvent très primitif et consiste en une simple gandoura, sans manches, retenue aux épaules par des agrafes d'argent ou d'étain et serrée à la taille par une ceinture en laine rouge. Cette gandoura ne descend guère au-dessous du genou, est soigneusement collée aux hanches, et laisse voir ainsi des bras, des jambes, des pieds nus qui raviraient nos sculpteurs et indiquent une race forte et active.

Mais, parfois, le vêtement est riche et porté avec une coquetterie non dissimulée. Les agrafes sont d'un travail très fin, incrustées de pierres et de corail ; une superbe rosace brille sur la poitrine, pareille à celle qui orne le front. Le

vêtement ample, flottant, descend jusqu'aux chevilles, et l'etoffe de laine ou de soie présente en grandes raies des couleurs éclatantes. Dans les tribus commerçantes et riches, on ne voit pas d'autres vêtements. Là règne même un luxe dont la tribu est fière ; les bras des femmes jeunes sont ornés, comme leurs chevilles, de bracelets d'argent nombreux et lourds, et des sandales protègent, même dans l'intérieur des maisons, les pieds des patriciennes. Le diadème y devient une haute tiare, très lourde, qu'on montre avec ostentation, même aux étrangers.

Les noms indiquent l'importance et le rôle de la femme dans la vie sociale. Le plus commun, *Fathma*, veut dire *la belle*, *Aïni* signifie *mon œil*, *Ouardia*, *la rose*, *Tassaâdit*, *la Victoire*. Les oiseaux les plus gràcieux proviennent de la métamorphose d'une femme. Voici deux légendes caractéristiques à cet égard.



I

LE CHARDONNERET

(THAMERQUEMTH)

Vers le fleuve, là-bas, voyez-vous ce cortège ?
Le temps est beau ! Tout le protège,
Et lui sourit. Le mulet, plein d'orgueil,
S'avance tout joyeux sous sa charge légère.
Il se voit entouré par la thaddert entière,
Qui répète des chants d'amour. Devant le seuil,
Sous la treille touffue attend l'essaim des femmes,
Ravissant bouquet d'oriflammes.
Elles vont remettre à l'époux
La vierge qu'un père a choisie.
« Qu'elle est belle ! Que de bijoux !
« Quelle élégante fantaisie !
« Que de jeunesse ! que d'atours !
« Sois notre fille pour toujours
« Et notre sœur... Entre, ô colombe craintive :
« Tu n'as pas entendu la corneille plaintive
« Qui prédit des jours malheureux,
« L'hymen stérile ! Un maître aimable et généreux
« T'arrive avant ce soir !.... En prévoyantes mères,
« Vois, nous avons tissé le lin immaculé
« Que nous viendrons chercher après les saints mystères.
« Quand la lune sera dans le ciel étoilé !...
« Contemple, en attendant, tes futures richesses :
« Nos présents paraîtront de modestes largesses
« Auprès de tous les biens que l'Amour réunit
« Sous le toit fortuné que l'hymen a béni... »

Les femmes sortent. *Thamerquemth* sourit timide et lasse
Elle a faim!
Elle n'a point osé dire : « Oh! de grâce!
« Qu'on me donne un morceau de pain! »
Mais la huche est ouverte :
De beaux pains dorés
Sont tout préparés
Sous la treille verte
Pour les invités.
Thamerquemth, naïve,
D'une main furtive,
En prend un!... De leurs cris, graves et répétés.
Tous les oiseaux en chœur lui disent : « Sacrilège! »
Elle ne comprend point et mange!... Son larcin
N'en est pas moins connu du marabout très saint
Qui doit venir chasser tout sortilège,
Et dont les pas si lents s'approchent! Les oiseaux,
Tout émus, pleurent sous les berceaux
Du feuillage... La vierge n'est plus pure
Pour l'hymen, car le *vol* l'a ternie à jamais!
Et l'époux ne verra la jeune créature
Que dans les songes vains qu'il fera désormais;
Tandis que Thamerquemth dans la forêt profonde
Trouvera les oiseaux qui sur elle ont pleuré.
Elle sera le beau chardonneret
Au frais plumage bigarré,
Qui se mire dans l'onde.
Et son portrait toujours lui ravira des pleurs :
Sa robe aux brillantes couleurs,
Par les vierges tant enviée,
C'est sa robe de *mariée!*



II

LES SINGES ET LA PERDRIX

De graves Oumalou conduisaient une femme
Des Aïth Yabbès au lit de son époux.
La route était poudreuse, et, sous un ciel de flamme,
Les mulets hâletants fléchissaient les genoux.

Près de ces vieux rochers, pleins de grottes obscures
Qu'on voit là-bas, très loin, sous ce sommet altier,
Nos voyageurs rompus arrêtent leurs montures,
Et, très fervents, en chœur, se mettent à prier :

« O Grand Dieu, nous faisons œuvre sainte et pieuse
« En menant cette vierge au fils du Cid Eummis,
« Ton serviteur puissant, dont la main glorieuse
« A toujours terrassé tes nombreux ennemis.

« Donne-nous notre pain quotidien, et, pour elle,
« Abaisse tes regards sur nos fronts prosternés,
« Apaise notre faim ! » La femme, pure et belle,
Dit aussi sa prière. Et, des cieux étonnés,

Par l'ordre tout puissant du Créateur du Monde,
Un ange descendit un grand plat succulent
Dont tous les voyageurs mangèrent à la ronde.
Une source jaillit, sous le soleil brûlant,

Du roc qu'elle ébranla. Toute la caravane,
Sous un chêne touffu qui vint du bois lointain,
Put se réconforter par la céleste manne,
Et la femme elle-même eut sa part du festin.

* * *

L'homme rassasié n'est qu'un chacal immonde.
Les Oumalou repus voulurent profaner
Les restes du repas et se vautrer dans l'onde
Que « le rocher de Dieu » venait de leur donner.

« Misérables! » cria la pâle fiancée,
« Ne redoutez-vous point la colère des cieux? »
— « Qui réclame un conseil de la femme insensée?
« L'homme est *maître* et peut tout profaner sous ses yeux.

« Elle n'a qu'à se taire et perdre la manie
« Des malédictions de sa langue de fiel.
« Porte ton anathème et ton ignominie.
« Les saints Prophètes seuls parlent au nom du Ciel. »

Ils souillèrent les mets de leur festin céleste,
Polluèrent la source. « O Dieu qui nous voyez,
« Dit la femme, jetez sur cet endroit funeste
« Votre glaive de feu. Maudissez, foudroyez,

« Et ne m'épargnez moi-même. Je suis cause
« Du crime. Vos bienfaits, pour moi, sont descendus
« Dans des mains de damnés. Je suis vierge et je n'ose
« Confier ma pudeur à des hommes perdus. »

Dieu prononça soudain une juste sentence :
Il fit des criminels ces vieux singes hideux
Qui pullulent depuis dans la montage immense,
De *Lalla Khelidja* jusqu'au *Tamgout* ombreux.

Ensuite, il exauça la demande pieuse
De la vierge pudique et, dans les prés fleuris
Qui s'étendent depuis vers la source rieuse,
Il en fit pour toujours la timide perdrix.

Dans la vie religieuse, la femme kabyle a un rôle bien plus important que la femme arabe. C'est elle qui peuple, le soir, les mosquées du Djurdjura, et qui, le plus souvent, dit les prières publiques. Dans les Beni-Yahia, j'ai été témoin d'un spectacle très simple, mais très émouvant, qui semblait rappeler une tradition chrétienne. Dans cette tribu, près de Taka, se trouve un des marabouts les plus vénérés du Tell, Scheikh Mohand, dont la juridiction spirituelle s'étend sur la Grande Kabylie et sur la Kabylie de Bougie. L'influence du marabout est telle qu'aucun fonctionnaire européen ou indigène n'arrive au pied du Djurdjura sans aller présenter ses hommages à Scheikh Mohand. Si des écoles florissantes existent dans la tribu et à Taka même, c'est grâce à la tolérance et aux encouragements de cet important personnage.

Or, Scheikh Mohand, qui paraît riche, et dont la demeure est composée d'une agglomération de maisons qui prend l'aspect d'un village, vit d'aumônes, selon la coutume des chefs religieux musulmans. Les thouddar environnantes lui fournissent une dîme volontaire de tous de leurs produits et vont la lui porter chaque semaine, en grande pompe. Une longue procession se déroule dans les sentiers qui conduisent chez Scheikh Mohand, par un vallon creux, aux parois de marne rocheuses et scarpées. Et cette procession n'est guère composée que de femmes en habits de fêtes, ployant sous leurs fardeaux et chantant des hymnes sacrés. J'ai pu voir une de ces processions, un soir de juin, du haut des collines des Aïth-Hichem. Les chants remplissaient la vallée et toutes les femmes de Taka s'avançaient majestueusement, recueillies, le long des lacets du sentier, les jeunes vêtues de blanc et les mères en habits bariolés. On eût dit l'exode matinal d'un village des Alpes se rendant aux sanctuaires de Saint-Ours ou de Sainte-Anne. Mais la foule avait un maintien plus recueilli, les chants étaient plus fervents, et l'absence de prêtres et d'ornements sacerdotaux donnait à

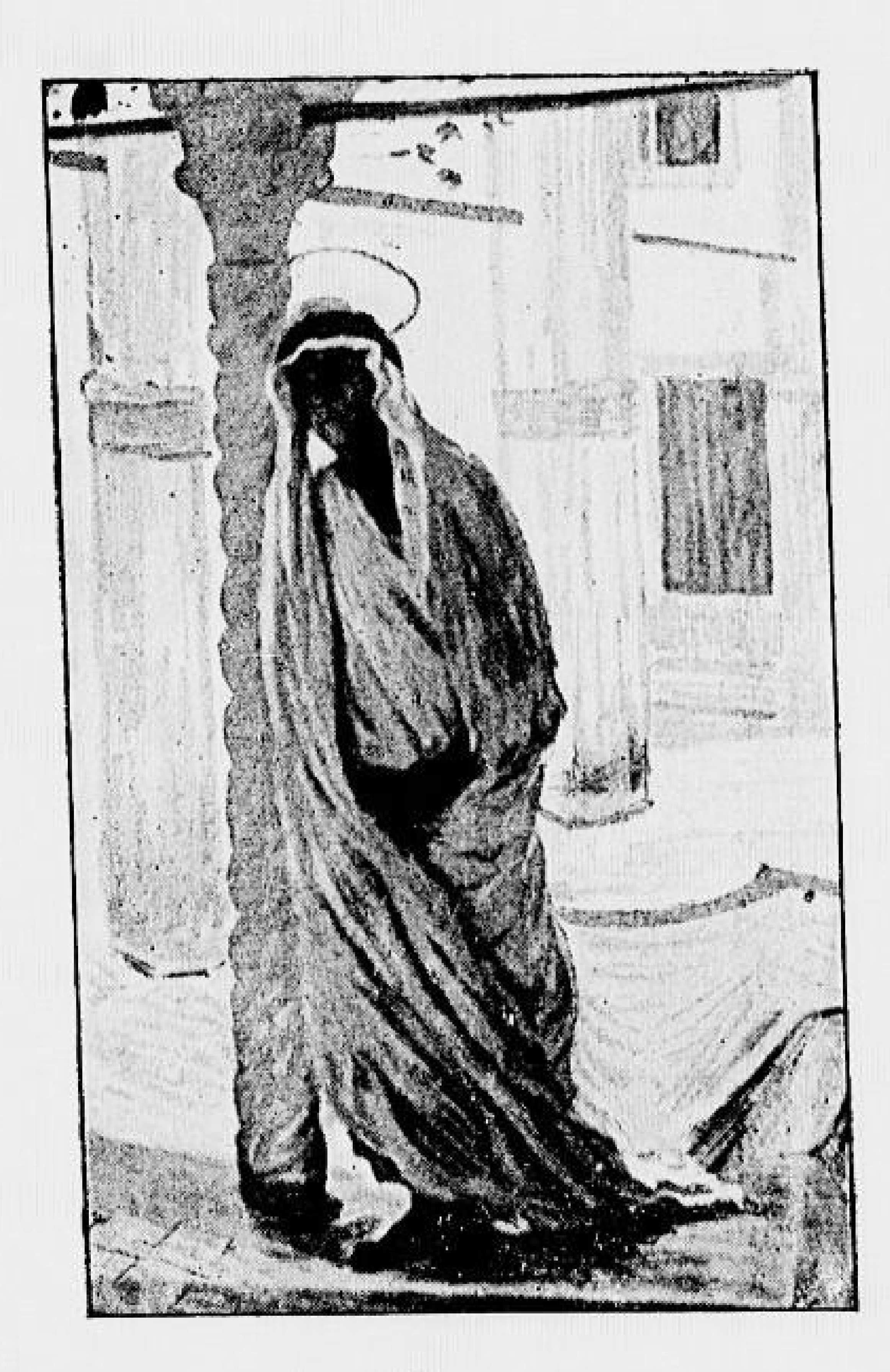
la scène un caractère de simplicité et de grandeur qui portait au respect.

« Pensez-vous, me dit un ami qui connaît bien les indigè-
« nes, pensez-vous, comme bien de nos hommes politiques
« et l'Université, que les Kabyles ont peu de traditions
« sérieuses, peu ou point de religion et sont susceptibles de
« s'adapter à nos mœurs prochainement? Estimez-vous sur-
« tout que, dans le travail d'assimilation et de relèvement
« que nous avons entrepris, il soit prudent de considérer la
« femme comme une quantité négligeable et de nous con-
« tenter de prendre les hommes par la vanité et de peupler
« les écoles de garçons ? »

Le rôle historique de la femme berbère est plus connu que son rôle religieux. Tous ceux qui ont fait la guerre en Afrique et particulièrement en Kabylie, savent qu'elle est atrocement cruelle et barbare. Non seulement, elle excitait les hommes aux combats, les soutenait de ses encouragements et les secondait parfois les armes à la main, mais elle se chargeait de faire parler les prisonniers qu'elle soumettait à des tortures raffinées et que souvent elle achevait elle-même. Elle n'était pas plus humaine envers ses coreligionnaires quand les guerres de tribu à tribu désolaient le pays, et, souvent, les fuyards étaient ramenés par elles sur les champs du carnage.

L'histoire a dû mentionner des traits d'héroïsme et de grandeur dont quelques-unes ont fait preuve dans les moments de désespoir, aux heures de la défaite. Lors de la première invasion arabe, une femme berbère de l'Aurès incarna la dernière résistance contre l'envahisseur. Voici la page que lui consacre M. Cat :

« Une femme berbère, Dina ou Damia, avait joué un grand
« rôle dans les guerres. Elle était d'une tribu de l'Aurès pra-
« tiquant la religion juive, et elle avait le don, disaient ses



MÉDITATION

Reproduction d'une peinture de M. Assézat de Bouteyre.

La femme peuple, le soir, les mosquées du Djurjura.
(Page 87).

« compatriotes, de prévoir et de prédire l'avenir; aussi, les « Arabes l'appelèrent-ils la Kahina ou la Prophétesse. Elle « avait aidé Koceïla de ses conseils, de son influence, et, « quand le roi berbère fut mort, elle apaisa les rivalités des « tribus, fit cesser les guerres civiles, et établit son autorité « sur un grand nombre de peuplades indigènes, ainsi que « sur les Grecs demeurés en Afrique. Ce fut elle qui releva « le drapeau de l'indépendance berbère.

« En 696, Haçane, gouverneur de l'Egypte, reçut du « Khalife l'ordre d'aller au Mog'hreb, avec une forte armée « de 40.000 hommes; il reprit facilement Kairouan, vain- « quit les grecs en plusieurs rencontres, puis, en 698, leur « enleva définitivement la ville de Carthage. Mais, quand il « voulut s'attaquer aux indigènes de l'Aurès, commandés « par la Kahina, il éprouva une sanglante défaite à Bagaï, et, « avec son armée en partie détruite, il dut reprendre le che- « min de l'Orient.

« La Berbérie encore une fois échappait aux Arabes et « l'autorité de la Kahina était reconnue par les tribus voisi- « nes de l'Atlantique. L'histoire de cette reine remarquable « est assez obscure et nous n'en pouvons saisir que le trait « général. Elle pressentait que les Arabes reviendraient « plus nombreux et elle disait : « Ils veulent s'emparer des « villes, de l'or et de l'argent, tandis que nous ne désirons « posséder que des champs pour l'agriculture et le pâturage; « je pense donc qu'il n'y a qu'un plan à suivre, c'est de ruiner le pays pour les décourager. » Aussitôt elle envoya « des agents dans toutes les directions ruiner les villes, « renverser les édifices, détruire et incendier les jardins. De « Tunis à Tanger, le pays qui, au dire des auteurs, n'était « qu'une succession de bosquets, fut transformé en désert. « Mais les Berbères n'ont jamais su sacrifier au salut de la « Patrie leurs intérêts personnels; beaucoup n'acceptèrent « pas le sacrifice héroïque que prescrivait la Kahina et ne « reconnurent plus son autorité.

« A ce moment, Haçane, qui avait reçu des renforts, « marchait sur l'Ifrikia. La reine berbère, prévoyant la vic- « toire des Arabes, envoya ses deux fils se mettre au service « de Haçane; pour elle, à la tête des berbères restés fidèles, « elle se proposa de résister. On lui conseillait de fuir, elle « répondit : « Celle qui a commandé aux chrétiens, aux « Arabes et aux Berbères, doit savoir mourir en reine. » « Elle fut vaincue comme elle l'avait prévu et périt glorieu- « sement ; sa tête fut envoyée au Khalife. »

(Cat. *Petite Histoire de l'Algérie, Tunisie, Maroc.*)

En 1857, ce fut une noble femme des Beni-Ithourar qui incarna la dernière résistance de la Kabylie. Bou-Barla avait été tué; elle continua les prédications enflammées de l'agitateur et concentra les fiers montagnards à Icheriden. Il fallait vaincre ou mourir; les guerriers s'étaient enfermés dans des tranchées, sous des voûtes de pierres, enchaînés par couples par un pied, pour s'enlever toute possibilité de fuir. Hélas! le sacrifice fut consommé et les zouaves du maréchal Randon prirent d'assaut le rempart humain. Le maréchal voulut voir l'héroïne : « Tout est fini, lui dit-elle « simplement, Dieu l'a voulu. La Kabylie n'existe plus ; je « suis ton esclave. » Elle est morte sans bruit dans la montagne. J'ai connu intimement un de ses neveux, qui était devenu instituteur et qui parlait d'elle avec une émotion faite d'orgueil et de respect. Les Kabyles se prosternaient devant ce jeune homme; le souvenir de l'héroïne leur est resté cher et son nom était répété dans tous leurs saluts.

La plus haute cîme du Djurdjura, la plus fière, celle d'où l'on domine les deux Kabylies, d'où l'on voit la mer et Alger, ainsi que les Hauts-Plateaux jusqu'au Hodna, porte le nom d'une femme, *Lalla-Khetidja*. Est-ce en l'honneur de la femme du Prophète ? Est-ce en souvenir de Tanit, la déesse de la Lune, la Vénus Astarté phénicienne, comme le prétend Rambaud? Je ne sais. Les Kabyles parlent d'une sainte

bergère, qui allait prier sur la cîme élevée pour être près du ciel et loin des Infidèles. En tout cas, l'appellation rend hommage à une femme.

Quand on parcourt les thouddar, le spectacle des occupations quotidiennes montre la femme kabyle gaie, active, libre et heureuse. Le soir, au coucher du soleil, quand elle remonte des vallées, avec les enfants, filles et garçons pèle-mèle, en longues théories, elle commence les chants joyeux, les soutient et les continue. Près des sources et des fontaines, aux heures où l'on va puiser de l'eau pour le ménage, des babils animés se prolongent pendant de longues heures ; les ablutions, sous les rochers, à l'ombre des arbres, sont l'occasion de courses folles, de jeux animés, de plaisanteries bruyantes. Si un homme vient à passer, un Roumi surtout, on l'invective à qui mieux mieux, sans trop de méchanceté, mais avec ironie et malice. Les jeunes femmes, parfois toutes nues, ne se cachent point, mais semblent se montrer avec orgueil ; les matrones sont impassibles ou provocantes ; seules, les petites filles ont peur, comme dans nos villages reculés. Il en est de même dans les champs et dans les jardins.

Cependant, quand on examine de près la situation de la femme kabyle, on songe involontairement aux femmes de l'Inde. On ne trouve en elle qu'un instrument des plaisirs de l'homme, un moyen de perpétuer la famille, une esclave à qui incombent tous les travaux.

Quand elle naît, une malédiction du ciel semble tomber sur le gourbi, qui reste triste et solitaire ; la mère n'arbore point le diadème d'orgueil auquel lui donne droit la naissance d'un enfant mâle, et aucune fête ne marquera la venue au monde de la pauvre créature, tandis que la circoncision d'un garçon met en joie la tribu entière.

Cependant, la petite fille grandit entournée de soins, très libre de ses mouvements, vêtue avec coquetterie. Dans tous les villages, sur le pas des portes, dans les rues et les peti-

tes places, on est charmé de rencontrer des groupes joyeux d'enfants qui s'amusent, crient et chantent, et parmi lesquels les petites filles, fraîches et roses, se font remarquer par leur mine éveillée, leurs tatouages minuscules, leurs pendants d'oreilles, leurs bracelets, et promettent des femmes fortes et belles. Mais, souvent dès l'âge de quatre ou cinq ans, elles deviennent la propriété de futurs maris. Le père les vend à des amis ou au plus offrant, pour une thammanth qui varie suivant les tribus et suivant le rang de la famille. Dans les maisons pauvres, la valeur de la thammamth n'est guère supérieure à 80 francs. Il est même des douars où ce prix a été fixé par le Kanoun local et ne saurait être dépassé. Parfois, néanmoins, des jeunes filles sont vendues jusqu'à 500 et 800 francs. C'est le prix, non de la beauté, mais des avantages que procure une alliance avec une famille riche.

Dès qu'elle a été vendue, la pauvre enfant doit être soustraite aux regards des passants et confinée, le plus possible, dans l'intérieur du gourbi, où la mère l'initie aux futurs travaux qui l'attendent. Elle apprend, de bonne heure à carder la laine, à filer et à tisser. Tandis que la mère est aux champs, elle reste dans un bouge clos, où la lumière ne pénètre que par un trou élevé, en forme de losange, sous le toit enfumé; elle passe ainsi de longues journées, derrière un métier primitf, à tisser de ses doigts agiles et frêles. Les soins du ménage la regardent aussi; elle allume et entretient le feu au milieu du gourbi, dans un trou pratiqué dans le sol, broie le froment, l'orge ou les glands dans un moulin à bras, pétrit la farine et prépare le couscouss. Aux heures voulues, elle se joint aux femmes qui vont chercher de l'eau: les hommes ne doivent pas se trouver sur le trajet de la longue et bruyante théorie ; si des étrangers, qui ignorent les usages, se présentent sur le chemin ou près de la fontaine, la foule éperdue les invective et les maudit, et les jeunes fiancées se cachent dans la gandoura des vieilles

avec leur cruche qu'elles portent grâcieusement derrière les épaules, les bras relevés en forme d'anse.

Dès qu'elles sont nubiles, souvent vers l'âge de 12 à 13 ans, elles sont livrées à la famille qui les a achetées. Si elles doivent changer de village, le père et quelques amis sûrs ou des parents rapprochés les juchent, avec leurs vêtements, sur un mulet. Un voile épais leur couvre la figure. Elles arrivent ainsi dans le gourbi qui les attend. Une fête est préparée; des coups de feu font retentir les airs; un repas réunit les hommes des deux familles et un marabout prononce le *fettah,* c'est-à-dire une formule matrimoniale sous forme de prière. Dès ce moment, la fiancée est livrée à l'époux qui ne la connaît pas encore : les pères seuls ont conclu le marché. On introduit la mariée dans une pièce spéciale où une couche immaculée a été préparée par les parents et les femmes du village. Le mari est introduit à son tour, et l'union matérielle est presque publique : des matronnes attendent, anxieuses à la porte, sans s'émouvoir des cris ou des pleurs qu'elles peuvent entendre. Enfin! Le sacrifice est consommé! Le mâle sort triomphant; les matronnes vont chercher le drap ensanglanté, le montrent à tous, parent la mariée et la ramènent au milieu des femmes du village réunies. Le gourbi retentit de chants lubriques que personne n'a encore osé traduire ; les réjouissances se prolongent fort avant dans la nuit.

Le mari peut avoir été mécontent du choix qu'on avait fait pour lui. Il n'est pas tenu de le ratifier, mais seulement de vivre quelques jours avec sa femme pour voir si la vie maritale sera possible. S'il refuse obstinément, tout est rompu : la thammamth est remboursée, le trousseau est rendu, et la jeune femme rentre chez son père. Elle peut être vendue à un autre homme, mais naturellement à un prix inférieur au premier.

L'union, heureuse au début, peut devenir gênante pour l'homme et ne plus lui plaire. Cela arrive souvent quand

la jeune femme n'a pas d'enfants, surtout pas de garçons. L'union est encore rompue dans ce cas par la seule volonté de l'homme. Il suffit à ce dernier de dire à l'épouse infortunée qu'il la répudie, pour qu'elle doive regagner sa famille. Ce divorce si simple est une institution toute naturelle dont l'homme abuse. Le Kabyle profite rarement de la faculté que la loi musulmane lui donne d'avoir plusieurs femmes légitimes à la fois, et jusqu'à quatre, d'après le Coran. Il n'est pas assez riche pour entretenir un harem; c'est un luxe que se permettent seuls quelques chefs. En général, le Kabyle est monogame ; mais il est rare, grâce à la *répudiation*, qu'il n'épouse pas successivement plusieurs femmes. Les enfants qui sont nés d'une première union ne sont pas un obstacle : la femme répudiée les emmène avec elle et les soigne sans rétribution jusqu'à ce qu'ils n'aient plus besoin d'elle ; alors, le mari vient les reprendre pour en tirer profit.

Cette monstrueuse coutume avait révolté récemment M. le Recteur d'Alger. Un maître d'école Kabyle, sorti de l'école normale, muni du brevet de capacité, avait, pour des raisons de famille, répudié une première femme dont il avait eu un enfant, et reçu de son père une seconde épouse. M. le Recteur intervint et voulut contraindre son subordonné à respecter son premier mariage et à renvoyer la dernière venue.

Il ne put y parvenir : le village entier réclama au nom de de ses Kanouns, et cria à la tyrannie. Des hommes décidés montèrent la garde autour de la maison d'école pour empêcher, le cas échant, que les ordres du Recteur fussent exécutés par la force. « Fournissez, au moins, une pension « passagère à votre première femme pour l'entretien de « votre enfant ! » demanda le chef de l'académie. Le Kabyle répondit qu'il n'avait que 800 francs de traitement, qu'il avait dû rembourser la première thammamth et en payer une seconde... Sa nouvelle femme allait, à son tour, lui

donner un enfant, etc. Je crois que l'Université fit, en somme, un appel inutile à la morale.

Mais la femme a aussi le droit d'abandonner le toit conjugal. Le mari a le devoir de lui fournir ce qui est nécessaire à sa subsistance et de lui accorder ses caresses, au moins à des intervalles déterminés. Il manque. Souvent à l'un ou à l'autre de ces devoirs, parfois à tous les deux, et la femme peut se plaindre à sa famille, qui intervient. Souvent la contestation est portée devant le cadi ou même devant le juge de paix français. Des procès, très sérieux pour les Kabyles, et qui nous feraient sourire s'ils n'étaient pas si tristes, se sont déroulés jusque devant le tribunal de Tizi-Ouzou. J'ai pu assiter à l'un deux. Un indigène, reprochant à sa femme de ne pas lui donner d'enfants, en avait épousé une seconde, mais sans renvoyer la première. Toutefois, il s'était éloigné de celle-ci et, tandis qu'il vivait avec sa préférée dans une soupente formant, dans son gourbi, une sorte de premier étage, il avait relégué la délaissée au rez-de-chaussée. La pauvre humiliée se plaignit. « Elle ne me donne pas d'en« fants, dit l'homme. — C'est ta faute, répliquait la femme ; « tu ne me mets pas à même de t'en donner. — Pardon ! je « ne mérite pas ce reproche : ma seconde femme est une « veuve qui avait eu des enfants ; elle vient de m'en donner « à moi-même ; je puis donc en avoir avec une femme « féconde, tandis que mon premier lit était stérile. » Le tribunal n'eut que la ressource de conseiller à l'homme de tenter un nouvel effort avec sa première épouse ou de la répudier en bonne forme pour qu'elle pût devenir mère avec un mari plus heureux. Je ne sais pas quel est le parti qu'il a pris.

Tout musulman a le droit de contraindre, même par de mauvais traitements, sa femme à se soumettre à ses volontés. Le Coran lui permet de la frapper et de la blesser avec un poignard ; les Kanouns ne sont pas plus humains, et souvent l'homme abuse de sa force. Dans ce cas, comme

dans les précédents, la famille de la malheureuse peut encore intervenir et reprendre l'épouse infortunée, sans que le mari puisse s'y opposer. Mais il lui reste alors un droit exorbitant. Il peut lui défendre de se remarier ou fixer sur sa tête un prix élevé que personne ne voudra payer pour l'épouser. La femme reste alors, suivant l'expression kabyle, « pendue au cou de son mari. » Même quand la séparation a lieu par la volonté de l'homme, la femme peut être *liée* ainsi au cou de son bourreau.

La condition de la femme répudiée est ainsi ce qu'il y a de plus triste. Ou elle est condamnée à ne plus se remarier ou elle redevient la propriété de son père, de ses frères ou de tuteurs qui peuvent la revendre à leur gré, sans la consulter.

Le veuvage la jette dans une situation absolument analogue. Elle n'est jamais majeure et reste toujours à la merci d'un maître ou des siens. Toutefois, la veuve qui a des garçons devient leur tutrice et se trouve, par là-même, affranchie. Aussi, comprend-on le désir de toute femme kabyle de donner naissance à des enfants mâles. Elle devient par eux, si son mariage est heureux, la bénédiction de sa nouvelle famille ; si le malheur la frappe, elle connait, comme tutrice de ses enfants, la liberté et l'indépendance.

Une veuve qui n'a point d'enfants mâles peut même, pendant quelque temps, être maîtresse d'elle-même ; elle n'a qu'à se dire enceinte. L'enfant qu'elle attend pourra l'affranchir, et, jusqu'à sa naissance, personne n'a le droit de disposer d'elle. Or, cette naissance peut se faire attendre longtemps. Les Kabyles, comme les Arabes, croient que l'enfant peut s'endormir dans le sein de sa mère et ne venir au monde que *quatre* ans après avoir été conçu.

Quelque étrange que puisse paraître une telle croyance, elle est prescrite par la religion et par les kanouns et scrupuleusement respectée. Les conventions que la France, après la conquête, a conclues avec les indigènes, la garantissent,



JEUNE FILLE KABYLE

Dessin de M. Assézat de Bouleyre.

... les petites filles, fraiches et roses, se font remarquer par leur mine éveillée, leurs tatouages minuscules... (p. 92).

et les tribunaux, même la Cour d'appel d'Alger, ont dû l'admettre. Quels résultats donne-t-elle pour la situation de la femme indigène? La veuve est, grâce à elle, libre pendant quatre ans, et peut, même au bout de ce temps, être affranchie par la naissance d'un enfant mâle. On a vu des femmes hardies, dans le sud, en pays nomade, se procurer des enfants par l'inconduite ou le rapt, rester ainsi maîtresses de leur destinée, et gouverner des familles, des tribus, des confédérations de douars, au nom de leurs enfants. Il est probable que les héroïnes dont l'histoire a conservé le nom et célébré le courage se trouvaient dans de telles conditions.

Avant la domination française, les abandons d'enfants n'étaient pas rares. Aujourd'hui encore, dans les tribus pauvres, les orphelins errants ou abandonnés sont nombreux : les Pères Blancs et les Sœurs de Notre-Dame d'Afrique, qui les recueillent et les élèvent, ont l'occasion de montrer les touchantes vertus de saint Vincent de Paul. Les naissances ne sont pas constatées par un état civil régulier, et l'on comprend combien les substitutions d'enfants sont faciles et peuvent fournir de ressources dans les cas embarrassants.

D'autre part, la croyance à « l'enfant endormi » a contribué à la douceur et à la pureté des mœurs. Quand la Kabylie était indépendante, la femme adultère, la fille mère et les enfants naturels étaient mis à mort : la mère était lapidée et son enfant jeté dans un gouffre. Ainsi s'étaient perpétuées chez les peuples sémitiques, les coutumes de la Bible. Mais ces châtiments devaient être très rares. La jeune fille, étroitement surveillée dans son enfance, et vendue dès qu'elle était nubile, ne pouvait pas avoir d'enfants avant son mariage. La veuve ne pouvait être illégitimement mère pendant les quatre ans qui suivaient la mort de son mari. Il ne restait guère que les cas d'adultère bien constatés ; or, cet adultère était immédiatement lavé dans le sang des cou-

pables. Il l'est encore aujourd'hui, et si la Kabylie connaît le banditisme et une *vendetta*, semblable, en apparence, à celle qui désole la Corse, c'est surtout à des drames conjugaux qu'elle le doit. Aussi, les enfants naturels sont-ils presque complètement inconnus en Kabylie.

Peu de chercheurs se sont occupés de la croyance à « l'enfant endormi » ; les jurisconsultes lui attribuent une origine exclusivement religieuse, et, au lieu de l'expliquer par une nécessité sociale, prétendent simplement que Mahomet a voulu tranquilliser les pèlerins qu'il appelle à La Mecque et qui, pour accomplir ce voyage, sont souvent absents de leur foyer pendant plusieurs années. S'il en est ainsi, l'institution est plus humaine que celle des chaînes ingénieuses avec lesquelles les Croisés assuraient contre toute faiblesse ou toute violation les organes sexuels de leurs femmes, quand ils partaient pour Jérusalem. Mahomet, en effet, s'est minutieusement occupé des rapports des sexes dans le Coran ; il a prescrit à l'homme et à la femme tous leurs devoirs mutuels, et il laisse aux veuves qui se rendent à La Mecque, une grande liberté pendant leur séjour dans les Lieux Saints. Il semble pourtant impossible qu'il ait imposé de toutes pièces une croyance si contraire aux données de la vie courante, et, sans doute, c'est dans les mœurs mêmes des peuples qu'il faut chercher l'origine d'une croyance qu'il aurait lui-même simplement respectée. Il est vrai que le christianisme croit à la virginité de Marie, mère de Jésus ; mais il l'explique longuement en attribuant à Jésus la nature divine : « Le Verbe s'est fait chair, dit l'Evangile, par une opération du Saint-Esprit. » Tandis que la croyance à *l'enfant endormi* n'a rien de mystique. C'est un phénomène naturel, qui aurait lieu tous les jours.

Quoi qu'il en soit, la croyance existe ; elle est respectée et procure à la femme un peu de sécurité dans sa vie de misère et de sujétion.

La femme kabyle, en effet, même quand elle est jeune et

belle, est toujours tenue dans une subordination humilliante. Le mari l'enferme parfois comme le veulent les mœurs arabes. Il m'a très rarement été donné de voir les femmes des caïds chez qui j'étais hébergé, et même celles des instituteurs. Il n'est pas de bon ton de demander à un Kabyle, même quand il est instruit et qu'on est son ami, des nouvelles de sa femme. Celle-ci ne voyage qu'en cas d'absolue nécessité. Alors, le mari monte sur un mulet, prend avec lui les enfants mâles ; sa femme le précède à pied, sans chaussures, avec les filles. En chemin de fer et en voiture, la femme est soigneusement voilée.

L'homme est actif et laborieux hors de chez lui. Il court les marchés, travaille chez les colons, fait du commerce et porte ses marchandises à Alger, jusqu'en Tunisie, au Maroc et dans le Sahara. Mais, dans son village même il est oisif ; là, c'est la femme qui fait tous les travaux pénibles. Non seulement les soins du ménage la regardent, mais elle cultive le jardin qui précède le gourbi ; les poteries, le tissage des étoffes et des tapis, tout cela est son œuvre ; elle apporte le bois des champs, émonde les arbres, fait la moisson ; il n'est même pas rare, à l'époque des semailles, de la voir attelée à la charrue, à côté d'un âne ou d'une mule, recevant comme ces animaux, les coups de gaule ou de fouet. C'est surtout quand elle est vieille que de telles occupations deviennent son lot. Les enfants mâles perdent tout respect pour elle et remplacent le maître absent pour les répressions que demande la bonne tenue de la maison ; quand ils frappent leur mère, la malheureuse a parfois un mouvement d'orgueil et proclame que ses enfants sont de véritables hommes qui savent remplir leur mission.

Inutile de dire que si le Kabyle est rarement instruit, sa femme ne sait jamais lire.

La mort seule fait de la femme l'égale de l'homme. Elle est enterrée pieusement comme lui dans ces vastes cimetières qui couronnent toutes les collines, et là, rien ne permet

de distinguer sa tombe de celle du maître qui dort son sommeil éternel à côté d'elle.

Le sort de la femme kabyle a depuis longtemps ému les philanthropes, et bien des efforts ont été tentés pour l'adoucir et relever une créature humaine si digne d'intérêt et de pitié.

Le cardinal Lavigerie a naturellement été le premier à essayer cette œuvre d'humanité. Il avait recueilli, dès 1867, à l'occasion de la famine qui désola alors l'Algérie, un grand nombre d'orphelines qu'il avait confiées aux religieuses de Notre-Dame-d'Afrique. La tentative lui procura bien des déboires et l'on parle encore, avec un sourire narquois, des « Filles de l'Archevêque ! » En Kabylie même existent aujourd'hui trois maisons qui recueillent et élèvent des jeunes filles : il y en a une au Beni-Smaïl, une autre aux Ouad'hia ; la troisième est à Djemâa-Saharidj. Celle-ci est en pleine décadence ; admirablement située, au milieu d'un vaste jardin bien tenu, ce n'est plus qu'une petite école maternelle où se rendent une vingatine d'enfants très jeunes. Une florissante école de garçons a été établie tout près, par l'Académie, et les Kabyles, très soumis aux ordres de l'autorité, y envoient leurs bambins, et même des jeunes gens apprendre le français. Ils se croient ainsi quittes envers le baïlek et négligent le modeste asile qui ferait tant de bien à leurs jeunes filles. D'ailleurs, une mission anglicane est venue, comme une malédiction, s'installer fastueusement dans le même village. De graves *misses* troublent l'âme kabyle, attirent mystérieusement chez elles les hommes et les femmes, distribuent des bibles, des armes et de l'argent, et prêchent surtout la haine du Français. Elles avaient organisé de bruyantes processions à grand orchestre, et les petites filles, qu'elles introduisent à la mission par l'appât de quelques sous ou de friandises, y apprennent que l'Angleterre seule est un pays qui compte dans le monde.

Aux Ouad'hia, l'œuvre est florissante et utile. Le douar est

pauvre ; les enfants abandonnés y sont nombreux. J'ai trouvé là plus de quatre-vingt jeunes filles kabyles réparties en deux classes. Elles adorent leurs maîtresses, apprennent à lire, à écrire, à chanter, surtout à coudre et à tricoter. L'école est un ouvroir où l'on lave et où l'on raccommode les vêtements, où l'on cuit le pain et où l'on prépare même des aliments pour les familles affamées ; on y soigne les maladies les plus repoussantes avec un dévouement touchant. Mais que reste-t-il de ces bonnes œuvres ? Rien ne permet encore d'affirmer que les pauvres enfants si gaies, si intelligemment choyées à l'école, ne tombent pas, en sortant de là, dans une condition misérable dont elles sentent plus l'amertume que celles qui n'ont connu aucun jour serein.

Aux Beni-Smaïl, l'institution paraît plus bienfaisante et plus pratique. Deux belles maisons, l'une destinée aux garçons, l'autre aux filles, ont été construites à peu de distance l'une de l'autre, dans une vaste propriété fertile qui réclame des fermiers. L'enseignement semble tenir peu de place dans les préoccupations des missionnaires, quoique l'on soit charmé de rencontrer sur les chemins des groupes d'enfants propres, aux cheveux bien tressés, au regard malicieux et vif qui saluent gentiment en français, sans jamais tendre la main pour solliciter une aumône. Ces enfants, les religieux les marient à l'âge propice, les établissent sur leurs fermes, et leur tutelle semble ne les abandonner jamais.

Un tel système seul est de nature à relever la condition sociale de la femme, et la religion seule est capable de l'appliquer avec succès.

L'Université laïque a aussi essayé de tenter l'œuvre. Ses essais ont été des plus restreints, mais ont rempli la presse de bruit, ont eu les honneurs de l'illustration, ont demandé des voyages aux hommes d'Etat les plus brillants et les plus sérieux et leur ont fait écrire des pages émues. Mais sera-t-il toujours vrai que les entreprises humaines seront d'au-

tant moins sérieuses et durables qu'elles auront provoqué plus d'éloges el éveillé plus d'espoirs ?

Pendant quinze ans, un orphelinat établi à Thaddert-Oufella, tout près de Fort-National, a comme hypnotisé l'Académie d'Alger et rempli de fierté le Ministère de l'Instruction publique. Cependant, l'établissement était plus que modeste. Des bâtiments étroits, construits à la hâte, sans confortable d'aucune sorte, au fond d'un vallon où l'on manque d'air et de lumière et dans le voisinage inquiétant d'un centre européen et d'une garnison, recevaient une vingtaine d'orphelines recrutées un peu partout par les soins d'administrateurs qui connaissaient bien le pays. Ces orphelines étaient internes, couchaient dans un dortoir humide, deux à deux, sur des planches, avec une simple couverture, et coûtaient 0 fr. 50 par jour pour leur entretien. Elles paraissaient heureuses et gaies, et les premiers résultats firent bientôt concevoir des espérances folles et perdre de vue le modeste but à atteindre. Il fallait donner aux orphelines des habitudes de propreté et de décence : on n'y manqua point : elles entretenaient elles-mêmes la maison et faisaient la cuisine ; mais elles apprirent surtout la cuisine européenne et servaient à table quand des visiteurs déjeunaient dans la maison. C'était faire d'elles de futures domestiques pour les fonctionnaires et les éloigner de leurs douars.

L'enseignement se bornait d'abord à la lecture du français, à l'écriture, à quelques notions d'orthographe et de calcul, et à la pratique courante de notre langue. Mais il dut bientôt conduire au certificat d'études ; les élèves apprirent notre histoire, la géographie, et furent initiées à toute la complexité de notre vie sociale et politique. Les livres étaient recouverts avec les journaux les plus récents, et les salles de classe retentirent de nos chants patriotiques. Toute une phalange de députés, de sénateurs, de ministres s'abattit, pendant dix ans, sur l'école : là vinrent successivement MM. Paul Bert, Berthelot, Ferry, Rambaud, Burdeau, Com-

bes et Bourgeois. Et tous furent enthousiasmés ; la directrice reçut les palmes académiques, et les jeunes filles, grisées par les éloges, sentirent bientôt le néant de leur condition d'origine et aspirèrent à vivre toute leur vie aux dépens de l'Etat. M. Bourgeois, entre autres, avait été frappé de la pureté de leur élocution et de la justesse de leurs réponses. Il les avait longtemps interrogées, captivé par le spectacle d'une classe où la maîtresse avait habilement fait revenir les anciennes élèves avec leurs enfants et leurs maris. Ces ménages, dans tous leurs atours, présentaient néanmoins un contraste lamentable avec la jeune nitée qui était là dans la maison, sous l'aile tutélaire d'une femme intelligente. Et M. Bourgeois s'était laissé attendrir. Au moment où, tout ému, il se résignait à s'en aller, une élève lui adressa, d'une voix claire et grave, une supplique touchante : « Voyez ce que nous sommes ; voyez ce qui nous attend ! Pensez à nous ; protégez-nous ! »

Il pensa à elles et les protégea. M. Burdeau, passé l'année précédente, avait réellement couvert l'établissement de fleurs dans un rapport, mais avait conclu que l'œuvre était prématurée et qu'il fallait la supprimer. Il avait été écouté à Paris, et Thaddert-Oufella était dans les larmes. Tout-à-coup un revirement se produisit. Non seulement Thaddert était conservé, mais il devait être transformé en école modèle, en un cours normal d'où rayonnerait au loin le relèvement de la femme kabyle et où l'on formerait des institutrices indigènes pour l'éducation de leurs jeunes compatriotes. Le certificat d'études ne suffisait plus ; il fallait préparer au brevet. Des programmes furent combinés à la hâte, semblables à ceux de nos écoles primaires supérieures, et M. le Recteur rédigea de sa main de longues et touchantes instructions sur l'éducation morale des futures maîtresses. Un concours eut lieu, et de petites écoles furent immédiatement ouvertes dans trois douars et confiées aux monitrices les plus âgées et les plus capables.

Hélas ! la destinée brillante de Thaddert-Oufella fut de courte durée !

« L'année suivante, on put voir à Alger, tout un groupe de jeunes filles kabyles traversant tristement les rues dans leur costume étrange, bariolé, criard, tout neuf, sous les regards narquois des passants. Des attroupements furent provoqués par ce spectacle singulier ; la police dut même intervenir, et un jeune sous-préfet de Tizi-Ouzou, qui témoignait un peu de sympathie aux malheureuses, fut appréhendé par un agent et faillit rendre compte de son attitude dans le cabinet du commissaire central.

« Tout cela n'avait rien de gai pourtant. Les pauvres filles venaient subir l'examen du brevet élémentaire. Il aurait fallu les voir, tristes et ahuries, dans les salles d'examen, au milieu des aspirantes européennes conduites par leurs mères. Elles promenaient des regards d'envie et d'angoisse sur cette fourmilière bruyante et joyeuse de nos couvents et de nos pensionnats. Elles échouèrent toutes, au grand désespoir de leur directrice, et leurs larmes attendrirent ceux qui connaissaient leur passé et qui prévoyaient leur avenir.

« J'avais le pénible privilège d'être de ceux-là, et je n'eus pas même le cœur d'adresser un mot d'encouragement aux pauvres désolées ! Quel espoir donner à ceux qu'un mirage trompeur a égarés malgré eux, qui ont irrémédiablement manqué leur vie ? Ne vaut-il pas mieux leur laisser sentir que la résignation muette est un bien suprême, et que tout ce qui ne la leur prêche pas est un mensonge ?

« Et je connaissais Thaddert-Oufella. Pendant quatre ans, j'avais inspecté l'école avec sollicitude. J'y avais vu arriver, grandir, s'y développer merveilleusement une trentaine d'orphelines kabyles. Leur intelligence précoce et naïve m'avait singulièrement frappé et intéressé. Que de bonnes heures j'avais passées à les interroger, à causer avec elles, à les voir travailler, à les entendre chanter joyeusement

comme une nitée d'oiseaux qui ignore qu'il y a des chasseurs et des éperviers ! Mais, quand ma visite était terminée, j'échangeais, dans l'entrebaillement d'une porte, quelques réflexions avec la maîtresse et je partais toujours inquiet et rêveur. « Que vont devenir ces jeunes filles qui ont été arrachées à leurs gourbis ? »

« Quelques-unes, déjà mariées, retournaient à ces gourbis. C'étaient les heureuses ; elles disparaissaient dans les douars lointains et ignorés : on n'en parlait plus. D'autres, réservées à des gardes-champêtres, à des aides-cantonniers, devenaient monitrices, ne disparaissaient pas tout à fait, et causaient bien des soucis à l'administration municipale et à l'autorité académique.

« Les autres.... Ah ! les *autres*, la vie les ballottait sans pitié. Elles devenaient domestiques un peu partout, à Tizi-Ouzou, à Azeffoun, à Alger même, et souvent le vice les prenait. » (Algérie Nouvelle, 15 août 1897).

Thaddert n'existe plus depuis trois ans et son rayonnement a été bien éphémère, malgré l'espoir qu'avaient fait naître et la visite de M. Bourgeois et les créations d'écoles enfantines que cette visite avait provoquées.

Cependant, comment ne pas dire un mot d'une tentative qui, par le fait même qu'elle a été malheureuse, montre la profondeur des misères que l'on voulait soulager et les difficultés du problème qu'il nous faudra reprendre pour le résoudre un jour, sous peine de manquer à notre mission civilisatrice.

L'une des premières monitrices sorties de Thaddert-Oufella fut pendant trois mois, au commencement de 1892, une femme célèbre. Son roman remplit la presse métropolitaine et passa même la Manche. Pendant deux mois, mon cabinet fut transformé en bureau de rédaction. Là se succédèrent les correspondants de nos plus grands journaux et je dus moi-même écrire de longues pages à Francisque Sarcey

qui en inonda le *Petit Journal*, le *XIXe Siècle*, les *Annales politiques et littéraires*, etc., M. Foncin, inspecteur général de l'Instruction publique, avait commencé la campagne dans la *République Française* et la poursuivit avec ténacité dans la *Revue Bleue ;* Paul de Cassagnac lui-même fulmina un moment avec toute son indignation dans l'*Autorité*.

Le roman ne méritait pas tant d'éclat. C'était un simple roman kabyle, comme on en voit, hélas ! tous les jours, et l'héroïne elle-même fut toute surprise de voir la métropole surexcitée à cause d'elle et attendre frémissante le dénouement d'une vulgaire contestation indigène. Quand je lui communiquais tout ce qu'on écrivait, elle le lisait, très calme, et me le rendait avec un mot très simple de remerciement.

Fathma était d'une pauvre famille de Djemâa-Saharidj, un village où l'ironie des choses a fait proclamer pour toujours, dit la légende, le dogme intangible de la sujétion de la femme. Les hommes y montrent avec orgueil, des pierres romaines sur lesquelles ils viennent s'asseoir à l'ombre des frênes et près des sources limpides qui font de Djemâa-Saharidj l'un des coins les plus frais de la Kabylie. « Quand les femmes, disent les hommes, seront assez fortes pour déplacer ces pierres de leurs propres mains, nous les émanciperons. » Il paraît que les symboles de l'esclavage attendent depuis de longs siècles la révolution dont on parle ainsi par dérision.

Cependant, Fathma, élevée à Thaddert-Oufella, s'y était montrée une élève accomplie, douce, obéissante et appliquée. Ces qualités lui avait valu, à sa sortie, la direction de l'école enfantine d'Azerou-Kollal, sur une crête aiguë, entre Fort-National et Michelet, en face de toute la splendeur du Djurdjura. Là, son père, un Kabyle paresseux et besogneux, était venu la retrouver sous le prétexte de lui servir de tuteur vigilant, mais, en réalité, pour vivre avec le traitement de sa fille. Celle-ci ne voyait pas un sou des 50 francs par

mois qu'elle gagnait. Ainsi le veut la condition de la femme kabyle. Néanmoins, la petite classe marchait à merveille. Fathma, toujours douce et sereine, élevait avec amour vingt-cinq jeunes garçons auxquels elle parvenait à faire lire nos livres de classe. Elle savait surtout leur donner des habitudes scrupuleuses de propreté, et une visite dans son école reposait de la puanteur qui se dégage des burnous dans toutes les autres écoles de la région. Elle obtenait tout cela par l'exemple. Elle aimait nos livres ornés de gravures, et, sans être coquette, portait avec élégance, un vêtement simple et propre. Elle n'avait pas les bras nus, presque pas de bijoux, et sa figure, d'un pur ovale, ne manquait ni de beauté, ni de distinction. Ses yeux bruns avaient un regard très franc, doux, alangui, qui attirait immédiatement la sympathie. Sa voix, toujours égale, était admirablement timbrée, et son élocution très pure. M. Foncin déclare qu'il avait rarement rencontré tant de modestie et de douceur.

Un beau jour, l'Académie d'Alger apprend avec joie que Fathma a épousé l'instituteur des Aïth-Laziz, un de ses coreligionnaires, ancien élève de l'école normale de Bouzaréah. L'union est des mieux assorties. Une thammamth de 800 francs a été payée. Ce prix élevé est dû à l'éducation de la mariée, aux fonctions qu'elle remplit, et l'élève au rang des patriciennes les plus recherchées de la Kabylie. Tout est pour le mieux ; un pas décisif a été fait dans la voie du relèvement de la femme indigène ; la *fille de Thaddert* n'est plus une malheureuse que l'éducation étrangère a ternie et que les Kabyles maudissent comme une renégate. Fathma sera traitée en égale par son jeune mari, malgré le Coran, malgré les Kanouns. Les monolythes de Djemàa-Saharidj doivent trembler sur leur base !...

Le père de Fathma, le rapace Mohammed, n'avait oublié qu'une seule chose, c'est qu'il avait vendu sa fille, il y avait quinze ans, à un autre acheteur ; et, par une belle matinée d'automne, dans une audience foraine à Mékla, un jeune

jeune juge de paix suppléant se trouva en présence d'un demandeur singulier. C'était un jeune Kabyle, mince, fluet, pâle, à l'œil mobile, nommé Tahar. Il venait réclamer un bien que son père avait dûment acquis à quinze ans de là. Le juge eut, sans doute, pitié de ce plaideur nouveau pour lui : Tahar était si frêle, paraissait si jeune et si peu capable de remplir l'essentiel des devoirs matrimoniaux tels que les comprennent les Kabyles ! D'ailleurs, il avait été à l'école de Djemâa-Saharidj, parlait le français avec volubilité ; il était mal venu d'invoquer un droit dont son éducation aurait dû lui montrer l'odieux et le ridicule. Mais tout un cortège de vieillards, d'hommes graves, de marabouts, entourait Tahar et soutint sa réclamation au nom des Kanouns sacrés. Le juge ouvrit le recueil de ces Kanouns, écouta des témoignages enflammés qui l'assourdirent et pensa, sans doute, au précédent suivant qui existait dans les annales judiciaires.

Des indigènes de l'Aurès s'étaient mis à trois pour acheter une femme et devaient en profiter successivement dans un ordre déterminé, chacun pendant huit jours. Mais la femme était aimante et belle. Le premier qui la posséda en devint éperdument amoureux, s'en fit aimer et refusa de la passer à ses camarades quand le jour de la livraison arriva. Le juge de paix de l'Aurès dut le rappeler au respect du traité souscrit !

Ainsi, la femme est la propriété absolue de celui qui l'achète. Si elle aime quelqu'un, son amour est un caprice qui ne mérite même pas un mouvement de pitié, même pas un sourire, l'homme aimé serait-il son premier possesseur. Et Fathma, malgré son second mariage déjà complètement célébré, devait passer, sans remords et sans répugnance, des bras de l'instituteur des Aïth-Laziz dans ceux de son premier acheteur. Ainsi pensaient, dans leur sagesse, les vieillards chargés de faire respecter les Kanouns ; ainsi dut conclure le jeune juge suppléant. N'était-il pas très beau que

Tahar ne réclamât point des dommages et intérêts pour le préjudice qui lui avait été causé ?

L'instituteur des Aïth-Laziz, qui avait appris à l'école normale une morale subversive, courut chez le Recteur et l'Académie, protectrice des indigènes, s'insurgea contre leurs lois. Le jugement fut frappé d'appel ; toute la presse française se mit en mouvement, frémissante et violente, alléchée par une cause qui lui plut infiniment. Le jeune juge Lajeunie (Pouquoi ne pas le nommer ?) devint une espèce de monstre, un *vieux philosophe* gaga, que l'amour du crime légal avait séduit. Je vis le pauvre jeune homme effaré, entrant en rasant les murs dans le restaurant de Fort-National où il prenait ses repas, cherchant une table solitaire dans un coin obscur. Il écoutait, anxieux, les voyageurs bruyants et narquois qui parlaient de l'*affaire Fathma !* Il n'osait pas s'en aller avant le dessert, de peur d'être remarqué. J'allai m'asseoir à sa table et je le rendis plus anxieux encore. N'étais-je pas un membre actif de l'Académie algérienne en révolte, un correspondant de cette presse aimable qui troublait son sommeil comme ses repas ? Et nous parlâmes très bas pendant le dîner, sans faire aucune allusion à la tempête.

Cependant, à Tizi-Ouzou, le tribunal restait perplexe. Le président était absent. Le juge qui le remplaçait était un ancien substitut, fils de proviseur, plutôt acquis, au fond du cœur, à la cause de Fathma, mais très sceptique. Il avait connu les déboires que procurent les affaires où l'on met sa conscience au-dessus des prescriptions du code. Tahar, toujours bien conseillé, enhardi par les considérants du premier jugement, avait choisi pour avocat le maire même du chef-lieu d'arrondissement, l'*avocat défenseur*, un juriste habile, souple, insinuant, qui débrouillait des affaires kabyles depuis 20 ans. Je n'avais pu lui opposer qu'un avocat plus jeune, plus emporté, moins expérimenté et qui préférait les harangues vibrantes et naïves aux ressources de la dialecti-

que. Nous composions, découragés, une plaidoierie pleine de flamme, mais sur laquelle nous ne comptions guère. Les violences de la presse ne mécontenteraient-elles pas le tribunal et ne le porteraient-elles point à plaindre et à réhabiliter solennellement le malheureux Lajeunie ? Quelle serait l'attitude du Ministère public ? sans doute, il rappellerait au respect des garanties assurées par les vainqueurs aux vaincus, et la personnalité de Fathma allait disparaître devant l'intérêt supérieur qu'il y avait à respecter la parole de la France donnée sur les champs de bataille encore fumants, il y avait quarante ans à peine.

Fathma dut comparaître devant tout l'appareil de la justice française. Elle arriva, calme, confiante, sans larmes, mais non résignée : « Je ne veux pas de toi ! » dit-elle superbe à Tahar, qui balbutia, chancela sous son regard clair et s'affaisa sur son banc. Le père rapace vint aussi s'asseoir, morfondu, le regard fuyant, à côté de sa fille. Il ne sut rien dire et le président ne l'honora que d'un éclair de suprême mépris. En chambre du conseil, où Fathma fut introduite seule, elle répondit qu'elle n'était pas *enceinte*, sans paraître étonnée de la question et le président eut un geste découragé.

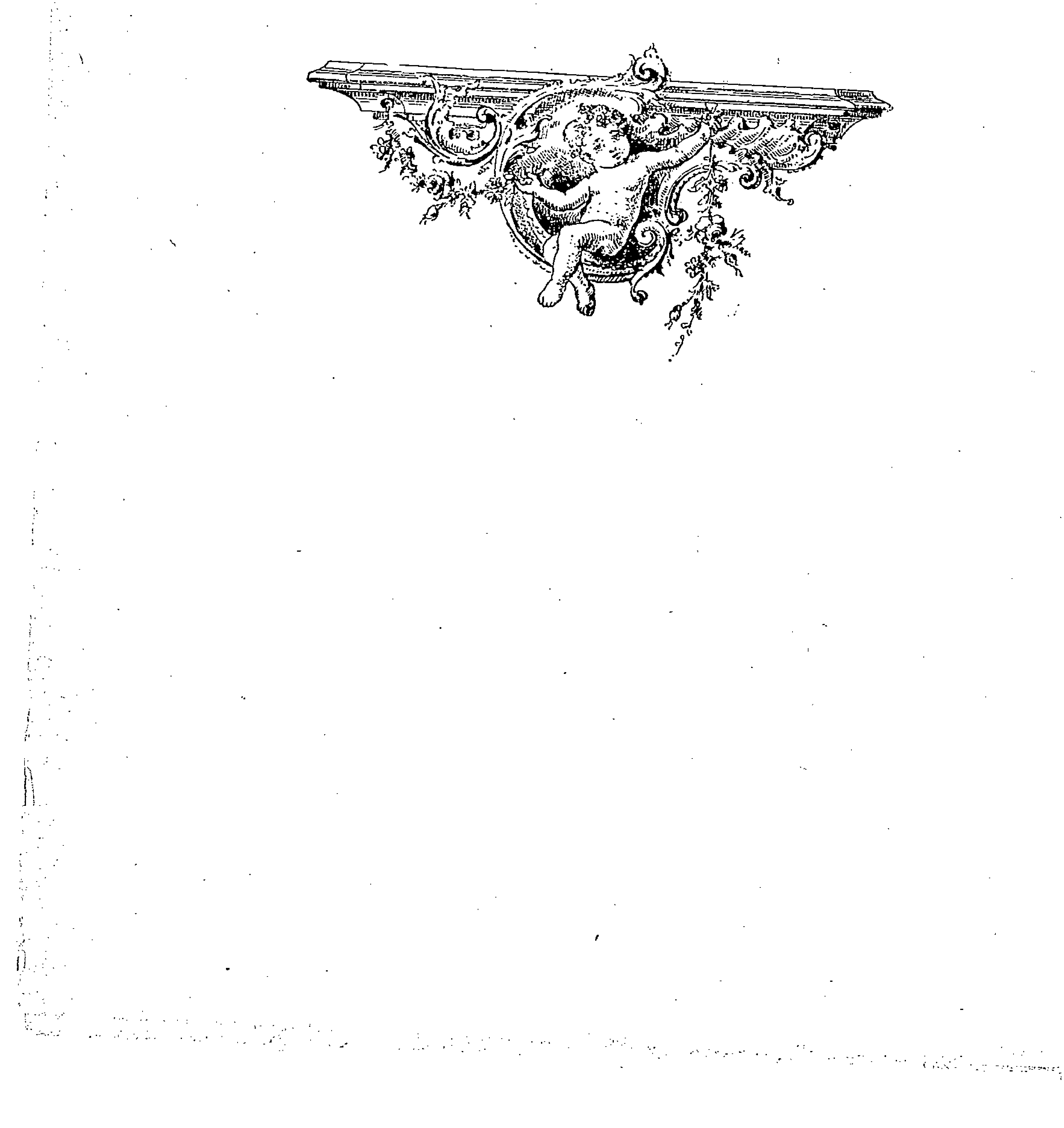
Cependant mon avocat fut superbe. Il fit une allusion dédaigneuse aux cris de la presse : « Elle est bien imprudente et bien naïve, messieurs, si elle prétend inquiéter l'indépendance de magistrats français. Vous savez, sans elle, malgré elle, vous élever aux sentiments d'équité que donne le respect de la personne humaine. » C'était invoquer le vieux *droit prétorien* qui sommeille dans toutes nos consciences de Latins, qui remplit nos lois et que le Coran ou les Kanouns n'ont pu chasser complètement de la terre kabyle. Mais le droit prétorien est celui des cours suprêmes et des chefs d'Etat. Le jugement fut mis en délibéré, pendant six longues semaines. Fathma attendit son sort avec une résignation sereine, un espoir inébranlable que nous n'avions pas. La foi en la justice est surtout la vertu des êtres primi-

tifs, solitaires, dénués de tout soutien. Le riche, le puissant, le civilisé ne l'ont plus ; Il me semble que j'en ai laissé quelques parcelles dans tous les prétoires où je suis passé comme curieux ou comme témoin, et, l'an dernier, à Grenoble, j'ai entendu, sans étonnement, un avocat de grand talent, affirmer au jury qu'il ne croyait plus à la justice, pas même à celle du jury. Le jury ne vit point d'offense dans ces paroles, et l'avocat gagna son procès.

Mais, pour les affaires indigènes, la cour d'Alger est un tribunal souverain. M. le Premier consulté fut enchanté d'appliquer le droit prétorien, tandis que le directeur de l'école de Droit, conseil du Recteur, et jurisconsulte en renom, confondait naïvement le droit coranique et les Kanouns kabyles.

Fathma fut laissée à son second mari, et je l'ai laissée moi-même, à mon départ d'Afrique, sur la crête d'Azerou-Kollal, toujours modeste et douce, tendre pour son mari, clémente pour son vieux père, en face de toute la splendeur du Djurdjura.

Elle a même pardonné tout instinctivement aux vieillards qui ont gémi sur l'atteinte portée par elle aux vieilles institutions de son pays. Ces vieillards ont conservé leur foi et leur mépris de la femme : les vieilles institutions kabyles sont intangibles et les hommes passent, avec les événements, sans pouvoir leur faire une injure qui reste. Le vieux cheikh Mohand, un caïd lettré, qui administre Djemâa-Saharidj même, a daigné me dire, en souriant, que Fathma, Tahar et tous leurs proches étaient des gens de trop basse condition pour que le roman de Fathma eût la moindre importance. Un de ses collègues, président dans les Beni-Raten, membre de la grande famille de Si-Moula, prétend que le rempart de la Kabylie se trouve chez lui et n'est pas ébréché : « Nous gouvernons mieux nos femmes, m'a-t-il afirmé avec force, et l'affaire Fathma n'aurait pas eu lieu dans les Beni-Raten ! »



FATHMA

Il faudra, en effet, chasser bien des fléaux de la Kabylie avant de songer sérieusement au relèvement de la femme. Autour du Tamgout et sur le bord de la mer, de Tigzirt jusqu'au département de Constantine, s'étend une région plus pauvre que celle du Djurdjura et de Fort-National, beaucoup moins peuplée, privée de routes, infestée de missions anglicanes, de fanatiques et de bandits. Les vastes forêts qui la couvrent en partie sont peuplées de panthères et inexploitées encore. Voici l'impression que j'emportais, en 1894, d'une dernière tournée dans ces contrées inhospitalières :

« C'est l'époque du départ pour La Mecque et les bureaux de la commune mixte d'Azeffoun sont sur les dents, occupés tout entiers à délivrer des permis de voyage. Il semble que cette terre ingrate va se dépeupler entièrement : d'innombrables fourmilières arrivent des bois et des monts, sans bagages, sans ressources, et vont se parquer, en priant et en rugissant, dans la cale des paquebots. Combien reviendront ? La peste, la faim et le choléra ne feront-ils pas des coupes sombres dans ces troupeaux de fanatiques ? Ceux qui retourneront n'apporteront-ils pas ces fléaux dans leurs forêts ?... En tous cas, ils rapporteront des âmes inquiètes de révoltés, le rêve des guerres saintes et du massacre des Roumis.... Déjà des indigènes des Flisset-el-Bahar se sont expatriés définitivement, grâce à ces voyages, malgré la surveillance administrative ; ils se sont rendus en Syrie, et des lettres venues de Damas, lettres que j'ai lues,

prêchent cette émigration au nom de la Religion et surtout du bien-être et de la sécurité !... Oui, de la sécurité que l'on trouve dans les Etats du « grand Sultan Abdul-Hamid ! »

....

« Le jeu, cette plaie des peuples primitifs comme des peuples trop vieux, le jeu, suivi de la misère qui fait vendre les femmes et les filles, se dissimule dans tous les cafés maures, dans les ravins, sous les frênes ou sous les oliviers. Il y règne en maître le jour, et, la nuit, il se complique de la combinaison d'exploits de bandits : nous sommes en plein dans le domaine des bêtes fauves dont les têtes sont tombées naguère sous le couperet de la guillotine à Azazga et à Azeffoun. Là, Areski et sa bande avaient des refuges, des espions et des guides.

« Enfin, la vente des femmes que l'on enlève, en plein jour, à leurs maris absents ou à leurs gourbis paternels, et qu'on emmène à Sétif ou dans le Sud, pour les prostituer ou les vendre à des Arabes riches 500 francs par tête, cette traite des blanches, dont le juif est le courtier, se fait sous les yeux de l'administration française, impuissante ou indifférente. »

Je ne veux point développer ce tableau. Les souvenirs qu'il résume n'apprendraient pas grand'chose qu'on ne puisse deviner et je devrais discuter l'œuvre administrative d'une foule de personnalités obscures qu'il ne sied pas de nommer. D'ailleurs, les fléaux dont j'ai évoqué rapidement l'image sont les restes des luttes intestines qui ont affligé la Kabylie ; ils disparaîtront à bref délai ; déjà le banditisme a été sévèrement réprimé et ne renaîtra plus avec les proportions effrayantes qu'il avait en 1892. Je me contente de raconter le petit drame suivant, dont ma dernière course à Azeffoun m'a ménagé la poignante surprise.

I

AU COL D'IGHIL N'MANI [1]

Le revoilà ce mont, plus beau qu'une Alpe verte
Au fond de ses neiges d'été.
Là-bas, c'est la mer bleue, au loin, dans l'anse ouverte,
La voile palpitant sur le flot argenté,
Des sommets déchirés avec leurs pierres blanches,
Des thouddar étagés sur tous les mamelons,
Et l'olivier paisible ouvrant ses lourdes branches
Sur le creux des vallons.
Et c'est, de ce côté, tout un bassin immense,
Le fleuve jaunâtre et boueux,
Le fil d'or de la route et le colon qui pense
Au poids de son exil dans les sillons poudreux ;
Puis, mille verts coteaux couronnés de villages,
Et le grand Djurdjura qui ferme l'horizon
Avec ses pics neigeux sous un ciel sans nuages,
Et ce vaste soleil qui vous prend la raison !...

Et je reste accroupi, là, sous l'immense frêne,
N'entendant plus les chants de vingt chasseurs joyeux,
Sans souci des pieds nus que mire la fontaine,
Tout seul, sans rire au Ciel en ce jour radieux !

Je sens sa tête encor tomber sur ma poitrine,
Ses yeux remplis de pleurs dans les miens s'égarer...
Ah ! Devant tout forfait la douleur est divine :
Laissez-moi donc pleurer !

---

(1) Ce col se trouve entre Fréha et Azeffoun, au pied du Tamgout. On a de là une des vues les plus imposantes de la Kabylie, sutout par un beau jour d'hiver, lorsque le Djurdjura, « qui ferme l'horizon, » est couronné de neige.

II

RENCONTRE

Le vieux coche montait lentement. Sous la bâche
Décembre faisait rage, et les mulets sournois,
Du cocher grelottant n'écoutaient point la voix.
Sur le givre, l'essieu gémissait sans relâche.

Elle attendait blottie à l'angle du chemin,
En sordides haillons, sur une pierre grise.
Un homme, aux yeux d'acier, restait droit sous la bise.....
Son père !... Il la jucha là-haut d'un tour de main,

L'affala près de moi d'un cri dur et sauvage,
Et tomba mollement sur le plus chaud des lits,
Drapé dans son burnous, là-bas, dans les colis !
Elle n'eut pas un geste, un frisson sous l'outrage.

Elle regarda triste, un instant, les gourbis
D'où, sous les oliviers, en traînante buée,
Descendait vers la plaine un sillon de fumée,
Puis chauffa dans ses mains ses pieds nus, engourdis.

Le mâle, sur son lit, fit une cigarette,
Soutira d'un roseau quelques chants somnolents,
Finit en marmottant des mots graves et lents :
« Allah l'Unique est Dieu ! J'affirme son Prophète. »

Il s'endormit. Du haut du Tamgout éclatant
Un rayon de soleil se glissa dans la brume,
Et les arbres en pleurs, dans le vallon qui fume
Secouèrent en chœur leur berceau palpitant.

Elle aussi tressaillit, me prit la main. Son âme
Vit un rayon d'espoir qui sillonnait les cieux.
Des larmes d'abandon montèrent à ses yeux...
La sauvage stupide était bien une femme.

« Sauve-moi ! Sauve-moi ! Je te sais riche et bon.
Quand tu venais là-bas dans notre froide école,
De tes lèvres tombait cette tendre parole
Que dicte la pitié dans l'air d'une prison.

« Tu me trouvais mauvaise et me laissais vaillante,
Comme toutes, d'ailleurs ; et de ton souvenir
L'on vivait longuement, méprisant l'avenir,
Et la règle hypocrite, ironique et méchante ! »

Oui ! je l'avais connue à Thaddert-Ouffella,
Ecolière étourdie, insoumise, mutine,
Que révoltait parfois son titre d'orpheline :
Il lui restait un père !... Oui ! celui que voilà !

Elle me dit tout bas l'histoire lamentable
De sa vie. Oh ! sa vie !... Elle avait bien vingt ans,
Et, pour elle, le Ciel n'avait plus de présents !
L'école avait été la suprême coupable :

A son âme sauvage elle avait révélé
La poésie et l'art, l'histoire, la prière,
Tout le livre insensé, divin, mais délétère
Qui semble nous porter vers le ciel étoilé.



III

MARIAGE KABYLE

Mais, quand elle eut ainsi façonné son ouvrage,
Quand un ministre enfin se fut émerveillé
Sur ce crime, par un beau jour enseillé
Fathma, sur un mulet, regagna son village...

Mais non pas sa maison !... Un homme l'attendait
Qui n'était pas son père !... Elle lui fut livrée
Au nom des saints Kanouns ! La prière sacrée
Fut dite sous un frêne, et l'écho répondait
Tout joyeux, dans les bois et sur le flanc superbe
Du Tamgout.

Ni ses pleurs ni ses cris éperdus
Du ciel qu'elle invoquait ne furent entendus,
Et, quand la nuit voila les monts lointains, la gerbe
Des feux de joie ardents, s'élevant des Hauts-Lieux,
Lança vers le ciel noir ses longues étincelles...
Le cri d'effroi pressant de noires hirondelles
Suivait de noirs corbeaux le vol silencieux.

Fathma dut supporter l'examen des matrones
Un chant qui révolta son cœur épouvanté,
La consécration du drap ensanglanté,
Le symbole en clinquant de propices aumônes.

Ah ! comme il était loin le livre révéré
Qui chantait la pudeur, les unions pieuses,
Les épouses en blanc, timides, mais heureuses,...
Ce beau livre menteur pour le cœur enivré !

Et le mâle éhonté, brutal, à sa victime
Prodigua la souillure et les baisers amers.
Il revenait d'Alger, riche de vols, pervers ;
Sa thammamth sacrilège était le fruit du crime.

La *veuve* l'attendait près des bois noirs, là-bas ! (1)
La nuit, dans son sommeil, passait la silhouette
Des deux bras tout sanglants d'un sinistre squelette
Portant dans l'aube blanche un rouge coutelas !

La soif de procréer hantait le misérable,
Et, lui mort, il voulait pour l'étranger maudit,
Laisser un assassin, un vigoureux bandit
Qu'il aurait enflammé de sa haine indomptable.

Par un raffinement atroce, il le rêvait
Ce vengeur de demain, fils de la femme même
Qui pour l'âme kabyle incarnait un blasphème,
La *fille de Thaddert* que le ciel réprouvait.

Il ne vint point ce fils ! Sous le baiser infâme
Prodigué sans pitié par le fauve anxieux,
Pas un tressaillement qui transportât aux Cieux
Dans les bras de l'époux l'être saint de la femme.

Et le lit froid d'argile, odieux, infécond,
N'entendit que les pleurs d'une vierge au supplice.



(1) On sait que la guillotine a, en effet, tristement fonctionné à Azazga et à Azeffoun. Six bandits, dont Areski et Abdoun, subirent là, il y a six ans, le châtiment suprême.

IV

LE BANDIT

Un beau soir, dans la nuit, une rumeur se glisse,
Vague, traînante, sourde, et le mâle, d'un bond,
Saute sur son fusil, son poignard !... L'incendie
Menaçant, triomphant, arrivait en vengeur
De la brousse, éclairant, de sa rouge lueur,
De rouges cavaliers la cohorte hardie.

« Le Maghzen ! Le Maghzen !... » et le bandit défait,
Hagard, saisit Fathma, l'arrache de sa couche,
Lui serre à l'étouffer un baillon sur la bouche,
L'enchaîne dans son antre et voyant, satisfait,

La *fille de Thaddert* muette, nue et blême,
La contemple, sinistre, une dernière fois,
Se baisse, hâletant, et, du sang dans la voix,
Lui jette en ricanant son suprême blaspème :

« Adieu, Fathma, la belle, au sein stérile, impur,
« De tes chiens de Roumis la meute est à la porte.
« L'anathème est sur toi ! Qu'ils te trouvent donc morte
« Et qu'un forfait de plus fasse pâlir l'azur

« Quand le soleil d'Allah réchauffera le monde !
« Mais si le feu t'épargne, à *mon cou* pour jamais
« Sois *liée* et ton sein, vipère que j'aimais,
« Bondira de douleur quand la forêt profonde

« S'allumera sinistre, au loin, dans les ravins,
« Quand l'écho redira l'ardente fusillade,
« Les râles des mourants surpris par l'embuscade,
« La clâmeur du triomphe, avec ses chants divins. »

Et le *chacal* s'enfuit par un terrier sordide,
Entre les rochers gris et les frênes ombreux.
Une balle coucha le long du chemin creux,
Sous son cheval sanglant un cavalier numide.

Puis, l'incendie, au loin, disparut dans la nuit...
Le maghzen apeuré porta sous une pierre,
En fredonnant bien bas une longue prière,
Son mort, dans un ravin désert, quand le jour luit.

Depuis, la guillotine a dissipé ce rêve
Et les Beni-Djennad, comme un troupeau menés,
Par le Maghzen vainqueur, ont bien vu, consternés,
Six têtes, un matin, grimacer sous le glaive !...



V

VEUVE

La veuve de vingt ans trouve encore des pleurs,
Là près de moi, tremblant sous la bise glacée.
Un affreux cauchemar tourmente sa pensée !...
Le printemps n'a-t-il plus d'air pur et plus de fleurs ?

Ne terrasse-t-il plus l'hiver sombre et farouche ?
N'est-il plus l'espérance et la saison de Dieu,
Et la chaude lumière embrasant le ciel bleu,
Le « Renouveau » brassant les roses sur sa couche ?

« Sauve-moi ! Sauve-moi !... Le lupanar m'attend !
« La thammamth criminelle alourdit mes épaules ;
« Nul n'amasse pour moi de pieuses oboles,
« Ne veut me racheter : je suis teinte de sang !

« Celui de l'assassin tombe sur la victime...
« Et tu m'avais prédit dans ton livre doré
« Que Dieu punissait seul le coupable abhorré,
« Que la honte toujours est attachée au crime !

« Dieu n'a pas envoyé son ange rédempteur,
« Car je n'ai pas d'enfants qui rachètent leur mère,
« Et je reste maudite, abaissant vers la terre
« Mon front que tu levas vers ce Dieu de candeur.

« Je suis pure, pourtant, et belle ! belle et chaste !
« Emporte-moi bien loin dans tes bras ! Je serai
« Ton esclave, humble, aveugle, et je te donnerai
« Mon âme, tout mon corps et tout l'amour néfaste

« De mon cœur de vingt ans que l'on a tant brisé...
« Je bénirai ta femme. Elle est belle, elle est bonne.
« Et les heureux enfants que son amour te donne
« Liront ton livre amer sous le ciel apaisé !...

« Je ne leur dirai point qu'il est fait de mensonges.
« Je veillerai, la nuit, près de leurs petits lits,
« Et mes malheurs, toujours dans l'âme ensevelis,
« M'inspireront l'amour qui descend dans vos songes. »

Pâle, Fathma pressait mes mains à les briser,
De ses deux blanches mains fébriles et brûlantes ;
Et des larmes tombaient, grosses et suppliantes,
De ses beaux grands yeux noirs dans son ardent baiser.

« Oui, je te sauverai ! Quel est le prix immonde
« Qu'a réclamé ton père ?... » Elle ne savait pas !...
« — *Mia douros !* » hurla le marlou, les yeux las, (1)
D'une voix furieuse, enrouée et profonde.

Mais cet aveu n'était qu'un aboîment hautain :
« Un *Roumi* ne saurait acheter une femme ! »
Et j'ai là, devant moi, sur un sol qui proclame
La liberté, cette âme, au farouche dédain,

Qui rit de ma pitié, que le crime a nourrie
Comme une sainte loi, qui, dans sa barbarie
Féroce, me méprise et me nargue, et... me plaint !



(1) *Mia douros :* cent douros, cinq cents francs.

VI

SUPRÊME TRISTESSE

. . . .

Eh ! l'homme que voilà n'a-t-il donc pas le droit
D'aller vendre sa fille et son pâle sourire,
Son trésor de jeunesse et d'amour, au satyre
Qui donne cinq cent francs, est scrupuleux et droit ?

N'est-il donc pas le fils de la terre d'Afrique
Où je suis un *passant* que cent Dieux irrités,
Tonnant soudain du haut des monts ensanglantés,
Devraient jeter bien loin du sanctuaire antique ?

Un *Administrateur*, un *juge* m'ont tenu
Cet édifiant langage, en bas, le soir, quand, pâle,
Gêné, mais convulsé comme un homme qui râle,
Je leur fis du forfait le récit ingénu !

Il ne me restait plus qu'à tuer le vampire
Devant sa fille en pleurs, là, sous le ciel de feu,
Près de la mer sans fond... le jeter au flot bleu,
La nuit, en lui rendant son méprisant sourire.

Oh ! Qu'il doit être doux de sentir s'affaisser
Sous un poignard vengeur le monstre ou le parjure,
De voir son sang gronder dans la large blessure,
Et la Mort, qui sourit, venir sans se presser !

Mais j'entendis monter au Ciel une prière :
Du livre d'or Fathma dit un mot tendre et doux.
Je vis mes deux enfants et ma femme à genoux
Qui me tendaient les bras. Dieu nous fait un mystère

De sa justice. Il veut qu'à son saint Tribunal
Viennent tous les forfaits répétés d'âge en âge,
Et l'homme ébauche à peine, en un fuyant mirage,
D'éphémères tableaux du Jugement final.

VII

Un steamer prit Fathma, là-bas, dans l'anse ouverte.
Le ciel bleu se mirait dans le flot argenté...
Ce mont sera toujours plus beau qu'une Alpe verte
Au fond de ses neiges d'été !





AUX OUADHIA

UNE LÉGENDE KABYLE SUR LES EUROPÉENS

PAR UN POÈTE INDIGÈNE LETTRÉ

Je suis allé bien des fois aux Ouadhia. Le meilleur moyen de s'y rendre, c'est de prendre, à quelques pas de Tizi-Ouzou, la route qui monte en gracieux lacets, sous des oliviers, jusqu'à Iril-Bouzerou, et de là, longeant la crête des Beni-Aïssi, par Tigzirt et le marché des Beni-Douéla, arrive à Taguemount-El-Djedid et dévale ensuite, par de longs détours ombreux, jusque dans la plaine nue qui sépare les hauteurs des Ouadhia de la muraille imposante du Djurdjura.

Il faut s'arrêter avant cette dernière descente, et, soit de Taguemount-el-Djedid, soit d'Abd-el-Krim, soit même de Taguemount-Azouz, jouir d'un coucher de soleil et de la splendeur douce d'une nuit d'été dans ce décor unique en Kabylie que forment, en face, le Djurdjra avec ses rochers déchiquetés, aussi imposants que les Alpes, à l'ouest, la croupe d'Iril-Imoula, avec une perspective fuyante de mamelons et de ravins jusqu'au dôme de Palestro, à l'est, une vallée accidentée et sombre, qui monte par les Beni-Yenni et les Beni-Attaf jusqu'au pied de Lalla-Khetidja et au Col de Tirourda.

A vos pieds monte lentement jusqu'aux rochers caverneux

des Chenachas, la plaine grise et nue, où les récoltes coupées ont laissé une vague teinte d'or.

Au tomber de la nuit, la scène prend un aspect étrange, vous saisit invinciblement, vous porte au rêve, puis au cauchemar le plus épouvantable que la nature puisse donner. La crête du Djurdjura, sous la lune qui l'éclaire de rayons vaporeux montant du sud-est et se projetant au loin, dans le ciel, comme les fusées d'une aurore embrasée, ressemble à un immense cadavre couché sur le dos, les bras en croix, sous un suaire ensanglanté qui laisse tomber dans les ravins des tâches bleuâtres dans de longs plis noirs.

En même temps que cette vision paraît au milieu du calme lourd du soir, quatre cloches sonnent lentement *l'angelus* à quatre coins de l'horizon, là, tout près, à Taguemount-Azouz, à Abd-el-Krim, et, plus loin, sur la cîme des Beni-Yenni et dans le ravin des Beni-Smaïl. Des cris aigus d'enfants, des voix graves de bergers, et de longs aboiements arrivent d'Iril-Imoula, tandis que, dans la plaine, les fenêtres d'une maison européenne isolée s'éclairent de rayons fantastiques qui plongent dans la nuit, semblent fouiller la lande déserte et montent jusque sous les oliviers des collines.

L'impression est soudainement poignante. Les indigènes la ressentent aussi bien que le voyageur et ont inventé, pour expliquer la scène, une légende atroce et funèbre qu'ils disent sans se faire prier, dans une longue mélopée, monotone et triste comme un chant de funérailles.....

La maison européenne est devenue pour eux le lieu maudit des rendez-vous que des veuves criminelles, ayant tué leurs maris et leurs enfants, ont avec des personnages mystérieux. De légendaires conducteurs d'Yoldachs, d'anciens chefs des bureaux arabes, des administrateurs, des présidents corrompus et honteux, dansent là une sarabande infernale. Quand la fête cesse au milieu de la nuit, les femmes sortent pour aller respirer l'air frais de la plaine et... elles voient leurs maris assassinés ou empoisonnés, là-



Dessin de M. Armand.

haut, sur la crête du Djurdjura qui leur reprochent leurs crimes.... La peur les saisit, mais non le remords ; elles rentrent pour s'étourdir de nouveau dans les bras de leurs amants ; or, ceux-ci, fatigués et ingrats, bouleversés par des songes salutaires ou égoïstes, les chassent de la maison ; elles disparaissent, sinistres comme des fantômes, sur des chevaux rapides, pour aller se cacher dans les cavernes du Djurdjura.

Cette légende si simple a fourni récemment à un poète indigène très lettré, la trame d'une satire parfois très violente et très amère contre deux personnages qui ont, il y a quelques années, rempli la Kabylie de leur nom et de leurs fredaines. Les indigènes instruits deviennent nombreux : de jeunes présidents de douars, même de simples interprètes judiciaires ont été l'orgueil du Lycée d'Alger. Quelques-uns ont suivi les cours de notre vieille Sorbonne ou se sont fait ouvrir les portes de nos premières écoles. Notre littérature, même l'antiquité classique n'ont plus de secrets pour eux, et, parfois, ils s'adonnent avidement à l'étude des sciences ou du droit.

Quand ils rentrent dans leurs tribus, comme de vrais demi-dieux, ils font admirer et aimer notre civilisation, parlent avec respect de notre puissance, même de notre esprit chevaleresque et généreux. Mais ils deviennent souvent hostiles à l'administration locale, si arrogante et si tracassière; ils résistent sourdement aux administrateurs de communes mixtes légers et suffisants, leur donnent des leçons de courtoisie, raillent leurs prétentions à la galanterie ou à l'éloquence. Il est bien difficile qu'une telle opposition ne se produise pas dans certaines régions où nos administrateurs ne sont remarquables que par leur présomption et leur manque de tenue et d'éducation. J'ai connu de ces fonctionnaires qui étaient des épaves ou le rebut des autres administrations : incapables d'être des officiers passables, des juges de paix impartiaux, des instituteurs, ils

étaient devenus rapidement des administrateurs soi-disant émérites qui avaient obtenu un avancement scandaleux.

Les indigènes instruits jugent ces hommes, et la légende des Ouadhia, transformée en pamphlet, mérite d'attirer notre attention ; elle peint un état de choses qui ne saurait se prolonger sans danger pour notre domination et notre influence civilisatrice. Nous devons mieux que la sécurité et la protection à l'indigène ; nous lui devons le respect des fonctions et le bon exemple.

Mon poète ne critique pas seulement ; il fait étalage d'érudition, tient à donner une bonne opinion de lui-même... on sent qu'il écrit pour nous. Cependant, le goût l'abandonne aux passages scabreux : alors, l'invective devient non seulement brutale, mais immonde, et descend au réalisme repoussant des chants et des récits indigènes. Je dois me contenter de donner de l'œuvre une analyse succincte et les passages les mieux rendus.

Au lieu de la sarabande dont j'ai parlé plus haut, que le lecteur imagine un simple rendez-vous d'amour. Une veuve, qui se cache sous un burnous, se rend aux Ouadhia pour y aller voir un seul amant.

Elle était arrivée, assourdie et rêveuse,
Ivre des chants d'amour qu'elle avait murmurés
En pressant son cheval sur la piste poudreuse,
Dans les oueds ombreux, le long des champs dorés

Sur les frênes touffus, triomphaient les cigales,
Jetant un dernier cri vers le soleil couchant,
Et la brise des monts poussait, par intervalles,
Dans les vieux oliviers un souffle caressant.

Or, tout avait flatté son beau rêve adultère,
A travers les sentiers, par ce beau soir de mai,
Jusqu'à la voix d'argent du pieux monastère
Qui tombait lentement dans l'air tiède embaumé.

Et son ample burnous flottait comme un grand voile :
(Telle une vierge sainte au fond du temple saint !)
Son œil fauve et brûlant brillait comme une étoile ;
Son front disait le rêve enfanté dans son sein.

Ce portrait appelle naturellement celui de l'amant. Il est repoussant.

Dans la tourbe hideuse
Des pâles intrigants à l'assaut des emplois,
C'était un des heureux!

Elevé par « l'infâme politique » il avait flatté les grands, tout en les méprisant. Et Des flatteurs lui étaient venus aussi, et il s'était fait parmi eux.

Une cour de *bravi* déterminés, dociles,
Vrais crapauds de marais, qui croassent la nuit.

Ces *crapauds* gâtent, pour le candide poète

La belle vision qui l'aurait pu charmer
D'un Angelo farouche, entouré de ses sbires,
Ou d'un grand chef arabe, astucieux et fier,
Qui, passant à cheval, étend sa main de fer
Pour la faire baiser au troupeau de vampires
Qu'il garde autour de lui pour le vol ou la mort.

Cet amant est un mauvais mari, un père sans entrailles qui abandonne ses enfants pour courir après une veuve criminelle, et l'auteur, comme dans une ballade allemande, répète :

Elle était arrivée assourdie et rêveuse,
Ivre des chants d'amour qu'elle avait murmurés
En pressant son cheval sur la piste poudreuse,
Dans les oueds ombreux, le long des champs dorés.

*
* *

Le rendez-vous est d'abord riant :

Et frôlant la charmille
D'un coin de sa mantille,
Sous le soleil mourant
Qui dore le portique,
Elle entre, s'approchant,
Un sourire angélique
Aux lèvres, de l'amant...

Mais à cette impression succède une scène de dévergondage : c'est dans les spasmes de l'ivresse que s'unissent les deux amants et notre poète parle

... de longs baisers mièvres,
Fatigués et fiévreux...

Puis, comme pour se faire pardonner une description trop réaliste, s'écrie avec douleur :

Ces baisers
N'avaient rien de l'étreinte,
De la passion sainte
Qui nous prend à vingt ans!
Oubliez Juliette,
La bergère muette
Surprise dans les champs
Sous le feuillage sombre,
Qui se donnait dans l'ombre,
Au souffle du printemps.
Oubliez les fillettes
Que chantent les poètes,
Marguerite ou Ninon,
Graziella, Lisette,
L'Amie et la coquette,
Jusqu'à Mimi-Pinson.
Oubliez même Horace,
La Fontaine et Boccace,
Les grands licencieux,
Et la Vénus antique,
La légende biblique
Menant le feu des cieux
Aux rives de Sodome,
La licence de Rome,
Les mystères d'Assur,
Le Culte de Cythère,
Et l'Amour sur la terre
Arrivant du Ciel pur
Pour emporter, sans voiles,
Aux lueurs des étoiles,
Psyché dans l'azur!

Tout cela danse et chante
En des vers attendris;
La Muse souriante

Le célèbre, indulgente,
Dans ses bosquets fleuris ;
Et la femme impudique,
En un divin cantique
Est chère à Salomon ;
Sapho peint à la Grèce,
En des vers pleins d'ivresse,
Des étreintes sans nom ;
Et Lucrèce et Catulle
Redisent à Tibulle
Les chants d'Anacréon !...
Mais *la noce à l'absinthe*
Etait faite pour nous !
....

La « noce à l'absinthe » me paraît trop hardie et trop peu intéressante pour que je suive notre poète dans le tableau qu'il en fait. Que le lecteur se contente de songer à la « Muse verte » que la peinture a récemment immortalisée... Heureusement, un tableau qui délasse suit cette scène de dégoût, car, au dehors,

....
Dans les frênes mourait la lyre
Des cigales. Les feux troublants
Du sirocco brûlaient la plaine ;
Les chacals joyeux, s'élançant
Des jujubiers, d'un cri perçant
Saluaient une nuit sereine.

Le pâtre des Ouadhia
Quittait les marais des vallées,
Dans leurs chapelles constellées,
Répétant un alleluïa,
Les Pères Blancs, à la même heure
Célébraient le Dieu d'Augustin.
Remontant le creux du chemin,
Les laboureurs, vers leur demeure
Poussaient leurs mulets amaigris.
....

Ce tableau simple, exact, pris sur les lieux, fait heureusement oublier le couple

Enlacé sous les trembles verts

Et noyant l'horreur de son crime
Dans l'alcool !...

Enfin, ce crime est consommé et l'amant

S'affaisse vers le mur dans une plainte sourde.

Le poète devient philosophe et s'écrie :

Les rêves vinrent-ils lui dire leurs chansons
Comme les oiseaux gais qui sortent des buissons
Quand Garo, vers midi, se couchant dans la plaine
Prend son somme classique à l'ombre du grand chêne ?
. . . .
Le songe triomphal est celui du martyr,
Celui de Polyeucte éclatant en cantique...
. . . .
Le songe triomphal est le songe ignoré
Du pauvre que la vie a vaincu, torturé,
Le songe de l'enfant, le songe de la mère,
Qui monte pur au Ciel, le soir, dans la prière,
Le songe du soldat qu'on laisse sans tombeau,
Les yeux ouverts, fixés sur les plis du drapeau !
Pour ceux-là, le ciel bleu se peuple de phalanges,
De Séraphins ailés, de Vierges et d'Archanges,
D'êtres purs et divins, symboles de bonté,
Vainqueurs du temps amer et du sort irrité...

Pour vos puissants du jour, le songe qui s'allie
Au Remords implacable est celui d'Athalie ;
Il sourit pour frapper d'un « homicide acier ! »
S'il vient du Ciel, cruel, sombre justicier,
Il descend escorté d'une phalange blême
Qui profère en grondant un sinistre anathème,
Et dit aux criminels par le crime alourdis
Que Dieu n'a pas voulu créer deux Paradis,
L'un là-Haut, l'autre ici ! Le Paradis du crime
Est un rêve trompeur, et l'homme, sur l'abîme
Qui l'attend, lève au Ciel ses regards atterrés,
Se morfond en efforts monstreux, effarés,
Tandis que sous sa faux, vague et hideux squelette,
La Mort balance au vent sa sombre silhouette.

C'est évidemment un songe de ce dernier genre qui épouvante l'amant endormi. Il voit

Les longs désespoirs
Silencieux et fiers et les vêtements noirs
De sa femme, sévère, attristée et vieillie
Depuis que l'infidèle avait brisé sa vie ;
Puis, ses enfants, privés de caresses, d'amour,
Sérieux à quinze ans, à qui la fin du jour,
Dans le triste foyer que souillait l'adultère
N'apportait jamais plus un baiser de leur père.

L'amante, elle, était sortie comme le veut la légende.

La nuit claire et sereine
L'avait conduite au loin dans l'herbe dans la plaine,
Sous les étoiles d'or et la lune en croissant
Qui montait sur les monts dans un nimbe d'argent.
Elle aimait à courir ainsi dans le silence
Des nuits d'été. L'amour insatiable, immense,
Qui prenait tout son être et lui brûlait le cœur,
Reparaissait toujours, impérieux, vainqueur,
Asorbant et vibrant. C'était l'ardente flamme
De la fille éhontée ou l'esprit de la femme
Merveilleuse, affinée, au goût limpide et sûr,
Qui, sortant de la fange et s'imprégnant d'azur,
Se révélait soudain franc poète et déesse,
En veuve résignée ou piquante princesse,
Pleine d'orgueil pudique et de charmes émus.
. . . .
Heureuse, sans remords, elle était donc allée,
Seule, sans but aucun, dans la nuit constellée,
Se grisant du parfum des fleurs, de l'air du soir.

Sur un tertre soudain, lasse, elle vint s'asseoir...
Qu'a-t-elle ? Ses grands yeux vacillent, ses traits blêmes
Se crispent. Dans son âme, en superbes poèmes,
La majesté des cieux, l'ombre des monts géants,
Les lointains du désert ont-ils trouvé des chants ?

Non ! Ses grands yeux ouverts sont fixés sur la cime
Des monts et suppliants. Tels, du fond de l'abîme
Où Dante les a vus, les damnés effarés
Regardent dans la nuit, de leurs yeux égarés.
Oui ! Sous la lune blanche et les froides étoiles
Les grands sommets tout blancs représentent sans voiles
Un cadavre gisant là-haut dans le ciel bleu.
Et Ninon, à genoux, joint les mains d'épouvante,
Comme pour écouter dans la nuit effrayante
Un appel de l'Enfer, l'anathème de Dieu :

« Tu sais que je t'aimais, lorsque, dans l'humble église
« Du village natal, ta main pressa ma main...

. . . .

« Tu sais que je t'aimais lorsque le ciel propice
« Aux chastes unions te bénit un beau soir
« Et qu'un ange du ciel dont tu fus la nourrice
« Sous notre toit de chaume un matin vint nous voir... »

Et la voix rappelle, calme, mais lugubre comme un glas, les infidélités de Ninon, les pardons successifs du mari, qui mourut de désespoir, puis le sort affreux du petit enfant dont la mort

« Ne prit pas un lambeau
« De ton cœur de marâtre ! Et l'humble mausolée
« Que garde, dans l'exil, la lande désolée
« N'a jamais tressailli sous tes pas !... Que fais-tu ?

« As-tu peur des élans dont ton cœur a battu ?
« L'amour t'a-t-il paru plus vain que la prière ?
« Vis-tu cachée au fond du pieux monastère
« Tout blanc, très saint, là-bas sous les frênes ombreux !
« Si ta demeure est là, Dieu pardonne des cieux.
« Monte sous ta cornette au sommet des collines
« Montre-toi dans l'azur, parmi tes orphelines
« Dont tu charmes l'exil en leur parlant du ciel ? »

Ninon pleurait !... Puis un fou rire,
Un défi d'ordure et de fiel
Convulsèrent l'affreux vampire...

Le haut des monts sembla frissonner d'épouvante
Et l'image en cadavre avait reclos les yeux...

Le cauchemar est loin ! De sa voix caressante
Ninon redit gaîment quelque refrain joyeux,
La voilà qui revient sous la fraîche charmille.
Le chèvre-feuille en fleurs épand sur sa mantille
Ses larmes de cristal. L'Amour l'attend, l'Amour
Sous le chaume bien chaud, dans la chambre bien close.
L'Amant, sans cauchemar, est bien là qui repose,
Attendant un baiser pour le lever du jour !...

Non ! ce n'est point d'amour qu'il rêve,... il la repousse
De sa brutale main !... Elle, enjoleuse et douce,
Insiste !... « Non ! va-t'en ! Je suis las !... C'est fini ! »

Les prières et les menaces sont vaines, et le poète nous fait assister à une scène d'imprécations et de jalousie digne de Zola. Mais

L'aurore, empourprant les collines
Vit passer, enfonçant les buissons d'aubépines,
Tout sanglant et fumant, un coursier emporté.
Son cavalier, courbé sur la selle, hébété,
Criait d'une voix rauque : « Oh ! plus vite ! plus vite ! »
Un repli de terrain le cacha dans sa fuite,
Et l'on ne revit plus au pied des monts géants
Ce beau fantôme blême aux regards effrayants !

Elle était arrivée, assourdie et rêveuse,
Ivre des chants d'amour qu'elle avait murmurés
En pressant son cheval sur la piste poudreuse,
Dans les oueds ombreux, le long des champs dorés.

Sur les frênes touffus triomphaient les cigales,
Jetant un dernier cri vers le soleil couchant,
Et la brise des monts poussait, par intervalles,
Dans les vieux oliviers un souffle caressant.

Or, tout avait flatté son beau rêve adultère
A travers les sentiers, par ce beau soir de mai,
Jusqu'à la voix d'argent du pieux monastère
Qui tombait lentement dans l'air tiède embaumé.



M. Cambon et les Ecoles kabyles

(*Algérie nouvelle* du 10 octobre 1897.)

M. Cambon va quitter l'Algérie et il n'est peut-être pas sans intérêt de montrer, en dehors de toute préoccupation politique, comment ce haut fonctionnaire savait, dans les détails de la vie administrative, saisir toutes les occasions pour faire appel à l'initiative de chacun et stimuler le zèle des plus humbles. J'ai eu l'occasion, en cinq ans, de le voir, quatre fois, visiter avec sollicitude les plus modestes écoles, interroger lui-même les enfants indigènes, s'enquérir de leur passé, leur demander leurs projets d'avenir, et examiner leurs cahiers et leurs livres, tous leurs petits travaux manuels.

M. Cambon ne terminait jamais ses visites sans donner aux maîtres et aux autorités communales ou pédagogiques des conseils bienveillants et précis qui encourageaient les uns et les autres et entraînaient les plus hésitants.

Le compte-rendu suivant indiquera suffisamment quelle était la portée de ces causeries familières où il savait, en quelques mots, tracer tout un programme et donner des détails pratiques dont on aurait profité dans les meilleures écoles de la métropole.

Le 14 avril 1894, M. le Gouverneur général allait inaugurer au Djurdjura, au cœur même de la grande Kabylie, l'hôpital Sainte-Eugénie. En passant à Tizi-Ouzou, il reçut les autorités civiles et militaires. J'avais l'honneur de présenter les instituteurs. Et cet honneur ne laissait pas de

m'inspirer un certain sentiment d'appréhension et même d'angoisse. La construction des écoles d'indigènes battait son plein depuis deux ans. Les colons ne voyaient pas sans déplaisir que cette construction demandait des dépenses énormes qu'ils auraient bien voulu voir consacrer au développement de la colonisation. Des esprits très éclairés disaient très haut qu'on préparait une nouvelle insurrection de la Kabylie. Des maires et des administrateurs, malgré la réserve à laquelle ils étaient tenus, déploraient des sacrifices qui compromettaient l'équilibre des budgets municipaux sans profit direct pour leurs administrés. On était en pleine période de lutte, et, comme toujours, les récriminations étaient ardentes. « Où allons-nous? » disait-on de tous côtés, et les mots d'*utopie dangereuse* et de *chimère* étaient sur bien des lèvres. Nous les lisions, les instituteurs et moi, dans bien des sourires significatifs, très ironiques.

A tout hasard, j'avais préparé la petite allocution suivante qui me paraissait assez courageuse et dont j'avais soigneusement mesuré les termes :

« Monsieur le Gouverneur général,

« J'ai l'honneur de vous présenter le personnel enseignant « de Tizi-Ouzou et de vous prier d'agréer l'expression de « son profond respect pour les institutions dont vous êtes « ici le gardien éclairé et le plus haut représentant.

« Le personnel enseignant de la Kabylie n'est pas infé- « rieur à celui de la Métropole. On a voulu souvent nous « présenter, avec ironie, comme les *pionniers de la France* « *et de la civilisation* dans ce beau pays. Nous ne méritons « ni cette flatterie, ni l'ironie qui s'y attache : nous sommes « de modestes instituteurs ; nous remplissons nos devoirs « partout où la confiance de nos chefs nous appelle. »

Et je repassais mon petit discours dans l'antichambre, tandis que les chefs de service entraient et sortaient à la

hâte, avec leurs cortèges de collaborateurs. Peu de paroles étaient échangées. Le voyage du Gouverneur était encore fort long ; l'heure du départ approchait. « Décidément, « pensais-je, la réception est assez banale et la corvée ne « sera pas longue. »

Notre tour arrive. Je débite rapidement mon allocution, et alors, contre toute attente, à la surprise des hauts fonctionnaires, préfet, sous-préfet, attachés militaires, le Gouverneur nous adresse, d'une voix bienveillante et familière, le magistral discours que voici :

« Je vous remercie, messieurs, de vos protestations de dévouement. Je sais tous les services que vous rendez et que l'on attend de vous. Vous êtes, particulièrement vous, monsieur l'Inspecteur, dans une circonscription qui préoccupe les pouvoirs publics aussi bien en France qu'en Algérie. Il importe que vous dirigiez l'œuvre qui vous est confiée en vous préoccupant sans cesse des résultats pratiques à obtenir. Je voudrais que le souci de donner une instruction élevée ne fût pas notre but. Cela dépend un peu de vos programmes que vous n'avez pas qualité pour modifier ; mais, vous pouvez toujours, par vos directions et vos conseils, ramener l'enseignement à l'esprit pratique qui doit l'inspirer. Il ne faut pas que l'instruction donnée aux Kabyles fasse d'eux des déclassés, des... *ratés*. C'est quelquefois le résultat auquel on arrive en France, où cependant l'instruction, répandue depuis longtemps, ne saurait être un danger. Et si cela arrivait ici, nous irions à l'encontre du but qu'il faut atteindre et qui n'est que l'affermissement définitif de la domination du grand peuple qui a conquis ce pays.

« Nous n'avons pas pour mission de changer les mœurs et les coutumes du peuple vaincu ; nous n'avons que celle de lui rendre notre domination bienfaisante en le rapprochant de nous. Or, un Kabyle à qui nous avons enseigné la

langue française élémentaire et donné la possibilité d'acquérir un peu plus de bien-être en le mettant à même de tirer quelque chose de la terre qu'il cultive ou du métier qu'il exerce, a reçu de nous tout ce que nous devons lui donner.

« Vous vous rappelez que j'ai visité vos écoles, il y a deux ans, avec M. Bourgeois, ministre de l'Instruction publique. Si mes souvenirs sont fidèles, c'est chez vous, Monsieur (désignant le directeur de l'école d'indigènes de Tizi-Ouzou) que nous avons entendu expliquer le mot *pourtraicture* dans une leçon de français. Il a paru à M. le Ministre et à moi que ce mot ne devait pas être enseigné à un Kabyle. Vous n'êtes pas personnellement responsable, monsieur l'Instituteur, de ce qui s'est passé ; vous aviez à vous servir d'un livre que vous n'aviez point choisi et que vous aviez trouvé entre les mains des enfants.

« Mais il n'en reste pas moins vrai qu'un jeune indigène ne saurait être initié aux finesses de la langue française et amené à distinguer le langage du Moyen-Age de celui de la Renaissance, et celui du XVIIe siècle du langage moderne. Il doit connaître seulement la langue simple et courante qui lui permettra de se mettre en communication avec nous. Sans cela, je le répète, en enlevant aux indigènes leurs goûts primitifs, leur manière de penser et de vivre, nous compromettrions la domination de la France en ce pays.

« Nous poursuivons, avec conviction et bonne foi, une œuvre que nous savons utile et pratique, si elle est bien dirigée ; mais nous n'en commençons pas moins à voir que nous sommes peut-être allés trop vite, que nous compromettons les finances communales, et, par cela même, un peu les finances de l'Etat. Il faut, en tout, aller lentement et avec sagesse, en se rendant compte constamment des résultats acquis et de leur nature. Par le fait même que les Kabyles sont susceptibles d'un certain développement intellectuel, il faut nous défier des armes que nous pourrions mettre à leur disposition.

« Encore un mot, messieurs. Vous avez, à côté de vous, des congrégations enseignantes. En France, pour des raisons de politique sage, il a été nécessaire de se défier des congrégations, d'en combattre l'esprit au profit de l'enseignement libéral et laïque de l'Etat. Cette lutte ne pouvait être un danger pour le pays, parce qu'un esprit patriotique de bon aloi anime tous les citoyens d'un bout de la France à l'autre. Ici, une telle lutte serait dangereuse et montrerait aux indigènes que nous ne poursuivons pas tous le même but. Or, il est de première importance que les indigènes sachent que, quel que soit l'habit que nous portons, nous sommes tous des Français et de bons Français. Nous devons nous soutenir mutuellement, marcher la main dans la main, être unis par les mêmes sentiments et les mêmes aspirations, c'est-à-dire le souci constant de l'intérêt, de l'influence et de la grandeur de la France. Le moment n'est pas encore venu, d'ailleurs, où nous pourrons nous gêner les uns les autres. L'œuvre que nous avons à accomplir est immense. Nous ne construirons jamais nous-mêmes, messieurs, toutes les écoles qu'il faudrait en Algérie : un siècle suffira à peine à la réalisation du projet dont nous poursuivons l'exécution.

« Dans ces circonstances, si l'initiative privée, par son activité, par ses deniers et ses ressources propres, contribue à l'extension de l'œuvre patriotique que nous voulons accomplir, nous avons, non à la combattre, non à l'arrêter, mais à accepter son concours avec empressement. Quand deux chevaux de sang différent (et ici M. le Gouverneur sourit lui-même en se servant d'une telle image) sont attelés à la même voiture, mais conduisent bien, malgré la différence de leur tempérament, vous êtes satisfaits. Il doit en être de même lorsque deux corporations intelligentes poursuivent le même but avec le même dévouement dans l'intérêt de la Patrie.

« C'est cet esprit pratique et libéral qui doit nous animer, messieurs. »

APERÇUS HISTORIQUES

Le 2 septembre 1901.

A M. S..., Mon Chef vénéré,

Nous avons quitté tous les deux, malgré nous, cette vieille terre numide devenue française. Nous n'avons pas pu y trouver le repos d'esprit, l'indépendance et la liberté que nous cherchons et que nous sommes condamnés, sans doute, à chercher toujours sans les trouver jamais. Une fois encore nous avons vu l'homme égoïste, envieux, cruel. La France croit, de bonne foi, avoir le culte de la liberté : ses administrations sont presque des bagnes et le réseau de ces administrations immobilise et éteint la vie jusque dans les coins les plus reculés du territoire de la République, comme un suaire de plomb. Le drapeau porte ce fléau dans ses plis, avec nos sentiments pourtant chevaleresques, dans nos terres les plus lointaines.

Kabyle veut dire « homme libre » et nulle part plus qu'en Kabylie nous n'avons vu la soif des honneurs, des décorations, des dignités puériles, plus générale et plus ardente, le respect de l'autorité, même quand cette autorité est personnifiée par des êtres indignes ou grotesques, plus obséquieux et plus profond.

Et nous sommes certains que ce que l'on appelle pompeusement *liberté d'esprit, raison, conscience et bonne foi*, ce sont, sous toutes les latitudes de belles et pures chimères. Nous sommes certains que l'homme est partout le fils de ses ancêtres, qu'il tient à ses ancêtres comme la branche tient à

l'arbre et que c'est faire œuvre impie, insensée et criminelle que de le détacher de cet arbre en lui persuadant qu'il peut se suffire à lui-même par sa raison, qu'il est, s'il le *veut*, *le roi* de l'univers et de lui-même.

Ah! comme nous saviez magnifiquement détruire les affreux sophismes qui nous tuent! Vous qui, par vos études, sembliez devoir vous être élevé au mépris des contingences de temps et de races et à la contemplation de l'homme en soi, vous avez, au contraire, profondément senti, après vos courses des rives de la Vistule aux chutes du Zambèse, que le climat, la race, les ancêtres, la patrie, la famille façonnent des hommes essentiellement différents, et souvent d'autant meilleurs et plus utiles qu'ils sont plus différents les uns des autres! Pour vous, la pérennité de ces différences, leur développement même, c'est le salut de l'humanité. Vous n'honorez même pas de votre mépris le misérable qui désavoue sa patrie et son foyer. Vous maudissez surtout l'homme d'argent, parce que c'est à cause de lui que les frontières s'ouvrent ou se ferment, que les loups deviennent frères, que des peuples sont massacrés au nom de la civilisation, que partout les pauvres souffrent et que souvent les mères pleurent. Et vous aimiez ainsi, malgré leurs défauts et leur servilisme sénile, ces frustes montagnards kabyles qui semblent être les enfants mêmes et les gardiens éternels de leur terre: vous aimiez ces hommes d'un autre âge que rien n'a modifiés, ni les Carthaginois, ni les Romains, ni les Vandales, ni les Grecs, ni l'Islam lui-même avec ses trois invasions.

D'où viennent-ils? on n'en sait rien. Les philologues les traitent de sémites ou plutôt de proto-sémites, à cause de la parenté de leur langue avec celles de l'Arabie et de l'Assyrie. Mais, comment traiter de sémite un peuple qui a inexorablement rejeté de son sein tous ceux qu'on lui donne comme frères de race? Le Juif, qui a pénétré partout dans ses courses vagabondes, a dû s'arrêter devant la terre kabyle. On n'en trouve pas un sur les contreforts du Djurd-

jura. Et cependant, il avait tenté de s'infiltrer parmi les hommes laborieux et libres des Ikbaïlen : les légendes les plus passionnées de la terre kabyle sont celles qui le ridiculisent ou le maudissent. « Les Fils d'Allah célèbrent le sixième jour, disent les poètes; les Infidèles ont choisi le premier. Tous maudissent également l'infernal Sabbath, qui est le jour des pourceaux. » L'Arabe, qui est le sémite hardi et chevaleresque par excellence, n'a guère reçu meilleur accueil. Sa langue est inconnue dans les fières thouddar qui couronnent les crêtes des montagnes. Les missionnaires ont parcouru les plaines et les vallées et y ont créé une aristocratie religieuse, la caste des marabouts; mais ces marabouts sont comme des étrangers au milieu des fiers montagnards; ils vivent dans des villages spéciaux, très rares, dont on voit de loin, dans le fond des vallées, les toits rouges et les murs toujours blancs. Comment l'ethnologue verrait-il des Sémites dans ces Aït-Boudrar (fils de la montagne), aux yeux d'un bleu limpide, blonds et vifs comme des Celtes? dans ces femmes au pur ovale, dont les cheveux ne sont presque jamais noirs quand l'acné n'est pas soigneusement renouvelé?

Le pauvre ethnologue, qui voit toujours le berceau du genre humain, un berceau unique, dans les hauts plateaux de l'Asie centrale, fait arriver des hommes en Kabylie par deux voies différentes : les bruns sont venus par l'Egypte et la Lybie, les blonds par le détroit de Gibraltar. Je crois que l'itinéraire des migrations de l'homme préhistorique n'est pas encore ébauché et je me contente, comme vous, de voir et d'admirer dans les Kabyles, la race méditerranéenne qui est le mieux restée elle-même, qui a les institutions politiques les plus anciennes et qui a conservé, exemple unique, la langue qu'elle parlait il y a trois mille ans. Quand les Carthaginois sont venus, cette langue existait déjà. Elle se marie à la leur dans les plus anciennes inscriptions connues, et l'alphabet tamachek, dont l'origine phénicienne est pourtant

certaine, est antérieur à l'alphabet punique. Le targui du désert nous l'a conservé, tandis que le zouaoua du Djurdjura a semblé adopter tous les alphabets d'importation, le latin et même l'arabe. La vérité est qu'il a gardé jalousement sa langue pour lui et que, pour en faire un moyen de lutte, de ralliement, d'indépendance et non un instrument de trahison, il ne l'a jamais écrite ; ses légendes, ses chants de guerre, ses Kanouns semblent tracés de toute éternité dans le profil si net de ses montagnes, sur les rochers abrupts du Djurdjura et dans le bleu profond du ciel de sa patrie. C'est là qu'il les lit dès son enfance ; c'est là qu'il les laisse écrits et il les respecte superstitieusement comme ses dieux lares et tutélaires. Et le Kabyle ignorant et fruste donne ainsi un démenti victorieux à nos grammairiens en chambre, en leur montrant qu'une langue qui exprime bien le génie d'un peuple, n'a pas besoin pour durer d'une littérature écrite.

Ainsi le Kabyle a été plus résistant que l'Arverne contre le génie de Rome. A deux pas de l'Italie et de Carthage, il a conservé sa langue, tandis que l'Espagne et la grande Gaule adoptaient celle des vainqueurs. Seules, les gorges de la Navarre, présentent un exemple de résistance semblable à celui de la Kabylie. Il y a quelques années, nous en disions autant des landes de la poétique Bretagne ; mais la langue armoricaine, après avoir disparu, est revenue des côtes des Cornouailles et de l'Hibernie, fuyant devant la sombre invasion des Angles et des Northmen.

Ce spectacle de la persistance d'un peuple et de son génie en présence de l'invasion la plus puissante que le monde ait connue, vous remplissait d'un enthousiasme singulier. A Tigzirt et à Taksebt, comme à Azeffoun, vous parcouriez en ricanant, les ruines romaines encore debout, et vous lisiez sur ces ruines, avec un accent ému, plein de pitié et d'ironie, le plus beau passage d'Horace, tandis que je rêvais moi-même à la destinée de la doctrine d'Augustin sur les rivages qu'elle avait tant troublés.

Mais vous voyiez surtout avec admiration, chez les Kabyles, d'impénitents adeptes de l'indépendance, de la liberté individuelle et de la révolte contre l'autorité ou l'étranger. Chacune de leurs thouddar a toujours formé une république autonome et fière. Le lien qui réunissait ces républiques en tribus, en confédérations, ne restreignait en rien l'indépendance de chacune d'elles. Des *çofs* irréconciliables les ont toujours déchirées; des *nefrahs* sanglantes ont toujours rougi les marchés populeux; des *rebkas* implacables ont toujours été décidées dans les délibérations secrètes des Djemâas, délibérations où le vote doit être unanime et dont, partant, il ne transpire jamais rien au dehors. La Djemâa est parfois plus sage que le Sénat de Sparte, plus spirituelle que les assemblées de l'Acropole, plus courageuse et plus imposante que le Sénat de Rome. Mais elle est aussi parfois plus terrible et plus mystérieuse qu'une vente de carbonari ou un meeting d'anarchistes. Elle a surtout pour dogme la responsabilité collective des familles, des villages et même des tribus entières. Aussi, ses arrêts ont-ils souvent entraîné la destruction des familles les plus vénérées, parce qu'un de leurs membres était devenu indigne; soixante ans avant la conquête française, les Aïth-Menguellet promenaient fièrement leurs araires sur le plateau des Aïth-Hichem, dont ils avaient massacré les habitants et détruit les maisons.

La sainte zaouïa d'Icheriden a été détruite plus récemment par les Benni-Yenni. Vous rappelez-vous avec quel intérêt vous avez suivi la délibération de la Djemâa des Aït-Bou-Abd-Errhamann, dans les Beni-Ouassif, lorsque nous sommes allés lui demander du terrain pour la construction d'une école? Tous les hommes sont arrivés fièrement dans leurs burnous propres ou crasseux. L'assemblée s'est assise silencieusement en cercle sur les tombes des ancêtres, autour d'un chêne séculaire. Sans désignation aucune les plus anciens ont parlé d'abord, puis de plus jeunes en petit nombre, jusqu'à ce que le mokkadem de chaque Kharoubba

eût donné son avis. Et quelle éloquence facile et simple! Pas de gestes! Pas un mouvement! Chacun parlait de sa place, sans se lever, au milieu d'un silence religieux. Il est vrai que rien ne fut résolu; le vote ne fut pas unanime, et nous dûmes nous retirer, nous qui subissons et croyons tutélaire j'usqu'à vouloir l'imposer aux autres, la loi oppressive et tyrannique des majorités. Il est vrai que le soir, les Kharoubbas connurent les discussions violentes et les larmes, et qu'à la réunion des mokkadems, les anneaux de fer hérissés de dents pointues que chacun portait aux doigts, dans sa main crispée, lacérèrent les visages les plus vénérables. Et vous évoquiez le souvenir des réunions du Sénat de Carthage, où les poignards sortaient tous en même temps de dessous les riches chlamydes, quoiqu'il fût interdit de se rendre en armes aux assemblées de Byrsa.

Dans nos longues chevauchées d'Azeffoun à Tigzirt, en face de la grande mer, dans les ravins égayés par les lauriers-roses, sous les caroubiers qu'aiment les tourterelles, nous ne rêvions pas seulement au bonheur qu'il y aurait eu pour nous à fixer pour toujours notre tente dans un creux désert du rivage, loin des agitations des hommes. Quand, du haut de Makouda, de Tikoubaïn, des Beni-Smenzer, ou d'Iril-Imoula, nous contemplions, ravis, tout le paysage kabyle, nous ne sentions pas seulement la majesté puissante du Djurdjura et l'attrait profond qu'avaient ces collines innombrables et ces vallées où nous voyions toutes les végétions et tous les climats sous un ciel haut et pur.

Nous regardions surtout, pensifs et émus, avec un respect croissant, ces mille villages haut perchés qui ont toujours été des refuges contre l'oppression et des nids de révolte contre l'étranger, d'où qu'il vînt.

Evidemment les Carthaginois et les Romains avaient occupé la côte kabyle et tiré parti des golfes de cette côte. Les Romains avaient même pénétré dans l'intérieur du beau massif montueux. Mais les fiers Kabyles ne s'étaient pas

laissé absorber par eux; ils avaient, dans leur voisinage, même à leur service, conservé leurs coutumes et leur langue, et, lorsque l'empire fut ébranlé par l'anarchie qui suivit les règnes de Septime Sévère et de Caracalla, des Africains de race punique qui élevèrent des statues à Annibal, la Kabylie fut prête la première à lever l'étendard de l'indépendance. Les *Quinquegentiens*, sous la conduite de Farax, envahissent la région d'Auzia et de Rapidi. Farax est tué; mais son vainqueur, Gargilius, est surpris par les indomptables montagnards et tué à son tour (260). Probus lui-même, puis Maximien doivent venir, en personne, soumettre les turbulents quinquegentiens.

Et déjà le christianisme, cette religion révolutionnaire qui prèche la fraternité et l'égalité des hommes, et, par conséquent, l'émancipation des opprimés, a pénétré en Afrique. Les Kabyles l'embrassent avidement, et le Djurdjura eut ses martyrs sous Dioclétien. Mais le triomphe du christianisme n'amène pas l'égalité sociale rèvée par les humbles; dès qu'il est sur le trône avec Constantin, sa domination est tyrannique comme celle des anciens dieux. Les Berbères d'Afrique renient cette nouvelle religion officielle et deviennent des *donatistes* implacables et des *circoncellions* farouches. Au cri de « Laudes Deo! » Louanges à Dieu ! ils parcourent les routes, pillent les campagnes, appellent les esclaves à la liberté. Cruels pour eux-mèmes comme pour les autres, ils se tuent pour être martyrs, se donnent le nom de saints, répandent l'épouvante et font l'éloge de la mort.

Sous la conduite de Firmus, en 373, ils descendent de leurs montagnes et s'emparent de Cesarea et d'Icosium. Il faut que Valentinien envoie contre eux le vainqueur des Bretons, l'illustre Théodose. Firmus, battu dans l'Oued-Sahel, pourchassé jusqu'au fond de l'Ouarensennis, fuit à travers les gorges de l'Atlas et regagne les pics du Djurdjura. Le roi Igmazen des Isaflenses (Iflissen ou Flissas), son hôte, allait le livrer au vainqueur. Il s'étrangla lui-même. Son

souvenir est resté vivant dans la montagne, au pied de Tirourda, où les Kabyles prétendent encore aujourd'hui montrer son tombeau.

A la mort de Théodose, Gildon, frère de Firmus, et, comme lui, fils du roi Nubel, souleva de nouveau les indigènes et envahit la Numidie, à l'est; mais ses soldats n'étaient qu'une cohue de pillards dont 5,000 soldats romains eurent raison

Et les Vandales surviennent, appelés par le comte Boniface. Maîtres des deux Maurétanies, ils montent sur les hauteurs du Djurdjura et de là, disent les auteurs anciens, ils voient les riches campagnes de la Numidie et de l'Afrique propre. *Ariens* orgueilleux et pillards insatiables, ils gagnèrent immédiatement à leur cause les Berbères donatistes ou circoncellions dont les instincts féroces n'étaient jamais assouvis. La disparition de la civilisation romaine n'est pas l'œuvre d'une poignée de Vandales, mais celle des Berbères révoltés. Combien d'entre eux durent prendre part au sac de Rome par Genséric et quelle abominable joie devait remuer ces hommes que le ciel semble avoir créés pour la piraterie, le meurtre et l'incendie! Mais leurs nouveaux maîtres devinrent rapidement leurs ennemis, et, quand Bélisaire parut en Afrique, les Kabyles lui laissèrent anéantir l'empire de Genséric. Salomon éleva chez eux la puissante forteresse d'Azeffoun; mais, malgré cette citadelle, la terre kabyle resta complètement indépendante; elle ne doit aux Byzantins que quelques mots expressifs de sa langue.

Lors de la première invasion arabe, la Kabylie vit sans s'émouvoir, passer au loin comme un fantôme, le grand Sidi-Okba ben Nafa, qui, après avoir fondé Kairouan, parcourut l'Afrique jusqu'à l'Océan et, poussant son cheval dans les flots, s'écria : « Seigneur, si cette mer ne m'arrêtait, j'irais dans les contrées éloignées, combattre pour ta religion et tuer tous ceux qui ne croient pas à ton existence ou qui adorent d'autres dieux que toi. »

Sans doute, les Kabyles furent parmi les guerriers qui, avec Koceila à leur tête, cernèrent près de Biskra l'orgueilleux champion de l'Islam et ses trois cents compagnons. Soldats de la Kahina, ils combattirent jusqu'au dernier jour auprès de cette reine célèbre.

Mais quand la grande Kahina eut disparu, et que l'islamisme appela les Berbères au pillage des côtes lointaines de la Sicile, de la Sardaigne, des Baléares et de l'Espagne, le Kabyle fut enchanté de suivre les nouveau venus. Son christianisme, qui avait toujours été révolutionnaire et hérétique, se trouva sans directeur ; sans rien changer à ses propres mœurs, à ses coutumes, à ses institutions politiques et sociales ; il accepta Allah comme Dieu unique, affirma son Prophète et devint Kharedjite farouche.

L'ancien circoncellion ne pouvait faire autrement : il allait à la religion qui prêchait la guerre, le pillage, la mutilation des blessés. C'est dès ce moment qu'au milieu de l'anarchie du monde arabe, des luttes religieuses de l'Islam, et surtout de l'instabilité des dynasties qui passèrent sur les trônes de Cordoue, de Fez et de Kairouan, la Kabylie vécut constamment indépendante sous ses légendaires sultans de Koukou, connus dans l'histoire sous le nom de Sanhadja. Ces sultans et leurs rivaux, les Ketama de la Petite-Kabylie (sultans de Labbès) dominèrent même toute l'Afrique pendant les IXe et Xe siècles et une partie du XIe, depuis les montagnes de Tlemcen jusqu'à la Tripolitaine.

La seconde invasion arabe, au XIIe siècle, jeta dans l'Afrique du Nord, un million de nouveaux pillards.

Le pays de Barca, la Tripolitaine, la Bysacène furent définitivement transformés en déserts. En Algérie, les plaines et les Hauts-Plateaux eurent le même sort. Ibn Khaldoun dit que, « semblables à une armée de sauterelles, ces Arabes « détruisirent tout ce qui se trouvait sur leur passage. » Les Berbères des plaines, les Louata et les Lemta, durent reculer jusqu'au désert. Ils allèrent peupler les vertes oasis, écumer

les routes du Sahara et porter leur religion et leur langue à Tombouctou, sur le Niger et au Sénégal. Mais leurs frères des monts, depuis le massif de Babor jusqu'au Kiff marocain, virent passer l'invasion sans se laisser entamer ; le Djurdjura surtout fut un mur infranchissable devant lequel reculèrent avec effroi les tribus *hilaliennes*, et les Sanhadja continuèrent à régner dans leur nid d'aigle de Koukou.

Quand, au XVIe siècle, les Barberousse fondèrent l'Odjac, les Kabyles les aidèrent d'abord dans leurs courses et leur fournirent ensuite le corps des zouaoua, contrepoids de la redoutable milice des janissaires. Le sultan de Koukou, vaincu par Hassan-Pacha, garda une entière indépendance, il ne paya qu'un léger tribut tous les quatre ans, et reçut toujours en échange de riches présents. Mais bientôt la régence d'Alger, gouvernée par des Pachas triennaux, n'est plus qu'une province de l'empire turc en décadence. Les Kabyles, qui tirent de bons revenus du commerce qu'ils font par le bastion de France, refusent l'impôt après la suppression de ce bastion. En vain des armées turques, les redoutables Yoldachs, vont essayer de les soumettre ; elles sont constamment vaincues. Le sultan de Koukou, qui représente l'autorité étrangère, disparaît ; sa forteresse est rasée et des marabouts du Tamgout restent seuls, en cas de danger, le lien ténu qui réunit les montagnards sous le commandement d'un seul. Périodiquement et à chaque convulsion du gouvernement des Deys, les Kabyles font des incursions vers Sétif, dans le Hodna, à Médéa et dans la Mitidja. L'Odjac, pour se prémunir contre eux, doit se résigner à les entourer de forteresses. Il fonde d'abord Sour-el-Ghozelan sur l'emplacement de l'ancienne Auzia, puis les Bordjs de Bouïra, de Boghni, du Sebaou. Ces deux derniers témoignent de trop d'audace de la part des étrangers ; les Kabyles les détruisent. Ainsi, ces forteresses, aujourd'hui solitaires, dont nous avons ensemble parcouru les ruines ou secoué les échos étonnés, ô mon chef vénéré, sont comme la couronne vivante

qui témoignait de l'indépendance et de la souveraineté des républiques que nous avons étudiées avec tant d'amour.

Mais un jour, il y a 70 ans, des naufrageurs pillent un vaisseau qui s'échoue en face de Dellys, dans les sables de l'embouchure du Sebaou. En vain le Maghzen enlève les captifs aux Kabyles et les conduit à Alger, dans l'intention de faire accorder une réparation à cette fière France qui, depuis 300 ans, montre périodiquement ses canons sur la côte barbaresque. Les temps sont accomplis. Alger est prise par les « hommes rouges ». Du haut de leurs montagnes, les zouaoua voient passer avec effroi de blondes colonnes aux « Portes-de-Fer » ; un drapeau aux trois couleurs flotte à Sour-el-Ghozelan, aux Beni-Mançour, à Bougie, puis à Dellys. Abd-el-Kader, qui est venu lui-même exciter la fureur des montagnards contre ces emblêmes de servitude, a été transporté au-delà de la mer ingrate, captif sur un vaisseau roumi. Cependant « les *baïonnettes* ne viendront pas dans les Beni-« Raten, aux Beni-Yenni ! » ainsi le proclament des marabouts tremblants et l'énergique Bou-Barla. Hélas ! un beau jour, ces baïonnettes arrivent de trois côtés à la fois, et les zouaves, qui paraissent être les fils de la vieille terre des Ikbaïlen, érigent sur la cîme des Beni-Raten ce riant Fort-National qui domine toute la montueuse contrée et qui est « une épine plantée dans l'œil droit de la Kabylie ». Depuis les marabouts se taisent ; en vain, ont-ils un beau jour, 15 ans après la fondation de Fort-National, soulevé tous les montagnards frémissants pour les ruer sur Alger au nom d'un nouvel Abd-el-Kader, le séduisant Mokrani. Au bout de quelques jours, marabouts et khammès revinrent épouvantés des bords de l'Alma, trompant leur désespoir par la fureur en incendiant les fermes et quelques villages français sans défense.

Fort-National resta debout, les baïonnettes arrivèrent de nouveau ; l'amiral de Gueydon fit fusiller les marabouts qui se disaient invulnérables ; un dur impôt de guerre et un ri-

goureux séquestre apprirent aux Kabyles qu'il fallait laisser le fusil pour la charrue. Depuis, les poètes mélancoliques, même aux Beni-Yenni et au pied de Lalla-Khétidja, ont oublié les chants de guerre. Ils racontent, le soir, les vieilles et douces légendes que je vous dédie, secouent jusqu'au spasme la chair des femmes des Beni-bou-Chaïb en leur faisant mimer *La danse criminelle* ou fredonnent une satire amère contre un président ou un administrateur. On les voit peu se prosterner, comme les Arabes, vers le mystique Orient et répéter troublés qu'Allah seul est Dieu et que Mahomet est son prophète. Et quand, sur les marchés, la berçante *nouba* accompagne les jeunes montagnards, si nombreux, qui deviennent turcos en rêvant de courses féeriques au Touat, au Soudan, à Madagascar et au Tonkin, les poètes leur souhaitent de trouver pour les conduire à la victoire, des capitaines comme le maréchal « Bijo » (Bugeaud) où le général « Saussi » (Saussier).



TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES



PREMIÈRE PARTIE

Simples fables.

DEUXIÈME PARTIE

Le Cid Aïssa ou la Danse criminelle.

TROISIÈME PARTIE

La femme kabyle.

Fathma.

QUATRIÈME PARTIE



LE PUY, IMP. GUSTAVE MEY